

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

LA LITTÉRATURE ANCIENNE

MISE A LA PORTÉE DE TOUT LE MONDE.

Revue dirigée par le baron de Wagnersgraff.

HOMÈRE.

L'ODYSSÉE,

AVEC UNE ÉTUDE SUR HOMÈRE,

PAR EUGÈNE HINS,

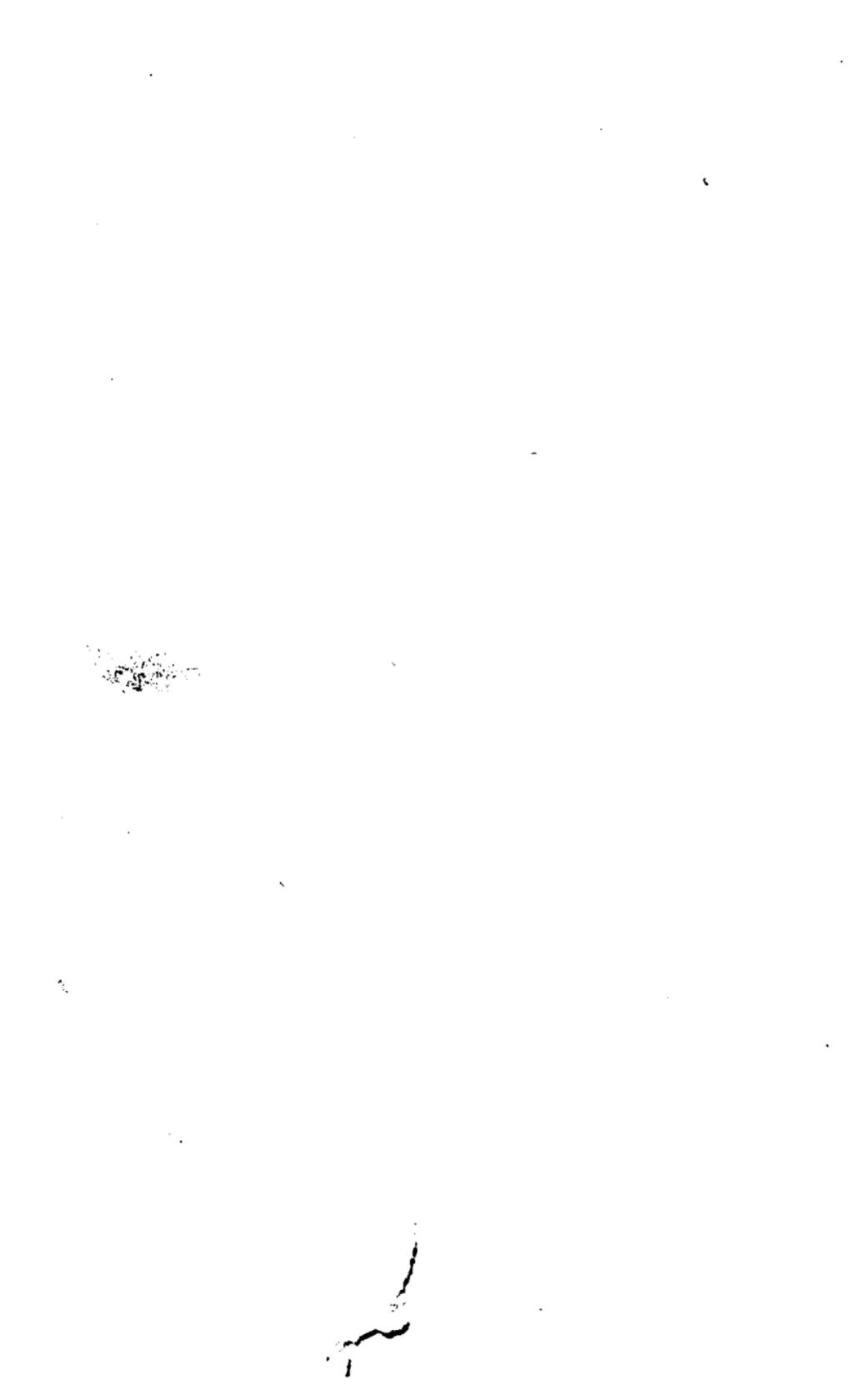
DOCTEUR EN PHILOSOPHIE ET LETTRES ET PROFESSEUR
A L'ATHÉNÉE ROYAL DE CHARLEROI.

MONS,

HECTOR MANCEAUX, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

RUE DES FRIPIERS, 4 ; GRAND'RUE, 7 ET 9.

1883.



012

HOMÈRE. L'ODYSSÉE.



Homerus
HOMÈRE.

L'ODYSSÉE,

AVEC UNE ÉTUDE SUR HOMÈRE,

PAR EUGÈNE HINS,

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE ET LETTRES ET PROFESSEUR
A L'ATHÉNÉE ROYAL DE CHARLEROI.



Digitized by Google

Digitized by Google

MONS,

HECTOR MANCEAUX, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,
RUE DES FRIPIERS, 4 ; GRAND'RUE, 7 ET 9.

1883.

PA 4026.
A 5 145

THE

LIBRARY

PRÉFACE.

Il y a quelque temps, un journaliste français faisait le bilan de la littérature du siècle et constatait, non sans mélancolie, combien peu il restait, dans la mémoire de la génération présente, des œuvres qui avaient charmé, transporté nos pères. Et il ne s'agit pas ici d'auteurs secondaires, mais d'écrivains de premier ordre. La jeunesse actuelle ne chante plus les refrains de Béranger et ne connaît Lamartine que de nom. Quant aux chefs-d'œuvre du XVII^e siècle, on ne les rencontre plus qu'entre les mains des écoliers, qui les lisent par ordre et à la Comédie Française qui les joue par ordre également.

Et les anciens, dirai-je après lui, on les lit encore moins ! Combien d'hommes, même parmi ceux qui ont le goût des lettres, ont-ils lu les chefs-d'œuvre de l'antiquité, non pas dans le texte, mais simplement dans des traductions ?

Et pourtant notre enseignement est basé en grande partie sur l'étude des langues anciennes et l'une des raisons les plus puissantes qui militent en faveur de ce programme qui a élevé tant de générations, c'est que la littérature des Grecs et des Romains est plus à la portée de la jeunesse et par conséquent peut-être étudiée avec plus de profit.

851248

En effet, suivant une remarque très fine d'un écrivain, ce sont nos ancêtres qui sont les jeunes et c'est nous qui sommes les vieux. Ils représentent l'époque d'enfance de l'humanité et par conséquent conviennent mieux aux jeunes esprits qui refont ainsi, en abrégé, le chemin qu'on a parcouru avant eux. Notre civilisation compliquée, avec son excessive division du travail à tous les degrés, immense machine où chaque homme n'est qu'un rouage, peut être difficilement saisie dans son ensemble. Quelle différence avec ces sociétés antiques où un homme pouvait posséder l'ensemble de toutes les connaissances littéraires et scientifiques et être tour à tour général, amiral, administrateur, accusateur, défenseur, juge, écrivain, musicien, grand prêtre, que sais-je encore ? C'est là une organisation sociale dont la compréhension est mieux à la portée de la jeunesse. De plus, les auteurs de ces temps-là ne creusent pas les détails, aussi bien physiques que moraux : ils ne donnent que les grandes lignes. L'analyse physiologique n'est pas profondément fouillée ; du reste, les passions, les mobiles qui font agir ces hommes primitifs sont eux-mêmes peu compliqués. Par toutes ces raisons, la lecture des anciens doit être recommandée à la jeunesse studieuse.

Malheureusement, ces auteurs ne se trouvent pas entre les mains de nos élèves. Sans parler des sections professionnelles, les élèves d'humanités ne connaissent que le petit nombre de pages qui leur sont expliquées : or, ce n'est là qu'une initiation, qu'une préparation à une connaissance plus approfondie. Il faudrait qu'ils eussent à leur disposition une petite bibliothèque classique qui leur permit de compléter eux-mêmes les notions acquises à l'athénée,

Les traductions complètes présentent des inconvénients. D'abord, il est beaucoup d'auteurs où il se rencontre des passages qui laissent à désirer au point de vue de la morale. Ensuite, comme il est important d'éveiller et de soutenir l'intérêt pour faire prendre goût à la lecture, il sera souvent nécessaire d'élaguer tout ce qui pourrait rebuter des natures peu patientes. Prenons pour exemple Hérodote. Rien de plus attachant que la lecture de bien des pages de cet écrivain et pourtant, il faut de la patience pour lire ses histoires d'un bout à l'autre. Ses perpétuelles digressions exigent une attention soutenue pour pouvoir suivre le fil du récit. Il en est de même de l'Iliade, en dépit de toutes ses beautés. Pour celui qui lit en gourmet, savourant quelques pages à la fois, revenant souvent aux passages préférés, il n'est pas d'accessoires inutiles et on ne s'offusque pas de voir le récit d'un combat interrompu à tous moments par des détails épisodiques ; mais la jeunesse ne lit pas ainsi et tout ce qui affaiblit l'intérêt du drame lui paraît ennuyeux.

J'ai donc pensé qu'il ne serait pas mauvais de créer une bibliothèque où les élèves de nos écoles trouveraient la moelle des littératures anciennes. Je n'ai pas la prétention de remplir à moi seul ce programme ; je n'ai que l'ambition plus modeste de donner un exemple qui, je l'espère, trouvera de nombreux imitateurs.

J'ai choisi l'Odyssée que j'ai réduite à peu près de moitié. La suppression des quatre premiers chants s'indiquait d'elle-même ; pour le reste, j'ai élagué les digressions, comme l'origine du vin que boit le Cyclope et de

la cicatrice d'Ulysse, etc. J'ai raccourci les scènes où Ulysse est en proie aux avanies des prétendants ; j'ai fondu en un seul les deux festins d'Alcinoüs, etc. Enfin, j'ai supprimé une bonne partie de la descente aux Enfers, composée comme je le montrerai plus loin, de détails incohérents. Ce que j'ai laissé forme un tout compact sans aucune lacune et où l'intérêt ne faiblit pas un moment.

Je n'ai pas, du reste, la prétention de substituer un Homère ainsi mutilé à l'original : j'ai voulu seulement donner un avant-goût d'Homère pour engager à une lecture plus complète.

Pour racheter autant que possible cette espèce de profanation envers un auteur aussi illustre, j'ai traité les parties restées intactes avec le respect le plus scrupuleux. Il n'y a pas, dans tout cet arrangement, un seul mot qui ne soit d'Homère et je crois pouvoir dire que ma traduction est d'une exactitude plus grande que toutes celles qui l'ont précédée. La seule infidélité au texte que je me sois permise, c'est de faire une ou deux légères transpositions.

J'ai cru devoir conserver aux dieux leurs noms grecs, que l'on ne voit généralement qu'à travers leur traduction latine. Il faut que l'on se fasse une idée complète des personnages de l'Olympe grec pour entrer dans les croyances des anciens. Or, comme je le démontrerai, les noms des dieux font partie intégrante de leur être : traduire les premiers, c'est défigurer, dépersonnaliser les seconds. .

Pour les personnages, le nom a moins d'importance ; aussi ai-je conservé la traduction généralement reçue, comme Ulysse, Pénélope, Télémaque, au lieu de *Odus-*

seus, Pénélopéia, Télémachos, pour ne pas embrouiller les lecteurs, auxquels ces noms sont déjà généralement familiers sous la première forme. Quant aux personnages secondaires, je les ai donnés comme en grec, avec les légers changements que l'on fait subir à ces noms, eu égard à la prononciation (*u* en *y*, par exemple).

Ma traduction terminée, j'ai pensé que mon œuvre n'était pas finie ; qu'après avoir fait lire à l'élève un auteur ancien, il fallait lui apprendre à l'interpréter, à analyser les situations et les personnages. On trouvera donc ici une série de caractéristiques des héros du poème. Je crois que ces études pourront servir de modèle à d'autres exercices du même genre et que les élèves pourront ensuite s'exercer à rassembler les traits des personnages et à analyser les situations qu'ils trouveront dans les auteurs qu'ils expliquent.

Montons encore d'un degré : après l'étude des individualités et des situations isolées, le coup d'œil général sur la société tout entière. Ici, pour être plus complet, j'ai joint l'Iliade à l'Odyssée : j'espère engager par là mes jeunes lecteurs à lire le premier de ces poèmes dans les traductions déjà existantes.

Certaines remarques, qui demandent la connaissance de la langue, s'adressent plus spécialement aux élèves des cours supérieurs des humanités : cependant, pour les rendre, autant que possible, accessibles à tous, j'ai eu soin d'écrire les mots grecs en lettres françaises.

Peut-être trouvera-t-on que certaines théories développées dans mon étude, dépassent la portée des livres destinés à la jeunesse des athénées. Je répondrai à cela que des élèves de rhétorique, que quelques mois seulement séparent de l'université, doivent être en état de comprendre les idées générales et de s'y intéresser. Ainsi, on donne en sixième un cours de mythologie, qui reste forcément descriptif. Leur instruction se bornera-t-elle à cette stérile énumération des dieux et de leurs attributs et ne doit-on pas les initier, dans les classes supérieures, aux origines de ces créations de l'esprit humain ? Pour ma part, je crois qu'il est utile, qu'il est indispensable, d'initier, dans les limites du possible, les élèves de première aux principaux problèmes qui ont agité et agitent encore l'humanité et de choisir quelques-unes de ces questions pour sujets des dissertations qui leur sont imposées comme travaux écrits. Il est bien entendu que ce n'est pas à leur imagination que l'on s'adressera, mais ces dissertations devront être un résumé de lectures indiquées par le professeur.

Tel est le travail que j'offre ici à la jeunesse : puisse-t-elle y trouver l'utilité que j'en attends, ce sera la récompense de mes efforts.

EUGÈNE HINS.

Charleroi, janvier 1883.

HOMÈRE.

L'ODYSSÉE.

PREMIÈRE PARTIE.

ÉTUDE SUR HOMÈRE.

CHAPITRE PREMIER.

ORIGINE DES POÈMES HOMÉRIQUES.

Lorsque, pour la première fois, Wolf mit en doute l'existence d'Homère et attribua l'Iliade et l'Odyssée à plusieurs générations de poètes, cette opinion rencontra une vive opposition. L'illustre critique aurait soutenu que ces poèmes s'étaient faits d'eux-mêmes, qu'il n'eût pas paru plus paradoxal.

Aujourd'hui cette manière de voir ne rencontre plus guère de contradicteurs : l'étude des littératures populaires est venue élargir la question et la trancher d'une manière définitive. Il ne s'agit plus d'Homère seulement, mais de toutes les littératures primitives. Il n'est guère de peuple où l'on n'ait recueilli des poèmes émanant du peuple tout entier et résumant sa civilisation encore au berceau. Le *Kalevala* des Finnois répond au *Mahabharatha* des Indous ; les *Sagas* sont les rapsodies du Nord et les *Nièbelungen*, l'Iliade des races teutoniques.

La France a ses *Chansons de geste*, l'Espagne, ses *Romanceros*, la Russie, ses *Bylines*, etc., etc.

Habitué que nous sommes à mettre un nom au bas de chaque œuvre, aussi bien politique que littéraire, nous avons peine à comprendre cette collaboration de tout un peuple pendant une longue série de générations. Pourtant, si nous allions au fond des choses, nous verrions que, jusqu'à un certain point, c'est ce qui a lieu encore à l'époque actuelle. Déjà, dans le domaine historique, on n'attribue plus aux personnages marquants le rôle prépondérant qu'on leur accordait autrefois. On reconnaît que les événements importants ne sont pas le fait de quelques individus, ni même de toute une nation à un moment donné, mais bien le produit d'une lente élaboration au sein des masses, la résultante du travail inconscient d'une multitude d'hommes pendant un long espace de temps. Mais dans le domaine de l'industrie, de la science et de l'art, on est encore porté à attribuer à des personnalités isolées tout le mérite des œuvres au bas desquelles elles mettent leur nom. Pourtant, il n'est pas douteux que s'ils étaient nés au milieu des sauvages, ces grands hommes n'auraient rien fait de remarquable. Il faut donc bien reconnaître qu'ils ont eu de nombreux collaborateurs passés et présents. Prenons les inventions, par exemple : on entend dire à tout propos : sans un tel, nous n'aurions pas ceci ; sans tel autre, nous n'aurions pas cela. Faisons remarquer d'abord, pour ne parler que des temps modernes, que bien des inventions sont écloses simultanément en plusieurs endroits : on pourrait en citer beaucoup d'exemples, depuis l'imprimerie jusqu'au téléphone. Quand apparaît tout à coup une invention nouvelle, le public, qui n'est pas dans le

secret des laboratoires, s'imagine que c'est une création toute spontanée sortie toute prête de la tête de l'inventeur, comme Athéné tout armée de la tête de Zeus. Mais il suffit de prendre un livre qui traite longuement de la matière, comme celui de Louis Figuier, par exemple, pour voir à quelle longue série d'essais on s'est livré avant qu'un heureux mortel soit venu donner son nom à la découverte qui résulte de tant d'efforts. Alors on peut affirmer hardiment que l'invention eût existé sans l'inventeur, en laissant à ce dernier la gloire de nous l'avoir donnée un peu plus tôt que nous ne l'aurions eue sans lui. Les inventeurs s'en doutent bien du reste : voyez la hâte avec laquelle ils prennent leurs brevets, craignant d'être distancés. Mais l'art ? nous dira-t-on. Sans entrer en de longs développements à ce sujet, je me contenterai de faire remarquer qu'on n'a jamais pensé à chercher un père au style gothique et que l'on a laissé tomber dans l'oubli les noms de la plupart des constructeurs de beffrois et de cathédrales, tant l'on sentait qu'il n'y avait pas là œuvre individuelle, mais produit d'une pensée collective.

En littérature, surtout à l'époque moderne, il est plus difficile de réduire à la portion congrue le rôle des individualités. Il est évident, par exemple, qu'une réforme littéraire était inévitable aux temps de la Restauration : la littérature classique était arrivée au dernier degré du rachitisme et les intelligences, ramenées aux arts de la paix, devaient se frayer une nouvelle voie. Mais se figure-t-on l'école romantique sans Hugo ? Elle eût perdu en lui le plus beau fleuron de sa couronne, mais, hâtons-nous de le dire, elle eût existé. Peut-être avec moins d'influence : c'est énorme pour les contemporains ; mais

pour la postérité, ce n'est encore une fois qu'un détail. Elle envisage la littérature dans son développement à travers les siècles : chaque époque adapte à son goût et à ses idées les situations, les tableaux, les sentiments observés et décrits déjà par une longue série de générations. Le poète croit créer ; il ne fait qu'adapter. Pour nous, ses contemporains, l'adaptation est tout ; mais plus tard, tout ce qui est de mode perdra sa valeur et il ne restera que le reflet des types éternels. Nous ne comprenons plus l'harmonie des vers anciens ; les traits d'esprit d'une autre époque ne nous émeuvent guère ; nous sourions au pathos, aux tirades passionnées, aux désespoirs calculés qui ont transporté d'admiration toute une génération de lecteurs ; ce qui était sublime pour les croyants devient figure de rhétorique pour les indifférents. Il n'y a plus que des traits généraux communs à l'homme d'alors et à celui d'aujourd'hui. Le reste ne présente plus qu'un intérêt archéologique.

Plus le côté éphémère de la littérature, la mode, si je puis m'exprimer ainsi, est changeante, plus l'individualité élève de prétentions à la propriété littéraire, artistique, scientifique. Jamais cette question n'a été traitée avec tant d'acharnement que de nos jours, tandis qu'il n'y a pas bien longtemps que l'on puisait au fonds commun, sans bien distinguer ce qu'on apportait soi-même de ce qu'on empruntait à autrui. Au temps de Molière ne voyons-nous pas la Comédie-Italienne, installée à Paris, reproduire ces types si anciens de Colombine, de Pierrot, d'Arlequin, etc., dans des pièces dues à des arrangeurs plutôt qu'à des auteurs, car personne ne pouvait songer à réclamer la paternité d'une œuvre dont les collaborateurs s'échelonnaient à travers les

âges. De là le sans-gêne que Molière a mis dans ses emprunts.

Pour qui se refuse à attribuer à des individualités une influence prépondérante à une époque où il y a de si grandes différences de fortune et de position, d'instruction et d'éducation, de profession et de milieu entre les membres d'une même société, il est évident que la masse doit encore bien plus absorber l'individu à ces époques reculées où la civilisation, à son enfance, ne produisait encore que des différences imperceptibles d'homme à homme, de peuple à peuple et même d'un siècle à l'autre.

Quand on voit des archipels entiers s'élever du sein d'une mer profonde, on a peine à croire que leurs fortes assises soient l'œuvre d'animaux à peine visibles et pourtant rien n'est plus vrai : des myriades de polypes joignent leurs cellules à celles de leurs prédécesseurs, puis meurent ayant élevé de quelques lignes le niveau de l'édifice. Souvent la mer en fureur enlève de larges pans du mur de corail, mais de nouveaux ouvriers surgissent et peu à peu le désastre est réparé. L'humanité, dans les époques reculées dont nous parlons, travaille avec la lenteur et la solidité du polype, avec des reculs partiels suivis d'un mouvement général en avant.

Comment la littérature est-elle née au sein de cette société primitive ?

Le sauvage, après des périodes de grande activité, à la chasse ou à la guerre, a de nombreux moments de loisir. Nous le voyons passer un temps considérable à façonner un instrument-grossier et à l'enjoliver de dessins et de sculptures ; le pasteur gardant ses troupeaux est voué à la vie contemplative. Le cercle étroit de leurs occupations et de leurs connaissances ne fournit pas

assez d'aliments à leur activité cérébrale : leur imagination s'élance au delà et erre dans le domaine de la fantaisie. Le monde qui les entoure se peuple d'êtres fantastiques qui doivent servir d'explication aux phénomènes dont la cause leur échappe.

La pensée demande à être traduite en paroles et s'échappe en phrases cadencées : l'homme alors chante d'instinct, comme l'oiseau. La première littérature est la poésie.

Cela semble difficile à croire à ceux qui ne connaissent que la poésie des littératures de cabinet, avec leurs règles étroites, leur métrique savante. Mais le vers des littératures populaires ne ressemble pas à ceux-là. Pas de règles fixes, rien qu'un rythme insaisissable à l'oreille du profane et pourtant, sans qu'ils puissent dire pourquoi, les initiés diront ceci est un vers et cela n'en est pas un. L'excessive flexibilité de ce vers primitif rend l'improvisation facile et tout le monde est un peu poète, comme il est artiste, fabricant, chasseur, guerrier, etc.

Je n'ai pas l'intention de parler ici de l'ordre dans lequel se sont développés les différents genres littéraires : c'est une question que je me réserve d'exposer dans mon ouvrage sur les *Contes populaires russes* qui paraîtra prochainement. Je passerai donc immédiatement à la poésie épique.

Une race tout entière a pris part à une expédition importante : voilà de quoi alimenter les conversations des contemporains ; de là une suite de récits qui seront transmis de père en fils pendant une longue série de générations. A mesure que l'on s'éloigne du moment où l'action a eu lieu, elle prend des proportions de plus en plus grandes ; les héros deviennent comme des demi-

dieux et l'Olympe lui-même est représenté comme ayant pris part à la querelle. Des chants, ayant pour sujet l'une ou l'autre des péripéties vraies ou supposées de la lutte, s'élaborent de tous côtés au coin du foyer, pour passer ensuite de bouche en bouche. Chacun d'abord est poète et chanteur tout à la fois ; mais les mieux doués finissent par monopoliser l'art divin et vont de bourgade en bourgade, chantant toutes les poésies éparses qu'ils ont pu recueillir, en y ajoutant du leur. Ainsi l'épopée nationale se forme de fragments recueillis çà et là ; chaque épisode est représenté par un grand nombre de versions jusqu'à ce qu'une époque plus savante s'occupe du soin de coordonner ces matériaux confusément entassés et de donner au poème sa forme définitive en la fixant par l'écriture.

C'est ainsi que les poèmes attribués à Homère, dont les fragments étaient vulgarisés dans toute la Grèce par des chanteurs ambulants nommés d'abord *aèdes*, puis *rhapsodes*, furent recueillis et mis en ordre premièrement par Solon, ensuite par les Pisistratides. Enfin Aristarque d'Alexandrie donna à l'Iliade et à l'Odyssee la forme sous laquelle nous les connaissons aujourd'hui.

Du reste l'œuvre elle-même nous renseigne suffisamment sur sa provenance. Examinons l'Odyssee, puisque c'est ce poème qui fait l'objet de la présente étude. Nous pouvons tout d'abord constater que l'action ne commence qu'au 5^e chant : les quatre premiers sont épisodiques. A la rigueur, les deux premiers pourraient être considérés comme faisant partie intégrante du poème ; mais le 3^e et le 4^e, comprenant le voyage de Télémaque, ne sont qu'un hors-d'œuvre qui semble destiné à utiliser certains fragments concernant la guerre de Troie et le retour des Grecs.

Le 1^{er} et le 5^e chant commencent par une assemblée des dieux avec les mêmes détails ; après la première, Athéné part en messagère vers Télémaque ; après la seconde, c'est Hermès qui va trouver Calypso.

Cette déesse semble faire double emploi avec Circé : toutes deux habitent une île où elles vivent isolées avec leurs nymphes ; toutes deux sont désignées par la singulière dénomination de *deiné théa audéessa* (terrible déesse douée de la parole). Ceci doit nous faire supposer que les dieux supérieurs avaient leur langue à eux ou une manière particulière de se comprendre, tandis que des divinités inférieures comme Circé et Calypso, en étaient réduites pour communiquer avec les autres êtres, quels qu'ils soient, au langage des hommes. Toutes deux enfin aiment Ulysse et le retiennent auprès d'elles. Ajoutons qu'il aborde chez elles à la suite d'un grand désastre : quand il arrive à l'île d'Ea, il vient de perdre tous ses vaisseaux moins un ; c'est après le naufrage de ce dernier vaisseau qu'il trouve un refuge dans l'île d'Ogygie. Enfin, en quittant Circé, il passe entre Charibde et Scylla ; il faut qu'il repasse le terrible détroit pour arriver chez Calypso. Chacune des deux déesses fait souffler un vent favorable au départ et le voyage aboutit dans les deux cas à un naufrage. En voilà assez, pensons-nous, pour prouver que nous nous trouvons ici en présence de deux versions d'une même légende.

Il ne me semble pas douteux non plus que Polyphème et les Lestrigons ne fassent qu'un même épisode : de part et d'autre nous voyons des géants anthropophages qui se repaissent des compagnons d'Ulysse et lancent des pierres sur ses navires.

Qu'est-ce que l'aventure de Mars et de Vénus, charitée

par Démodocos, sinon un *fabliau* où les dieux sont traités d'une manière irrévérencieuse et qui n'a certes rien de commun avec le reste du poème.

Mais c'est surtout dans le chant 11^e, où il est question de la descente aux Enfers, que l'on remarque des fragments de diverses provenances : les croyances de diverses époques s'y trouvent mélangées, comme nous le montrerons en parlant de la religion des anciens Grecs. Nous appellerons ici l'attention sur un seul passage :

Autycléia, mère d'Ulysse, en le quittant, l'engage à tout bien connaître, afin de raconter tout ensuite à sa femme (on voit combien la suture est grossière). Puis arrivent, envoyées par Perséphonéia, toutes les femmes illustres des légendes, qui défilent devant Ulysse. Celui-ci, en les nommant à ses auditeurs, raconte sommairement leur histoire dans une série de couplets qui commencent tous par : « Je vis ensuite, etc. » Cela nous fait tout de suite songer à la ballade des femmes du temps jadis de Villon, au refrain près.

Bornons là nos citations : c'en est assez, je pense, pour montrer que l'Odyssée n'est pas l'œuvre d'un seul auteur, ni d'une seule génération.

Passons maintenant à l'étude de la société que nous révèlent les poèmes homériques. Nous commencerons tout d'abord, *ab Jove principium*, par nous occuper de leurs dieux.

CHAPITRE DEUXIÈME.

LES DIEUX, LA RELIGION, LA MORALE.

Donnons d'abord la liste des dieux, en mettant les noms grecs en regard de ceux que le français a empruntés au latin :

Jupiter,	Zeus.
Neptune,	Poseidôn.
Pluton,	Aïdès.
Apollon,	Apollôn.
Mars,	Arès.
Mercure,	Hermès.
Vulcain,	Héphaistos.
Junon,	Héré.
Vénus,	Aphrodité.
Minerve,	Athéné.
Proserpine,	Perséphonéia.
Diane,	Artémis.
Cérès,	Déméter.

Occupons-nous maintenant en détail de chacun de ces personnages :

Zeus vient de *zaô*, vivre. La terminaison *eus* indiquant l'auteur, c'est donc l'auteur de la vie. Par son génitif *dios*, il nous amène au latin *deus*, dieu, et à la racine *da*, qui donne à la fois *daiô*, briller, brûler ; *daiomai*, partager ; *dedaa*, savoir ; *dia*, au travers. C'est le soleil qui brille et enflamme, qui partage les saisons ou les dons de la terre, qui sait tout, qui pénètre tout. Zeus est donc un dieu d'origine solaire. Au temps d'Homère, ce dieu astronomique est devenu un dieu

météorologique. C'est le dieu assembleur de nuages, entouré de nuées noires, qui tonne d'en haut, qui se plaît à lancer la foudre. La pluie n'est pas nommée autrement que pluie de *Zeus* ; on dit même que *Zeus* pleut, ce qui explique clairement l'origine des verbes impersonnels.

Il est le souverain des dieux : dieux et hommes l'appellent le Père ; comme tel, il est naturellement le protecteur des hôtes, des suppliants, des mendiants : « les hôtes et les mendiants sont de *Zeus* ».

Comme souverain des dieux, il apparaît dans l'Odyssée avec un tout autre caractère que dans l'Iliade : dans ce dernier poème, c'est un tyran qui a toujours la menace à la bouche, qui est craint et détesté de tous les autres dieux, de sa femme encore plus que des autres ; sa puissance redoutable empêche seule une révolte qui semble à tous moments sur le point d'éclater. Dans l'Odyssée, il nous est montré comme tout à fait débonnaire et plein d'égards pour ses subordonnés. Il y a comme une détente, l'esprit violent et guerrier semble avoir diminué et peut-être ne serait-il pas téméraire d'affirmer que ce n'est pas seulement la différence des sujets qui est la cause de ce changement. On dirait que l'Odyssée a été composée à une époque plus pacifique.

Zeus est le fils de *Cronos* (Saturne). Comme ce nom ne diffère guère du mot *chronos* (temps), on en a fait plus tard le dieu du Temps, mais il n'est pas mentionné comme tel dans Homère, qui note seulement qu'il a été détrôné par son fils et précipité parmi les dieux de l'intérieur de la terre.

Apollôn, vient de *apollumi*, détruire ; on l'appelle aussi *Phoïbos*, le brillant : encore un dieu solaire.

Il est surnommé l'habile archer, le dieu qui travaille de loin, qui lance au loin. C'est à lui que l'on attribue les morts instantanées (les coups de soleil sont sans doute l'origine de cette croyance) et les épidémies, tandis que les maladies lentes sont attribuées à *Zeus* ou à quelque dieu indéterminé, *daimôn*, un mot que l'on pourrait rendre, suivant les circonstances, par bon ou mauvais génie.

Il est à remarquer que, du temps d'Homère, Apollon n'était pas encore dieu du soleil, de même que sa sœur *Artémis* n'était point déesse de la lune ; cette dernière n'est pas même personnifiée et n'apparaît qu'à l'état de nom commun. *Artémis* est comme un dédoublement féminin d'Apollon. Comme lui, elle est nommée lanceuse de flèches et ses traits invisibles occasionnent aussi les morts subites. Les épithètes au trône d'or, aux rênes d'or, au fuseau d'or, correspondent à l'arc d'argent et au glaive d'or d'Apollon et indiquent leur origine solaire. Apollon dans Homère, est appelé *Hécatos* (de *hécas*, loin, avec la signification des épithètes « qui lance au loin » ou « qui travaille de loin ») ; plus tard, *Artémis* sera nommée *Hécaté* et, comme telle, figurera parmi les divinités infernales, tandis que *Phoïbos* donnera le nom féminin *Phoïbé*, sous lequel elle sera adorée comme déesse de la lune. Pour le moment elle n'est que déesse de la chasse (les traits du soleil se sont transformés en flèches véritables) tandis qu'Apollon n'a d'autres fonctions déterminées que de présider aux chants et à la danse. Nous voyons, au début de l'Iliade, que les Grecs se livrent en son honneur au chant et à la danse et que le dieu se réjouit en les écoutant. Plus loin, il charme lui-même, par sa voix et sa lyre, l'assemblée des Immortels, tandis que les Muses lui font chœur.

Héré vient de *éra*, terre (allemand *erde*). Son union avec Zeus symbolisait donc la fécondation de la terre par le soleil ou par la pluie : c'est ce que démontre l'épithète qui lui est donnée dans l'Iliade, *boôpis*, à la face de vache, cet animal étant l'emblème de la fécondité. Peut-être trouvera-t-on cette traduction hasardée, car on rend d'ordinaire ce mot par « aux grands yeux ». C'est ainsi que le comprenait, du reste, le poète populaire, car cette qualité est attribuée à plus d'un personnage féminin et la préfixe *bou* ou *bo*, tirée de *bous*, bœuf, est souvent employée comme augmentatif. Mais nous ne nous fierons pas, en ceci, à Homère lui-même ; le peuple ne raisonne pas sa langue et ne s'inquiète que du sens actuel des mots ; le critique remonte plus loin et recherche la signification primitive. Or, nous verrons, en parlant d'Athéné, comment des épithètes, que l'on considère comme de pure fantaisie, peuvent nous en dire long sur l'origine des idées et des croyances. Constatons seulement ici que les Grecs ont toujours comparé à Héré l'*Isis* des Égyptiens et que celle-ci est représentée avec des cornes de vache.

Lorsque le mot *éra* étant tombé en désuétude, on eut oublié l'origine de Héré, elle perdit son attribution primitive et resta simplement l'épouse de Zeus. Dès lors, du symbolisme nous passons dans le domaine de la fantaisie et l'Iliade ne nous montre plus, dans cette déesse, qu'une femme acariâtre et jalouse, ennemie acharnée des Troyens.

Elle est remplacée par *Déméter*, représentant surtout la terre nourricière (de *dê* pour *gê*, terre et *méter*, mère) : c'est ainsi que, dans la littérature populaire russe, la terre est appelée « Mère-terre-humide ». Mais

on ne tardera pas non plus à oublier qu'elle représente la Terre et elle sera réduite au rôle de déesse des moissons, tandis que son titre principal sera usurpé par *Cubélé* (Cybèle), une déesse d'origine asiatique.

Athéné est appelée aussi *Pallas Athéné*, puis *Pallas* tout court (de *pallô*, bondir, d'où *pallax*, jeune garçon ou jeune fille). C'est ainsi que l'épithète, accolée d'abord au nom propre (qui lui-même était primitivement un qualificatif), s'en détache et finit par devenir un nom, souvent même par représenter un personnage tout différent. Nous avons pu constater le même fait pour *Phoïbos-Apollon*.

On l'appelle aussi *Tritogénéia*, née de la tête : tout le monde connaît la légende de Vulcain, déchargeant un grand coup de hache sur la tête de Zeus, pour le guérir d'une céphalalgie et faisant ainsi sortir Athéné, tout armée, du cerveau du dieu. Elle représente donc la pensée de Zeus : aussi ne nous étonnerons-nous pas de la voir, dans l'*Odyssée*, se vanter de surpasser tous les dieux par sa sagesse et ses ruses ; et dans l'*Iliade*, de la trouver citée, avec *Enuo* (Bellone), comme les déesses qui conduisent les guerres des humains. A côté de cela, comme elle est femme, on lui donne des qualités plus en rapport avec son sexe : elle excelle dans toute espèce de travaux féminins.

La légende sur l'origine d'Athéné est d'une époque déjà raffinée en matière de mythologie : on a trouvé une déesse représentant la sagesse et il a semblé ingénieux de la faire sortir du cerveau du plus puissant des dieux. L'origine d'Athéné, comme nous le verrons, est beaucoup plus humble, et un seul mot nous en apprendra plus long que bien des récits dus à l'imagination des poètes.

On s'étonnera peut-être, en lisant ma traduction, de me voir désigner Athéné sous le nom de « déesse à la face de hibou » là où les autres interprètes en font une « déesse aux yeux pers » ou d'azur. Cela provient de ce que je fais venir l'épithète *glaucôpis* de *glaux*, hibou, et non de *glaukos*, un nom de couleur indécise qui ne se trouve qu'une seule fois dans Homère et qui plus tard a signifié glauque et azuré. J'ai, en cela, courageusement sacrifié la poésie à la vérité historique : Athéné était primitivement représentée avec une tête de hibou, comme le prouvent, entre autres, les vases déterrés par Schliemann sous les ruines de Troie; plus tard, on s'est contenté de lui adjoindre le hibou comme accessoire. Faisons en quelques lignes l'historique de ces transformations de dieux.

Un des premiers pas que fait l'intelligence dans son développement, consiste dans la création des types. On peut dire qu'ils existent déjà chez les animaux et que le chien, par exemple, se fait une idée parfaitement définie du type homme. Mais les différenciations amènent, à mesure que la civilisation se développe, la création de types de plus en plus nombreux : on remarque, chez les hommes, des qualités, des aptitudes diverses; mais ces qualités ne se révèlent qu'à la longue, ne se font pas remarquer par des signes extérieurs indiscutables : comment les caractériser, les personnifier, pour les rendre plus palpables? Les peuples plus avancés ont recours à l'histoire : un nom, connu d'une grande quantité d'hommes, suffit pour éveiller l'idée d'une qualité maîtresse, d'un type : Achille sera le courage; Ulysse, la ruse; Nestor, la sagesse. Mais quand l'humanité est encore fractionnée en petites peuplades, dont les renom-

mées sont purement locales et s'éteignent rapidement, par quels signes indiquer des types qui soient reconnaissables du grand nombre ? L'homme eut naturellement recours aux animaux, qui sont les mêmes sur de grandes étendues de pays, et dont les qualités dominantes ne sont pas difficiles à distinguer, car on a affaire à des êtres qui n'ont aucune raison de dissimuler leur caractère. Ainsi, le renard représentera la ruse ; le loup, la violence ; le lion, la force unie à la majesté ; le hibou, la prudence, etc. C'est ainsi que nous les voyons apparaître dans l'épopée animale et dans les fables. A la longue, on perd de vue la cause qui a donné lieu à ces personnifications, et l'être choisi comme type est considéré comme la source même de la qualité qu'il représente et passe à l'état de divinité. Mais l'homme aime à modeler ses dieux à son image : bientôt, la sagesse ne gardera plus du hibou que la tête et la fécondité ne retiendra que cela non plus de la vache ; puis, enfin, le dieu ou la déesse apparaîtra tout entier sous la forme humaine, conservant seulement l'animal à titre d'attribut ; encore ce dernier disparaît-il souvent, comme la vache de Héré, que nous voyons remplacée par un paon, en souvenir du meurtre d'Argus et comme emblème de l'orgueil de la souveraine des dieux.

Mais il n'est rien de tenace comme les langues : elles conservent en elles une foule de débris des croyances, nous dirions presque des formations antérieures, ce qui, soit dit par parenthèse, fait de la linguistique une science si intéressante et si féconde. Le peuple continue à se servir de mots qui pour lui ont perdu le sens primitif, mais en leur donnant un sens à sa manière. L'homme du peuple italien avait perdu le souvenir de la grandeur

romaine : que lui disait le mot Capitole ? rien, absolument rien : il en a fait *Campidoglio* (champs d'huile). A la bonne heure, au moins, ainsi cela signifie quelque chose. De même les Grecs, n'ayant plus connaissance de l'antique représentation d'Athéné, n'ont vu dans *glaucôpis* qu'une jolie épithète poétique ; voilà comment la déesse à la face de hibou s'est transformée en déesse aux yeux d'azur ou aux yeux pers et comment Héré a été gratifiée de grands yeux.

Poseidôn est le dieu de la mer, à la chevelure bleue, qui enserme, qui ébranle la terre. Si l'on songe que la forme dorienne de ce nom est Poseidân, il ne paraîtra pas impossible de le rattacher aux racines *dâ*, terre, et *posis*, époux ou boisson, et de l'interpréter par époux de la terre ou qui abreuve la terre, ce qui symboliserait la fécondation de celle-ci par les eaux du sol. Cela est d'autant plus probable que le taureau était spécialement consacré à Poseidôn, qui, selon Homère, se réjouissait en entendant le mugissement des bœufs qu'on amenait à ses sacrifices. De plus, la ville d'Hélicé, dans le Péloponèse, était particulièrement vouée à son culte, d'où il avait reçu l'épithète d'Hélicônios. Or, *hélix* est l'épithète perpétuelle homérique du bœuf : ce mot qui signifie tortu, recourbé, se traduit, en cette occasion : « aux cornes recourbées ». Il est donc fort possible que ce soit l'épithète de *Poseidôn* qui ait donné son nom à la ville au lieu de l'inverse. Le dieu de la mer se présenterait alors primitivement comme un bœuf *Apis* dont Héré aurait été l'*Isis*.

Un autre rapprochement curieux : *Hélicé* est aussi un des noms que les anciens donnaient à la Grande Ourse. Comme cette constellation est toujours au-dessus de

l'horizon, elle est représentée dans Homère comme « la seule qui ne prenne point part aux bains de l'Océan ». Cela n'a-t il pas pu donner l'idée d'en faire le souverain de la mer et ce nom d'*Hélicônios* ne ferait-il pas de Poseidôn une divinité d'origine astronomique qui se serait fondue plus tard avec une autre d'origine à la fois élémentaire et animale, le bœuf, représentant l'eau, comme un élément de fécondité ?

Aïdès, qui plus tard s'est écrit *Hadès*, est le chef de ceux qui sont dans l'intérieur de la terre (*anax énéron*). Son nom veut dire invisible : c'est donc le dieu de l'invisible. On peut encore lui donner le même sens qu'à l'adjectif *aïdélos* « dont on ne peut supporter la vue ».

Il possède un casque qui a la propriété de dérober aux regards, même à ceux des dieux, quiconque en est coiffé : Athéné le revêt pour pousser Diomède contre Arès, et celui-ci ne s'aperçoit pas de la présence de la déesse. C'est la *Tarnkappe* de la mythologie scandinave, une coiffure que l'on rencontre, du reste, dans les légendes de tous les peuples.

A une époque plus récente, *Hadès* est devenu *Ploutôn*, se confondant ainsi avec *Ploutos* (Plutus), le dieu des richesses que la terre recèle dans ses flancs.

Nous reparlerons plus loin du domaine d'Aïdès ; constatons seulement ici qu'il fait piètre figure dans Homère, où il n'apparaît guère que dans le rôle de prince-époux. C'est sa femme, la terrible *Perséphonéia* qui est au premier plan et qui gouverne la maison d'Aïdès, comme on appelle les Enfers ; c'est son nom qu'on prononce avec épouvante. Il signifie la voix destructrice et a probablement pour origine les sourds grondements qui précèdent les cataclysmes : son enlèvement par Aïdès

rappelle les tremblements de terre, qui font disparaître dans les abîmes les produits de Déméter. Enfin, elle a sous ses ordres la terrible Gorgone dont la vue change en pierres ceux qui la regardent ; explication primitive des pétrifications réelles ou imaginaires.

Héphaïstos est encore un dieu appartenant au même groupe : il représente les feux souterrains, aussi est-il fils de Héré, comme ancienne déesse de la terre. Son nom vient de *hapto*, allumer, par son parfait *hépha*. Le feu est le grand transformateur, aussi Vulcain est-il l'artiste par excellence, à la fois architecte et statuaire, orfèvre et forgeron. C'est le dieu « à l'esprit savant », « le très célèbre ambidextre ». Par un de ces contrastes familiers à l'imagination populaire, il est aussi laid que ses œuvres sont belles. C'est pour symboliser la perfection de ces dernières qu'on a donné pour épouse au dieu-forgeron la plus séduisante des déesses.

Aphrodité est née, comme son nom l'indique, de l'écume de la mer (*aphros*). Homère ne suit pas cette tradition et la fait naître de Zeus et de *Dioné* ; mais ce dernier nom n'est autre qu'un nom patronymique dérivé de Zeus par son génitif *Dios*. Il lui donne l'épithète de dorée, c'est-à-dire blonde ; et celle « d'amie des sourires ». Elle porte une ceinture brodée qui a la propriété de faire naître les désirs. Les Grâces (en grec *Charités*) lui font cortège.

Cupidon, chez les Grecs *Erôs* (amour), n'existait pas encore au temps d'Homère ; c'est un dieu qui doit son origine exclusivement au langage : le nom commun est devenu un nom propre.

Arès n'apparaît dans l'Odyssée qu'à propos de l'épisode burlesque auquel donne lieu sa passion pour

Aphrodité. Dans l'Iliade, c'est le dieu des combats, mais c'est là une attribution qu'il partage avec la plupart de ses collègues et en cela même il n'est pas le plus fort : comme nous l'expliquerons plus loin, les attributions des dieux ne sont pas encore nettement définies.

Hermès vient de *herma*, borne ; c'est donc originellement un dieu Terme, attribution qu'il a, du reste, toujours conservée concurremment avec les autres. Pour les dieux, c'est avant tout un messenger : les baguettes d'or à la main, ayant aux pieds des sandales du même métal, il s'élançe, envoyé rapide. Ses sandales le transportent aussi bien sur la surface de la mer, que dans les airs. Il n'est pas, du reste, le seul à user de ce moyen de locomotion : nous voyons Athéné y recourir également.

Zeus le charge des missions les plus délicates : c'est ainsi qu'il est envoyé vers Calypso, pour lui intimer de ne plus s'opposer au départ d'Ulysse. Nous le voyons souvent dans Homère, désigné par une épithète qui est devenue comme un nom propre : *Argeiphontès* (meurtrier d'Argos). C'est lui qui a tué cet espion, que Junon avait chargé de surveiller la malheureuse Io en butte à ses persécutions. Au dernier livre de l'Odyssée, il apparaît conduisant les âmes des morts dans la demeure d'Aïdès ; mais ce rôle ne paraît lui avoir été conféré qu'à une époque postérieure à la conception du poème.

Pour les humains, Hermès est avant tout le dieu de la ruse et du vol, qualités fort estimées au temps d'Homère. C'est lui-même, le poète nous l'apprend, qui a appris à Autolykos, l'aïeul maternel d'Ulysse, à voler et à éluder ses serments. Sa baguette a le don de provoquer le sommeil, aussi est-ce à lui que l'on fait les der-

nières libations, au moment de se séparer pour regagner chacun son lit.

A propos de libations, on aura pu s'apercevoir que nous n'avons pas mis Bacchus dans la liste de nos dieux.

Son nom grec est *Dionusos*. Bien qu'il figure quatre fois dans Homère, je ne crois pas que son culte remonte aussi haut.

Dans un des passages de l'Iliade, il est cité parmi des vers entre crochets, c'est-à-dire déjà reconnus pour suspects par les anciens. Du reste, le texte lui-même porte le cachet de l'invraisemblance : Zeus, déroulant à Héré la liste de ses infidélités et cela dans un moment où il désire lui plaire, cela suffit à présumer une interpolation.

Dans l'Odyssée, *Dionusios* figure d'abord dans ce hors-d'œuvre, évidemment ajouté après coup, que j'ai surnommé la ballade des dames du temps jadis ; puis, dans la scène qui se passe aux Enfers, dans le dernier chant, scène qui n'a non plus aucun caractère d'authenticité.

Reste un passage de l'Iliade (6^e chant), une digression où nous apprenons qu'un Lycurgue a été puni des dieux pour avoir frappé les nourrices de *Dionusos*.

D'après le contenu même de ces divers passages, il est donc fort possible de supposer que le nom de *Dionusos* ne figurait pas dans les chants primitifs. Une forte preuve à l'appui de cette assertion, c'est que dans les deux poèmes, où, à tous moments il est question de festins, jamais on n'associe le nom de Dionusos aux fréquentes libations. C'est que le culte de ce dieu n'a été importé que fort tard d'Asie en Grèce.

Nous terminerons ici notre énumération des dieux, laissant de côté les divinités de second et de troisième ordre. Dans cette vaste personnification des forces de la nature, aussi bien intellectuelles que matérielles, il n'est pas de phénomène, de qualité, de cours d'eau, etc., qui n'ait son dieu. Remontons encore une fois à l'origine de ces créations de l'esprit humain.

Que l'homme primitif ait accordé la personnification au soleil et aux agents naturels, c'est fort compréhensible : il en sentait les effets et jugeant d'après lui-même, il ne pouvait leur attribuer une origine inconsciente. Étant donné l'état rudimentaire de ses connaissances, on peut dire que l'homme d'alors raisonnait juste ou du moins qu'il ne déraisonnait pas autant qu'il l'a fait plus tard : c'était bien le soleil qui lui donnait la lumière et la chaleur ; la mer, qui portait ses navires ; le fleuve, qui irriguait ses champs ; c'était bien à eux qu'il devait rapporter ces bienfaits, il ne se trompait qu'en les douant de sentiment et de volonté. Mais plus tard, l'une ou l'autre épithète qu'il a donnée à son bienfaiteur se détache de l'objet auquel elle s'adressait pour devenir un être à part, tenant l'objet sous sa dépendance ou disposant d'une de ses vertus reconnues, et le dieu est créé. Ce dieu se détache de plus en plus du phénomène naturel qui lui a donné naissance, la poésie et l'imagination populaire aidant, on agrandit de plus en plus sa légende ; puis on cherche à régulariser ses rapports avec ses semblables et de tout cela résulte une théogonie et une théologie très compliquées, au milieu desquelles il est très difficile de retrouver les éléments primitifs.

Nous avons parlé plus haut de dieux solaires et nous n'avons pas compris, dans notre nomenclature, la divi-

nité même du soleil au temps d'Homère : c'est ici le lieu de combler cette lacune, ce qui nous fournira en même temps l'occasion de confirmer, par des exemples, les considérations qui précèdent.

Hélios est à la fois le dieu du soleil et le nom commun indiquant l'astre lui-même. Il est maître absolu dans le domaine restreint qui lui a été laissé, il ne craint pas de menacer le puissant Zeus lui-même, de laisser dieux et hommes dans l'obscurité et d'aller éclairer les morts, si l'on ne satisfait pas à ses réclamations. Il est dans Homère, tout comme dans les contes populaires, le dieu qui voit tout et qui sait tout. On lui donne pour père *Hupériôn* (de *huper*, au-dessus) et pour filles *Lampétié* (de *lampô*, briller) et *Phaëtousa* (de *phaô*, luire). Celles-ci gardent un troupeau de bœufs pour lesquels leur père témoigne une vive sollicitude, bien qu'ils ne lui soient d'aucun usage. C'est que ces animaux sont encore ici un symbole, comme nous l'avons déjà indiqué pour Poseidon.

Comme mot, *hélios* est très ancien, car nous le trouvons désignant le soleil dans les trois autres principaux groupes des langues européennes : latin, *sol* ; russe, *solntse* ; allemand, *sonne*. Or, pour tous ceux qui ne partagent pas l'erreur, trop généralement répandue en linguistique, que les peuples se sont emprunté les uns aux autres leur langage, une racine qui se rencontre dans plusieurs groupes est nécessairement très ancienne, à moins qu'il ne s'agisse d'un objet qui a passé d'un peuple à l'autre. Cependant, je crois que ce n'est pas le terme le plus ancien jusqu'où l'on puisse remonter, et je pense que l'on peut découvrir un substantif dont *hélios* n'était autrefois que l'épithète.

Nous trouvons dans Homère le mot de *lucabas*, qui se traduit par année : *bas* vient de *bainô*, marcher, reste à expliquer l'autre racine. Macrobe pense que le soleil se nommait autrefois *lucos* et le mot *lucabas* devient ainsi une révolution complète du soleil dans sa marche apparente à travers les signes du Zodiaque.

Si nous nous adressons aux autres langues, nous trouvons beaucoup de mots se rattachant à cette racine, comme *lux* et *lucere*, en latin ; *licht* et *leuchten*, en allemand ; *loutch* (rayon), en russe, etc. Le grec nous donne *lucé*, l'aube ; *lucophôs*, le crépuscule du matin et du soir ; *luchnos*, lanterne, etc., puis une foule de noms propres qu'il serait difficile de rattacher tous au loup (*lucos*) ; ainsi, par exemple, *Lucophrôn* se présente tout naturellement comme un synonyme de *daïphrôn* (à l'esprit étincelant). La Lycie (*Lucia*), la ville de *Lucastos*, en Grèce, d'autres noms de villes, de fleuves, de montagnes et d'hommes ont la même racine. N'est-il pas naturel de penser que c'est plutôt le soleil que le loup qui est leur parrain. (Les deux idées ont pu se confondre plus tard. Du reste je montrerai, au chapitre de l'Esthétique, comment ces deux significations du même mot dérivent l'une de l'autre.)

En adoptant cette hypothèse, on arrive à rattacher facilement les dieux solaires les uns aux autres.

Hélios a pour primitif *hélé* ou *heilé*, qui signifie la lumière et la chaleur du soleil. Quand on rencontre dans Homère *leucos hélios* (le blanc soleil), on peut se demander si les rôles n'ont pas été intervertis, si *leucos* n'était pas primitivement le soleil (*lucos*) et *hélios*, l'épithète (luisant ou chaud). Ainsi, du dieu-soleil primitif, *Hélios* aurait pris les attributions de chaleur et de lumière.

Au tour de *Zeus*. Il porte le surnom de *Lucaios* et, comme tel, ses fêtes sont nommées *Lucaia*. Il est vrai qu'on fait venir ces mots de la montagne d'Arcadie qui porte le même nom, mais n'est-ce pas plutôt *Zeus* qui aurait transmis son épithète à la montagne.

Apollôn voit célébrer en son honneur, à Argos, des fêtes appelées *Luceia* ; Artémis est honorée à Trézène sous le nom de *Luceia*. Le premier porte encore le surnom significatif de *Lucégénès*, qui veut dire évidemment fils de *Lucos*.

Signalons ici, en passant, comment les traditions dégénèrent à mesure que le sens primitif des mots se perd. Le peuple trouvant dans sa langue, accolé au nom d'Apollon, ce mot qu'il ne comprend plus que dans le sens de loup, a décerné à ce dieu le titre de *lucoctonos*, tueur de loups.

Ainsi, *Lucos* a transmis à *Hélios*, sa chaleur et sa lumière ; *Zeus* représente la force vivifiante de l'astre (*zaō*, vivre), et Apollon, sa puissance destructive (*apol-lumi*, détruire). Voilà une trinité où nous retrouvons deux des éléments de la *Trimourti* indienne : le conservateur *Vichnou*, et le destructeur *Siva*. Nous avons encore une autre trinité dans la formule d'invocation généralement usitée « Père Zeus et Athéné et Apollôn », où Athéné représente, pourrait-on dire, le *Verbe* de Zeus.

Avec le temps, Hélios cesse d'être un dieu pour devenir exclusivement un nom commun. Alors Apollôn usurpe sa place et devient dieu solaire unique. Il dépasse alors en importance Zeus lui-même, et son oracle de Delphes devient le sanctuaire le plus respecté de toute la Grèce, tandis que celui de Zeus à Dodone a perdu son antique réputation.

Comme je l'ai déjà fait remarquer, la mythologie n'a pas encore pris, dans Homère, une forme bien arrêtée ; ce n'est que plus tard que l'on cherche à mettre un certain ordre dans ces produits hétérogènes de la pensée populaire, à donner aux dieux des attributions bien délimitées. Dans les poèmes dont nous nous occupons, il n'y a guère que la foudre de Zeus qui fasse l'objet d'un monopole : tout le reste semble plus ou moins commun. L'ardeur guerrière n'est pas le privilège exclusif d'Arès : dans l'Iliade, toutes les divinités, même la timide Aphrodité, prennent part aux mêlées, et le dieu de la guerre y éprouve une défaite sanglante de la part d'Athéné. La même chose se passe dans le domaine de Poseidôn. En l'absence de ce dieu, Athéné calme les flots, apaise les vents et sauve ainsi Ulysse. Eole est le dieu des vents, mais cela n'empêche pas des déesses de rang très inférieur, comme Calypso et Circé, de disposer de ceux-ci en faveur de leur protégé. Athéné va plus loin encore : voulant prolonger la nuit, elle replonge l'Aurore dans l'océan.

Tandis que, dans l'Iliade, à la suite de leurs disputes incessantes et du despotisme de Zeus, les dieux nous paraissent peu dignes d'envie, leur existence, dans l'Odyssée, s'écoule d'une manière beaucoup plus paisible. Voici la description du séjour de ceux qu'Homère appelle *Ouraniônes* (fils du ciel) ou bien « dieux bienheureux toujours existants » :

« Là, on n'est point agité par les vents, ni mouillé par la pluie ; la neige n'en approche pas, mais l'air y flotte sans nuages et il y règne une lumière d'une blancheur éblouissante. C'est là que les dieux bienheureux passent tous leurs jours dans les délices. »

Dans l'Iliade, ils sont sujets à la souffrance et même, en plus d'un endroit, on fait allusion à une mort possible, bien qu'ailleurs on proclame que les dieux ne peuvent pas mourir ; dans l'Odyssée, Ulysse menace Circé de son glaive, comme s'il voulait la tuer. On voit que le dogme de l'immortalité des dieux n'est pas encore bien établi.

Une civilisation peu avancée ne pouvait produire des dieux d'une nature bien éthérée ; ceux d'Homère sont des plus matériels. Ils n'ont pas d'autres moyens de préhension et de locomotion que l'homme : les dimensions seules diffèrent. Pour frapper, il leur faut toucher ; pour se déplacer, il leur faut marcher, voler ou se faire traîner. Ils voient loin, mais s'ils détournent leurs regards de la scène, ils ignorent ce qui s'y passe. C'est ainsi qu'Ulysse réussit à quitter l'île de Calypso à l'insu de Poseidon, qui était allé assister aux sacrifices des Éthiopiens. Polyphème resterait sans vengeance s'il ne pouvait dire à son père le nom exact de l'offenseur.

Pour les idéaliser un peu, on les a fait se nourrir d'ambroisie et de nectar, mais cela n'a point paru suffisant, et leur plus cher régal est encore l'odeur de la graisse qu'on brûle en leur honneur. Hermès, envoyé vers Calypso, considère comme très dur d'aller si loin, alors qu'il n'y a dans les environs aucune ville où l'on fasse des hécatombes aux dieux.

Leur toute puissance est entravée par le destin : il serait difficile de définir, d'après Homère, le rôle que jouait le destin dans les idées d'alors, car on ne le voit invoquer que par intervalles. La plupart du temps, les dieux agissent sous l'impulsion de leur passion du moment, comme de simples mortels. Parfois seulement,

on les voit reculer devant l'arrêt du destin. Et encore ces arrêts ne sont-ils pas irrévocables, puisque nous voyons Ulysse sur le point de périr malgré le destin, si Athéné n'était venue à son secours, et nous apprenons de la bouche de Zeus lui-même qu'Egiste a immolé Agamemnon contre l'arrêt du destin, bien qu'il eût été averti par Hermès lui-même. Y a-t-il au moins une sanction à ses décisions ? Pas la moindre : les dieux seuls paraissent craindre de s'y opposer, aucun châtement autre que celui qui est réservé aux crimes ordinaires n'atteint les coupables.

Nous sommes encore loin ici de l'idée du Destin implacable et immuable qui domine chez les tragiques grecs.

La religion des anciens Grecs est entièrement renfermée dans les rites : on fait aux dieux des libations, on leur offre des sacrifices, et ils exigent sévèrement leur dû. Ménélas est arrêté par des vents contraires pour n'avoir pas fait de sacrifices avant son départ de l'Égypte et, éclairé par Protée, il retourne à son point de départ pour réparer son omission. Les mortels comme les cités, sont chers aux dieux en proportion des victimes offertes : les dieux ne cachent pas les causes de cette préférence et les hommes ont, du reste, soin de rappeler, dans leur prière, les titres qu'ils ont à la protection des Immortels : c'est un prêté pour un rendu.

Du reste, les sacrificateurs tâchent de ne donner que le moins possible : presque toute la victime est mangée par ceux-là mêmes qui sacrifient ; on ne brûle en l'honneur des dieux que les cuisses que l'on recouvre de graisse. Il est probable qu'autrefois la victime tout entière était offerte aux dieux, car lorsqu'on veut les

honorer spécialement, on brûle un morceau de chacune des parties de l'animal, comme pour donner au protecteur immortel, l'illusion d'un sacrifice complet. C'est là une de ces ruses que l'on rencontre dans l'accomplissement de toute espèce de rites.

Les Grecs n'avaient point de sacrificateurs en titre : tout chef, tout père de famille en remplissait à l'occasion les fonctions, ou les déléguait à l'un des siens. Les Troyens et leurs alliés avaient des prêtres spécialement attachés à leurs divers temples. C'est ainsi que nous voyons, à Troie, Darès, prêtre d'Héphaïstos et Onétôr, prêtre de Zeus ; à Ismaros, Marôn, prêtre d'Apollôn ; à Chrysé, Chrysès, prêtre du même dieu. On respectait leur caractère sacré et ils étaient épargnés dans le sac des villes ; ainsi nous voyons Ulysse respecter Marôn et sa famille.

Les Grecs avaient des devins ; mais ce n'était qu'exceptionnellement, comme c'est le cas pour Calchas, que ceux-ci faisaient de leur art une spécialité. La plupart du temps, ils mettaient leurs connaissances en cette matière au service de leurs concitoyens, quand l'occasion s'en présentait. Leur caractère ne semble pas avoir inspiré un grand respect, car nous voyons Calchas réclamer d'abord la protection d'Achille avant de faire connaître les volontés des dieux et lorsqu'il s'est décidé à parler, il est en butte à un torrent d'injures de la part d'Agamemnon qui, pourtant, finit par céder.

Cette question des devins et de la divination nous offre un singulier mélange de croyance et d'incrédulité. Polydamas, frappé par un présage, engage Hector à s'arrêter. Celui-ci l'injurie et le menace en proférant ces paroles :

« Tu m'ordonnes de me laisser persuader par des oiseaux àux ailes étendues auxquels je ne fais pas attention et dont je ne me soucie pas, qu'ils aillent à droite, vers l'aurore et le soleil, ou à gauche, vers l'obscurité brumeuse.... Il n'y a qu'un excellent présage, c'est de combattre pour la patrie. »

Télémaque montre le même dédain lorsqu'il dit : « ... Je n'attache aucune importance aux prophéties des devins que ma mère appelle dans ses appartements pour les interroger ».

Eurymachos, en pleine assemblée d'Ithaque, accable d'injures et de menaces le devin Halithersès et tourne ses prophéties en ridicule.

Et pourtant, tous ces gens-là croyaient aux présages ; prenons pour exemple ces mêmes prétendants dont le plus influent vient de se conduire de la sorte.

Amphinomos se refuse à faire périr Télémaque, à moins que les dieux ne manifestent leur volonté par un présage. Un aigle tenant une colombe apparait à sa gauche et Amphinomos de s'écrier que le meurtre est désormais impossible : tous les prétendants, sans exception, se rangent à son avis.

Les songes aussi étaient considérés comme d'une grande importance. C'est un songe trompeur envoyé par Zeus qui décide Agamemnon à entreprendre une grande attaque contre les Troyens. Les Grecs considéraient ces songes comme existant matériellement. Ce sont des images d'une essence assez subtile pour pouvoir se glisser par le trou d'une serrure et qui sont envoyées par quelque divinité. Pour donner une pareille importance aux songes, il fallait que les personnages homériques n'en eussent pas souvent : ces rudes natures, peu acces-

sibles aux rêves, devaient dormir profondément ; les visions nocturnes étant très rares et ne se présentant précisément que dans les circonstances critiques qui les rendaient plus nerveux, on comprend qu'elles dussent les impressionner.

On connaît assez les dieux de l'Olympe grec pour savoir qu'ils ne prêchent pas d'exemple ; et de fait, les hommes, fabriquant les dieux à leur image, ne pouvaient leur donner ce qu'ils n'avaient pas eux-mêmes : on chercherait en vain une idée morale dans la conduite des héros de l'Iliade et de l'Odyssée. Nous ne voulons pas dire qu'ils manquent absolument de qualités, mais ils n'ont pas d'idées arrêtées sur le bien et le mal.

Il n'y a pas pour eux, à proprement parler, de crimes ; il n'y a que des dommages causés. Le meurtrier fuit pour échapper à la vengeance de la famille de sa victime, mais il ne perd pas pour cela l'estime publique et il peut même se réconcilier avec ceux qui le poursuivent, en leur offrant le prix du sang, *timé* (le *wehrgeld* des Germains). On voit bien déjà, de la part du poète populaire, de timides tentatives de formuler des lois morales, mais elles pèchent par le manque de généralisation et la sanction de l'opinion publique leur fait défaut ; quant à celle qu'il cherche à donner à ses protestations par le sort qui attend le criminel dans l'autre vie, nous verrons qu'ici encore, rien n'est bien déterminé et que cette idée de châtiment après la mort, n'est pas encore ancrée dans l'imagination populaire. Pour cela, il faut que nous descendions à la suite d'Ulysse dans la demeure d'Aïdès (les enfers).

Ce qui nous frappe tout d'abord dans cette partie des

voyages d'Ulysse, c'est que, pour retrouver les ombres de ceux qui ne sont plus, nous n'avons pas à descendre sous terre : c'est sur les rives du fleuve Océan que se trouvent les âmes des morts ; mais tandis que le chant XI^e de l'Odyssée les fait entrer dans la maison d'Aïdès, le chant XXIV^e ne leur donne pour toute résidence qu'une prairie d'asphodèles.

Et pourtant nous trouvons, dans les deux poèmes, une foule d'expressions qui donnent à Aïdès une demeure souterraine. Mais commençons par donner une idée des rites funèbres.

Tout mort doit être d'abord pleuré et enseveli. Dans l'Odyssée, Laërte déplore que Pénélope n'ait pas fermé les yeux d'Ulysse et n'ait pas hurlé lorsqu'il était étendu sur son lit : « car c'est la récompense des morts ». Dans l'Iliade, Patrocle apparaît à Achille et se plaint de n'avoir pas encore été enseveli, car les âmes des autres morts ne lui permettent pas de franchir le fleuve et de se mêler à elles, et il est forcé d'errer autour de la demeure d'Aïdès sans pouvoir y pénétrer. Quand on voit la triste existence, qu'on me passe ce mot, que les héros y mènent, on s'étonne qu'ils tiennent tant à y entrer.

Patrocle annonce en outre qu'une fois enseveli son ombre ne reviendra plus sur terre.

Enfin, Eurylochos, le compagnon d'Ulysse, le supplie de ne pas le laisser non pleuré, non enseveli « de peur qu'il ne devienne un objet de la colère des dieux ». Comment, c'est ce dont on ne nous donne aucune idée.

Ces passages paraissent bien catégoriques et pourtant au XXIV^e chant de l'Odyssée, nous voyons Hermès conduire les âmes des prétendants, non encore ensevelis, au milieu des autres morts et une conversation s'établit

immédiatement entre les nouveaux arrivés et ceux qui sont là depuis longtemps.

La position des héros chez Aïdès est des plus tristes : ils ne cessent de se rappeler amèrement la trahison dont ils ont été victimes, comme Agamemnon ; l'injustice qu'ils ont soufferte, comme Ajax ; Achille même qui a obtenu la royauté parmi les ombres, Achille s'écrie : « Je préférerais être ouvrier agricole sous les ordres d'un autre, d'un homme peu fortuné, plutôt que de régner sur tous les morts ». Et pourtant, ce sont là des justes aux yeux de leurs contemporains.

Ulysse rencontre aux enfers trois condamnés : Titye, Tantale et Sisyphe, c'est bien peu et nous ne voyons pas en quoi, parmi tant de scélérats, entre lesquels il faut ranger les dieux en première ligne, ces trois là ont mérité plus particulièrement un châtement.

Nous y voyons Minos établi comme juge des morts ; mais qu'on ne s'y trompe pas : il ne s'agit pas de discerner le bon grain de la paille ; Minos est tout simplement établi juge des différends qui s'élèvent entre les morts et il doit avoir de la besogne, ces malheureuses ombres n'ayant pour toute ressource que des réminiscences stériles.

Au milieu de tout cela, comme un personnage d'Ossian, passe Orion, ou plutôt son ombre, qui continue à chasser les ombres du gibier qu'il a tué de son vivant. Comment cette faveur n'est-elle pas accordée aux autres héros ?

Chose plus étonnante encore, tandis qu'Hercule en personne jouit de l'immortalité dans la société des dieux et d'Hébé, sa jeune épouse, son ombre effraye les autres morts aux enfers et entre en conversation avec Ulysse. Cependant nous ne voyons pas que cette formalité de se

faire représenter chez Aïdès par une ombre, ait été imposée aux autres héros admis à l'immortalité.

Autre anomalie : voici ce que Protée révèle à Ménélas :
« Il t'est réservé par les dieux, ô Ménélas, nourrisson de Zeus, de ne pas mourir dans Argos aux riches pâturages et de n'y pas subir ton sort. Mais les Immortels t'enverront dans la plaine Élysée aux confins de la terre, où est le blond Rhadamanthe et où est la vie la plus facile pour les hommes. Là, jamais de neige, ni de long hiver, ni de pluie ; mais toujours les souffles sonores du Zéphyre s'élèvent de l'Océan pour rafraîchir les hommes, parce que tu as Hélène et que par elle tu es le gendre de Zeus. »

Qu'est-ce que cette nouvelle catégorie qui comprend deux fils de Zeus ? Les autres se trouvent-ils dans le même cas ? point : Minos, frère de Rhadamante, est juge dans la demeure d'Aïdès. Sarpédon, bien que regretté par son père olympien, a le sort des autres mortels. Enfin Zeus abandonne à la vengeance d'Apollon un autre de ses fils, Titye, que son grand-oncle Rhadamanthe, quittant son bienheureux séjour, va visiter aux enfers.

Toute cette confusion peut être attribuée à deux causes : d'abord au caractère vague et changeant des traditions ; ensuite à la facilité avec laquelle des poèmes, passant de bouche en bouche, se prêtaient à des interpolations successives. Ce que je viens d'exposer suffira, je pense, pour démontrer que les idées des Grecs sur la vie future ne pouvaient servir de sanction à des lois morales.

Un seul crime est menacé d'une peine déterminée : c'est le parjure. Les Grecs et leurs dieux faisaient une

grande consommation de serments, ce qui montre combien la mauvaise foi régnait alors. Nous voyons même les mortels exiger des dieux le grand serment (par exemple, Ulysse, de Circé et de Calypso) avant de se fier à eux. Eh ! bien, dans l'Iliade, Agamemnon atteste les *Érinnyes* (les Furies) « qui, sous la terre, punissent les hommes qui ont fait de faux serments ». Nous pouvons donc nous rassurer : au moins la bonne foi va régner ! Hélas ! toutes ces prescriptions religieuses n'aboutissent jamais qu'à affiner la casuistique au lieu d'épurer les mœurs : voici que le grand-père maternel d'Ulysse, Autolycos, nous est vanté comme l'emportant sur tous les hommes dans l'art de voler et d'éluder un serment, et comme pour mieux faire échec à la morale, le poète ajoute que ce n'était rien moins qu'un dieu, Hermès, qui lui avait fait ces aimables dons en reconnaissance de toutes les cuisses d'agneaux et de chevreaux qu'Autolycos avait brûlées en son honneur.

Lorsqu'Ulysse arrive dans une terre inconnue, il commence toujours par se demander si elle est habitée par des hommes sauvages et injustes ou par des hommes hospitaliers, qui ont un esprit à l'image des dieux. Nous voyons donc ici que c'est la manière d'observer l'hospitalité qui est le critérium de la justice. Pour mieux assurer l'exercice de cette vertu, les hôtes ont été placés sous la protection spéciale de Zeus. Pourtant Héraclès (Hercule) ne craint pas de tuer son hôte, Iphitos, fils d'Eurytos, un des Argonautes, pour s'emparer de ses chevaux : il est vrai qu'en cet endroit le poète le traite de misérable, mais il n'en constate pas moins, en un autre passage, que ce meurtrier larron a été élevé au rang des dieux. Que deviennent ici les *Érinnyes* ? A côté

de cela, nous voyons les Phéaciens punis pour leur trop grande hospitalité et leur roi Alcinoos, pour éviter de nouveaux malheurs, promet de ne plus aider les hôtes que le hasard jettera dans son île, à regagner leur patrie.

Parmi ce chaos, où l'on cherche en vain une idée de justice, les âmes tendres se réfugient dans la résignation à la volonté des dieux. Aux plaintes d'Ulysse, Nausicaa répond par les paroles suivantes :

« Étranger, c'est Zeus Olympien qui répartit le bonheur entre tous les hommes, aux bons comme aux méchants, à chacun comme il lui plaît. C'est assurément de lui que viennent tes souffrances et tu dois les supporter jusqu'au bout. »

CHAPITRE TROISIÈME.

LA SOCIÉTÉ. — LES MŒURS.

La société des temps homériques est organisée patriarchalement : le mot de *basileus*, que nous traduisons par roi, n'avait pas le sens qu'on lui a donné plus tard. Ainsi Alcinoos est appelé par les Phéaciens à gouverner et de ce chef il reçoit des récompenses. Mais d'autres que lui dans l'île portent le nom de *basileus* ; on peut en inférer que ce titre correspond plutôt à celui de notables. Ils se concertent entre eux, mais c'est la réunion publique, l'*agora*, qui décide. Chacun a le droit de convoquer l'*agora*, comme nous le voyons à Ithaque.

Il serait difficile de dire jusqu'où s'étendait l'autorité du chef principal en temps de paix ; en temps de guerre,

il ressemble au chef des bandes germaniques, qui, l'expédition terminée, ne peut prétendre qu'à sa part du butin, mais qui, pendant la lutte, a droit de vie et de mort sur ses compagnons (Clovis à Soissons). Ainsi Ulysse est sur le point de trancher la tête à Eurylochos pour excitation à la désobéissance, quand il se laisse fléchir par les prières de ses compagnons. Mais cette autorité est bien précaire et le chef est souvent obligé de céder, comme cela arrive à Ulysse à l'île de Thrinacie.

La forme du gouvernement ne peut être pourtant appelée démocratique : c'est plutôt une plouto-aristocratie. Les chefs sont en même temps les plus riches ; mais comme le pillage est une source très habituelle de richesse, les vaillants y arrivent fréquemment. La naissance est comptée pour peu de chose, du moment que l'on a subi des revers de fortune. Ulysse, déguisé, a beau se vanter d'une noble origine, il n'en reste pas moins un mendiant comme un autre : et cela se comprend ; dans ces temps de guerres incessantes, le plus grand chef peut, du jour au lendemain, devenir esclave de par les hasards de la guerre : il ne vaut donc pas grand'chose par lui-même en dehors de la position qu'il occupe.

L'*agora* pourrait passer pour démocratique, mais il n'est pas difficile de voir que ce n'est qu'une assemblée des notables. Ainsi Ulysse emploie, dans son exploitation agricole et à la garde de ses troupeaux de nombreux travailleurs libres à côté de ses esclaves. On pense bien que si ces serviteurs se rendaient à l'*agora*, ce ne serait que pour escorter leur maître. Du reste, il suffit d'un mot pour montrer l'estime en laquelle les grandes

familles tiennent le menu peuple : c'est le terme de *cacôteroi* (mot à mot, plus mauvais), par lequel elles le désignent (Nausicaa au VI^e chant ; Eurymachos au XXI^e). Cela ne correspond-il pas tout à fait à notre mot de *vilains* ?

Rien ne montre mieux le peu de respect qu'ont les puissants pour la personnalité humaine que la conduite des prétendants à l'égard du mendiant Iros, qu'ils se disposent à envoyer au cannibale Échéto, roi d'Épire, ou encore la manière dont ils traitent Ulysse qu'ils prennent pour un mendiant. L'injure au serviteur ne concerne pas celui-ci personnellement : c'est l'affaire du maître. Du reste, comment de pauvres diables pourraient-ils prétendre au respect, alors que nous voyons Télémaque impuissant dans sa propre maison. Forts de leur nombre, les prétendants gaspillent ses biens et ne font pas plus attention à lui que s'il n'existait pas, ou plutôt s'ils s'occupent de lui, c'est pour méditer sa perte. Comme Télémaque le dit à Ulysse déguisé, il n'a ni frères, ni oncles et ne peut donc recourir à sa famille pour l'aider à se défendre et il n'a pas d'aide à attendre du peuple auquel il voudrait s'adresser, vu que, parmi les prétendants, se trouvent les fils des meilleures familles. Ainsi, pas de lois, pas d'État proprement dit : chacun ne peut espérer de justice que pour autant qu'il soit assez fort pour se la faire rendre.

S'il en est ainsi des hommes libres, on conçoit que les esclaves sont livrés à tous les caprices de leurs maîtres. Il est vrai qu'il est question des égards qu'ont les maîtres pour les esclaves qui s'acquittent bien de leurs travaux ; mais c'est là une garantie bien précaire.

Nous avons dit « pas d'État » : en effet, l'idée de

patrie (dans le sens politique) n'existe pas. Pas d'autres liens entre les habitants d'une même localité que ceux de parenté ou d'amitié, qui la divisent en clans rivaux. Que l'on voie plutôt ce qui se passe à Ithaque. Un danger commun même ne réunira pas tous les citoyens et l'on peut dire qu'à l'exception de Sparte, toute l'histoire de la Grèce est la négation de l'idée de patrie. Toujours les factions rivales sont prêtes à s'unir avec l'ennemi du dehors. La trahison est si peu comptée à déshonneur, qu'après avoir combattu dans les rangs ennemis, on peut, par un revirement d'opinion, revenir, non seulement au pays, mais même encore au pouvoir, aux acclamations du peuple : témoin Alcibiade. A plus forte raison la grande patrie grecque n'a-t-elle jamais existé : même devant l'immense péril de l'invasion perse, elle ne put se constituer que partiellement et il y eut presque autant de Grecs dans un camp que dans l'autre. Une fois le danger passé, ceux-mêmes qui avaient représenté le parti national se disputèrent les subsides du grand roi pour écraser leurs adversaires.

Nous n'entendons pas dire par là que l'idée de patrie, surtout de patrie locale, fût complètement absente : elle existait chez un grand nombre de citoyens et le grand nom de Démosthènes en est une preuve éloquente ; mais elle ne dominait pas suffisamment les passions ni les intérêts, et c'est ce qui amena l'absorption de la Grèce, par la Macédoine d'abord, par Rome ensuite. A plus forte raison n'était-il pas possible, au temps d'Homère, de parler d'une patrie grecque. La guerre de Troie n'est qu'une expédition de piraterie en grand, qui ne réunit que momentanément les forces d'un certain nombre de peuplades. Les Troyens étaient, du reste, de même race

que les Grecs et c'est probablement leur civilisation plus avancée qui avait excité les convoitises de leurs confrères plus pauvres.

Il y a tellement absence de patrie commune, que le poète ne trouve pas de dénomination générale pour l'ensemble des confédérés. Le mot Hellènes, qui s'applique plus tard à tous les Grecs, n'était alors que le nom d'une peuplade de la Thessalie. Aussi, lorsqu'il s'agit de désigner les assiégeants, les voit-on nommer tantôt Argiens, tantôt Achéens, ou bien encore Danaens.

La famille est basée sur le régime patriarcal : les Grecs du temps d'Homère pratiquent une polygamie déguisée, une seule épouse portant ce titre ; on voit dans l'Odyssée la terrible vengeance que tire Ulysse des suivantes infidèles ; sa fureur est telle qu'il doit se contenir pour ne pas les immoler, le jour même de son arrivée dans son palais, avant de s'être débarrassé des prétendants.

L'autorité du chef de famille est absolue ; lui mort, elle passe au fils aîné auquel sa mère même doit obéissance. Par deux fois nous voyons dans l'Odyssée Télémaque remettre sa mère à sa place, la renvoyant à ses fuseaux et lui rappelant qu'il est seul maître dans la maison. Et Pénélope, loin de s'irriter ou de s'affliger, s'incline devant la sagesse de son fils.

Cependant la femme n'est pas considérée comme une esclave, ou un objet d'amusement ; l'homme la regarde comme sa compagne tout en ne lui reconnaissant pas égalité de droits. Ainsi Arété, femme d'Alcinoos, nous est représentée comme ayant une grande influence sur son mari et jouissant d'un grand respect parmi son peuple. Citons encore ces paroles d'Ulysse à Nausicaa :

“ . . . car il n'y a rien de plus beau, ni de meilleur que lorsque, dans une famille, la concorde règne entre le mari et la femme ”.

Les femmes ne sont pas encore confinées dans leurs appartements comme cela a lieu plus tard : Arété file dans la grande salle, au milieu des rois Phéaciens, lorsqu'Ulysse vient l'implorer ; Pénélope honore parfois de sa présence les réunions des prétendants. Hélène préside avec Ménélas à la réception de Télémaque et prend part au festin et à la conversation. C'est que l'on est dans une époque de transition. Chose étonnante, la sujétion complète de la femme semble être le produit d'une civilisation plus avancée. En voyant la place que la femme tient dans Homère, on est étonné de constater pour combien peu elle compte chez les écrivains grecs postérieurs. Alors aussi, la puissance paternelle s'exerce avec une rigueur qui exclut presque l'affection. Combien pâle est l'affection d'Hémon pour Antigone, en comparaison de celle qu'Achille montre pour Briséis qui n'est pourtant que sa captive, et comme cet amant timoré tremble sous le joug de son père Créon, tandis que Laërte, Ulysse et Télémaque ne nous offrent que de touchants rapports.

C'est que, pour faire sortir l'ordre de l'anarchie, l'humanité a procédé par concentration : la famille s'est résumée dans le père, la cité dans le tyran ; plus tard, le citoyen reprend sa liberté, mais la femme reste esclave.

Alors que les rapports entre citoyens d'une même cité étaient aussi tendus que nous l'avons indiqué plus haut, on comprend que l'état de guerre devait exister toujours, à l'état latent sinon ouvertement, entre les cités diver-

ses. Les relations d'un pays à l'autre auraient été impossibles, si l'hospitalité, élevée je dirai presque à l'état de dogme, n'était venue tempérer les dispositions hostiles ou du moins méfiantes des étrangers entre eux. Et il faut bien que cette hospitalité ait été amenée bien plus encore par la force des choses que par une bienveillance naturelle, puisque nous la retrouvons chez les peuples les plus divers dans les civilisations peu avancées, et que généralement l'hospitalité est considérée comme plus sacrée là précisément où il y a plus d'anarchie et de brigandage : c'est comme une espèce de *Trêve de Dieu* permanente. Lorsqu'un voyageur arrivait dans une maison étrangère, il embrassait les genoux de celui dont il voulait implorer l'hospitalité, puis s'asseyait dans les cendres du foyer et attendait que le maître de la maison le relevât, le fit asseoir sur un siège et offrit avec lui des libations à Zeus hospitalier. Dès lors, sa personne était sacrée pour son hôte, qui devait même le défendre contre ses concitoyens. C'est ce qui se passe encore aujourd'hui, dit-on, sous la tente de l'Arabe.

Les formalités ci-dessus énoncées ne concernaient que les suppliants, ceux qui ne sachant, comme Ulysse chez les Phéaciens, à quel peuple ils avaient affaire, craignaient d'être mal accueillis ; mais ordinairement les gens du pays venaient d'eux-mêmes au devant de leurs hôtes. Nestor offre un sacrifice à Poseidon sur le bord de la mer, au moment où Télémaque débarque avec Athéné qui a pris les traits de Mentor. Pisistratos, fils de Nestor, les aperçoit et les prenant par la main, les fait asseoir pour prendre part au festin. Ménélas s'irrite contre son serviteur qui, lui apprenant l'arrivée de deux étrangers, lui demande s'il faut les accueillir. Et quelle

délicatesse dans les procédés ! il est interdit de faire des questions aux étrangers avant qu'ils aient apaisé leur faim et leur soif. Puis de quels soins ne sont-ils pas entourés ! On les conduit au bain, on va jusqu'à les revêtir de riches habits. Puis, lorsque l'étranger prend congé de son hôte, celui-ci est tenu de lui faire un présent, et même il lui fournit, à l'occasion, les moyens de retourner chez lui (*pompé*). Souvent les relations ne finissent pas avec la séparation et le titre d'hôte devient comme un lien d'amitié, qui a son côté éminemment pratique. C'est un pied à terre que l'on a dans un autre pays, nous dirions presque un correspondant dans le sens commercial. Ce lien même n'est pas rompu par la guerre ; l'Iliade nous en fournit un exemple frappant.

En pleine mêlée, Diomède est sur le point de se mesurer avec Glaucos ; mais avant d'engager la lutte, il veut savoir à qui il a affaire. Apprenant qu'il a devant lui le petit-fils de Bellérophon, Diomède fiche sa javeline en terre, et déclare que son aïeul Oeneus a été l'hôte de Bellérophon. Puis il ajoute : « Je suis donc ton hôte ami au milieu d'Argos, comme tu es le mien en Lycie, s'il m'arrive d'aller chez ce peuple. Écartons donc l'un de l'autre nos javelots dans la mêlée ; car il y a pour moi beaucoup de Troyens et de leurs illustres auxiliaires qu'un dieu m'enverra à tuer ou que mes pieds atteindront, et pour toi, beaucoup d'Achéens que tu pourras détruire. Mais échangeons nos armes afin que les autres sachent que nous nous vantons d'être hôtes par nos aïeux. »

Nous dirons ici quelques mots sur la manière de combattre des anciens Grecs, bien que cela concerne plutôt l'Iliade que l'Odyssée.

On ne peut mieux la comparer qu'à celle des cheva-

liers du moyen âge, avec cette différence que les Grecs, au lieu de combattre à cheval (la cavalerie semble leur avoir été inconnue), combattent à pied ou dans des chars. Des deux côtés, point de tactique : c'est la force corporelle, c'est l'adresse à manier les armes, c'est aussi beaucoup la solidité de l'armure qui font le héros. Achille lui-même n'ose pas se risquer dans le combat, quel que soit le désir de vengeance qui l'anime, avant qu'Héphaïstos lui ait fabriqué de nouvelles armes, et cependant il n'aurait eu qu'à choisir parmi celles de ses compagnons, mais il lui faut des armes à toute épreuve. Ici encore l'avantage est pour les chefs, autrement dit pour les riches. Celui qui a les moyens de s'acheter un armement complet, n'a à craindre que ses pareils et obtient des triomphes faciles sur la troupe des pauvres diables mal armés. Les chefs combattent généralement du haut de leur char à deux roues monté par deux hommes dont l'un tient les rênes. Souvent l'un des deux lance des flèches, tandis que l'autre le couvre de son bouclier. Quand deux chefs se rencontrent, ils commencent par se provoquer et même s'injurier avant d'en venir aux mains. Ils ne se contentent pas des armes régulières, mais se lancent encore de grosses pierres quand il leur en tombe sous la main. Celui qui réussit à tuer son adversaire, sans se soucier davantage de la marche du combat, cherche à le dépouiller de son armure : c'est que la guerre a, avant tout, le pillage pour but et une bonne armure est un butin bien précieux, plus encore qu'un trophée. S'il s'agit d'un chef important, on cherche à enlever son corps, tandis que ses partisans font plus d'efforts pour défendre le cadavre qu'ils ne l'eussent fait pour le vivant : on sait l'importance que les

anciens attachaient aux derniers devoirs à rendre aux morts. De la part des assaillants, c'est encore une pensée cupide qui les fait insister pour la possession du cadavre ; car les parents ou alliés ne manqueront pas de proposer une grosse rançon.

Comme chez tous les peuples primitifs, la fuite n'est pas considérée comme déshonorante : le héros, tout brave qu'il est, pense raisonnablement qu'il y aurait folie à vouloir lutter contre toute une armée. Ainsi le grand Ajax, fils de Télamon, voyant qu'il est seul à soutenir la lutte, met son bouclier sur son dos et s'enfuit vers le camp, non sans faire souvent volte-face pour repousser ceux qui le poursuivent de trop près. Superstitieux comme ils le sont, ils sont très sujets aux paniques. Il suffit d'un fort coup de tonnerre pour mettre en fuite les chefs les plus vaillants.

Souvent les héros nous donnent le spectacle d'un combat singulier au milieu d'une trêve, formulée ou tacite, des autres combattants. La lutte entre Ajax et Hector se termine d'une manière chevaleresque. Les deux héros rendent mutuellement hommage à la valeur de leur adversaire et échangent des présents.

Malgré ces éclairs de grands sentiments, la cruauté n'en est pas moins la règle générale : l'ennemi désarmé est égorgé froidement en dépit de toutes ses supplications, même les offres de rançon n'émeuvent pas le farouche vainqueur. Si ma mémoire est fidèle, il n'est pas donné une seule fois quartier dans toute l'Iliade. Dans l'Odyssée, les mœurs paraissent quelque peu adoucies sur ce point : ainsi, dans les feintes aventures qu'Ulysse raconte à Eumée, il dit que le roi d'Égypte lui a fait quartier et l'a même défendu contre ses compa-

gnons irrités des actes de piraterie de l'étranger « car il redoutait la vengeance de Zeus hospitalier, qui punit surtout les mauvaises actions ».

Autre fait plus significatif : Athéné, sous la figure de Mentès, raconte à Télémaque qu'Ulysse s'était rendu à Ephiré (en Elide) pour se procurer du poison afin d'en enduire ses flèches, et qu'Ilos ne lui en donna pas « parce qu'il craignait les dieux immortels ». Il est vrai que le faux Mentès ajoute aussitôt après : « Mon père lui en donna, car il l'aimait beaucoup ». Mais ce passage n'en prouve pas moins qu'il y avait déjà alors un courant d'idées tendant à amoindrir les maux de la guerre, à lui faire perdre de sa férocité. Nous sommes encore loin de la société de la Croix-Rouge et des conventions humanitaires internationales, mais tout cela est déjà en germe dans cette simple phrase.

La durée du siège de Troie, la manière même dont il a fini, montrent combien peu on était alors versé dans l'art des sièges : les assiégeants ne disposent d'aucun moyen de forcer les remparts. Ils s'entendent pourtant à élever rapidement des fortifications de campagne, témoin le retranchement dont les Grecs couvrent leur camp, ayant pour deuxième ligne de défense, leur parc de navires.

Ceci nous amène à parler de la navigation :

Les embarcations des Grecs étaient des bateaux non pontés, à fond plat, qui portaient jusqu'à cinquante rameurs. Ils étaient munis d'un mât mobile et d'une voile carrée. Si le vent était favorable, on montait le mât et on déployait la voile ; sinon, on déposait tous les agrès au fond du bateau et on faisait force de rames. On conçoit qu'à cette enfance de la navigation on ne devait

pas être bien hardi : on longeait les côtes le plus que possible, puis on allait d'une île à l'autre. Cette navigation en vue de terre rendait les caps excessivement dangereux ; aussi le cap Malée, par exemple, était-il un véritable épouvantail ; du reste, bien des siècles après, on n'était pas plus avancé. Ce n'est pas que les Grecs ne pussent se diriger en pleine mer ; à défaut de la polaire dont il n'est pas question dans Homère, ils se dirigeaient d'après un groupe de constellations dont les positions respectives suivant les saisons avaient facilement pu être observées par eux. Ils avaient choisi pour point de repère le coin le plus brillant du ciel étoilé : les Pléiades, le Bouvier, Orion et l'Ourse. Ils avaient sans doute remarqué encore d'autres figures dans le ciel, mais si ces quatre constellations seules sont nommées dans l'Odyssée, c'est qu'elles étaient usitées comme point de repère, et qu'il s'agit seulement d'indiquer la manière dont Ulysse dirige son radeau. Dans l'Iliade, à la description du bouclier d'Achille, figurent les mêmes constellations, sauf que le Bouvier y est remplacé par les Hyades, qui le valent bien, si l'on y comprend Aldébaran. Il y est question en outre de Sirius qui est appelé chien d'Orion et reconnu, comme de nos jours, pour la plus brillante des étoiles. Mais il était considéré comme de mauvais présage et amenant la fièvre aux mortels (comme astre d'automne).

Enfin, tandis que, dans l'Iliade, *Hespéros* (Vénus) est indiquée d'une manière vague comme le plus brillant des astres au moment où l'on trait (cela peut être le soir ou le matin, ou tous les deux, quoique, d'après le nom qui lui est donné, on doit supposer qu'elle n'était connue que comme étoile du soir), nous voyons qu'il est

question dans l'Odyssée de la plus brillante étoile, celle qui annonce la lumière de l'aurore ? Savaient-ils que cet astre était le même que Hespéros ? N'ayant que les étoiles pour se guider lorsqu'ils perdaient de vue la côte, on comprend qu'ils choisissent de préférence la nuit pour faire un trajet de ce genre. C'est ce que font Télémaque, Ulysse, les Phéaciens, avec un vent favorable. Tant que le vent restait tel, cela allait bien, mais tournait-il en tempête, on abattait le mât et la voile et l'on s'efforçait de gagner à force de rames la côte voisine, où l'on tirait le vaisseau à terre et on attendait que les vents contraires se fussent apaisés.

Homère nous cite quatre vents : *Boréas*, vent du Nord-Est, qui souffle principalement à l'automne et qui est surnommé *aithrégénètès*, c'est-à-dire générateur du temps serein ou du froid ; *Euros*, vent du Sud-Est ; *Nótos*, vent du Sud et *Zéphyros*, vent de l'Ouest, flanqué de l'épithète de *Dusaès*, au souffle défavorable ; c'est un vent de tempête qui n'a rien de commun avec nos zéphyrs.

Une raison encore qui obligeait les Grecs à ne faire que de courtes étapes, c'était la nécessité de se ravitailler fréquemment et surtout de descendre à terre pour préparer des mets cuits, ce qui ne pouvait se faire à bord. C'est ainsi qu'Ulysse est obligé par ses compagnons de relâcher dans l'île de Thrinacie, bien qu'ils y fussent menacés des plus grands malheurs.

Rien du reste n'était plus facile que l'atterrissage avec des barques de ce genre : on les ancrail au moyen d'une grosse pierre fixée à un câble ; dans les cas pressants, comme Ulysse chez les Lestrigons, il suffisait de couper le câble et l'on était vite hors de portée des traits. Si

l'on débarquait ne fût-ce que pour quelques heures, on tirait les vaisseaux à terre. Aussi les Grecs ne connaissaient-ils pas de différence entre l'armée navale et l'armée terrestre, c'était tout un. C'est ainsi qu'ils pouvaient facilement effectuer des descentes avec des forces considérables, alors que les nations les plus puissantes d'aujourd'hui auraient besoin d'immenses préparatifs pour embarquer et débarquer le même nombre d'hommes. Cette extrême mobilité des forces grecques a été signalée par l'amiral Jurien de la Gravière dans son admirable ouvrage : « *La marine de l'avenir et la marine des anciens* » qui éclaire d'un jour tout nouveau l'histoire tant politique que militaire de l'antiquité grecque.

Nous ne parlerons pas ici de la géographie d'Homère, ce qui nous entraînerait trop loin. Disons seulement que les Grecs d'alors ne paraissent avoir connu que le bassin de la Méditerranée jusqu'à la Sicile. La description de Charybde semble inspirée par une idée vague du flux et du reflux qu'ils auraient connus par ouï-dire. Il est parlé aussi vaguement dans l'Odyssée des Cimmériens que le soleil ne regarde jamais de ses rayons et où la nuit cruelle s'étend sur les malheureux mortels. Il ne s'agit ici évidemment que d'une déduction toute théorique.

Les anciens ne connaissaient que deux points cardinaux : le côté de l'Aurore et du soleil et le côté des ténèbres ; c'est-à-dire le Sud, côté vers lequel incline le soleil, et le Nord; ils supposaient qu'en s'avancant dans cette dernière direction, on arrivait aux ténèbres complètes. Le midi se subdivisait en deux parties : le côté des hommes de l'aurore et celui des hommes du soir, c'est-à-dire, l'Est et l'Ouest.

CHAPITRE QUATRIÈME.

L'ESTHÉTIQUE.

Avant de parler de l'esprit des Grecs, il est tout naturel de s'enquérir où les Grecs plaçaient le siège de l'esprit. La réponse paraît facile au premier abord : dans le cerveau, parbleu ! Mais la question n'est pas aussi simple : il n'était pas facile d'arriver à découvrir qu'il y a un rapport entre la pensée et la moelle renfermée dans le crâne, l'*encéphale* (le contenu de la tête) comme disaient les Grecs. Il a fallu bien des siècles pour cela.

Ces rudes donneurs de coups de lance et d'épée connaissaient, on ne s'en étonnera pas, fort bien l'anatomie, du moins tout ce qu'on en découvre à l'œil nu, et non moins habiles bouchers que bons guerriers, ils complétaient sur les animaux les connaissances acquises sur l'homme. Ils trouvaient, entre la poitrine et l'abdomen, un muscle, le diaphragme (en grec *phrèn* ou *phrénès*), qui, en se relevant et s'abaissant, produisait la respiration. Ils y virent le siège de la vie et par conséquent, selon eux, de l'esprit. Donc, partout où nous dirions cerveau, ils mettaient diaphragme, ce qui nous a quelque peu embarrassé pour la traduction. Le premier mot eût rendu l'idée, mais il eût attribué aux Grecs une notion qu'ils n'avaient pas ; le second eût quelque peu ahuri le lecteur : aussi avons-nous traduit le mot *phrèn* par esprit.

En arrachant l'intérieur des victimes pantelantes, ils pouvaient voir ce viscère énergique, le cœur, qui conti-

nuait à battre : comment ne pas lui attribuer la passion, la volonté ? Ici la besogne du traducteur est facile, car notre langue a gardé au mot cœur cette acception, comme un monument de notre ancienne ignorance. Les mots de *kér* et de *étor* se rendront donc fort bien en français par cœur dans le sens de sentiment. Les Grecs ont encore un troisième mot pour rendre la même idée : *thumos*, de *thuô*, s'élançant, entrer en furie : c'est évidemment une autre manière de désigner le cœur.

Ainsi, toute la vie est concentrée dans la poitrine : l'esprit siège dans le diaphragme ; le sentiment et la volonté, dans le cœur.

Il y a encore un autre mot pour désigner l'esprit, c'est *noos*, l'intelligence, la raison : il vient de *noéô* qui veut dire à la fois voir et penser. Comme la première signification cesse après Homère, nous devons en conclure qu'elle est aussi la première par ordre de date. On a dit d'abord : voir par ses yeux, dans ses yeux ; ensuite voir dans son diaphragme. Nous trouvons donc ici, à l'état d'embryon, cette idée philosophique de l'intelligence, résultat des impressions des sens.

Les conséquences des idées des Grecs sur le siège de la pensée et du sentiment, sont considérables au point de vue de l'art. La tête, en cessant d'être le siège de la pensée, perd toute son importance : il se fait une espèce de décentralisation. Pour nous, la tête est presque tout l'homme : les Grecs envisagent le corps tout entier. Ainsi, Eurycléa, frappée de la ressemblance du mendiant avec Ulysse (c'est ce dernier lui-même déguisé) s'écrie : « Je n'ai jamais vu quelqu'un qui ressemblât tant que toi à Ulysse, par le corps, la voix et les pieds ». Hélène, reconnaissant Télémaque par suite de sa ressem-

blanche avec Ulysse, s'exprime ainsi : « Ce sont les mêmes pieds et les mêmes mains ; les mêmes regards, la même tête, les mêmes boucles qui en tombent ». Remarquez qu'elle parle d'abord des pieds et des mains et encore, c'est le passage où la tête est le mieux traitée. Ailleurs, il n'est presque jamais question des yeux et encore moins des regards dans la description d'un personnage. Par exception, citons le passage où Athéné, vieillissant Ulysse, « rendit troubles ses yeux qui étaient très beaux » et cet autre où « elle répandit la grâce sur sa tête et sur ses épaules ». Mais, en général, la vraie manière d'embellir un homme, c'est de le faire paraître *plus grand et plus gros*. Athéné, voulant rendre son héros plus séduisant aux yeux de Nausicaa, « le fit paraître *plus grand et plus gros* et fit descendre de sa tête des cheveux frisés, semblables à la fleur d'hyacinthe ». La même déesse, voulant embellir Pénélope, la fait paraître plus grande et plus grosse et plus blanche que l'ivoire. Ajoutons, pour être vrai, qu'elle a d'abord frotté d'ambrosie son beau visage. Mais ce dernier point n'a pas la même importance que de nos jours et souvent le visage n'est pas mentionné. Ainsi, Ulysse, louant Nausicaa, la trouve comparable à Artémis pour l'apparence, la grandeur et la prestance.

Mais si les Grecs attachaient moins d'importance que nous au visage humain, ce n'était pas seulement par suite de leur conception particulière de l'esthétique, mais encore parce que, effectivement, cette partie du corps humain ne méritait pas l'attention au même degré qu'aujourd'hui.

Laissant de côté la question de savoir comment se sont formés les différents types, pour ne nous occuper

que de leur persistance, nous croyons qu'il n'est pas difficile de prouver qu'en dehors des croisements, les caractères typiques s'effacent en raison des progrès de la civilisation. Quand un peuple est peu développé, une uniformité grise s'étend sur les pensées, paroles, actions, travaux, divertissements, etc., de tout le groupe : les conditions de vie sont si identiques, qu'il ne peut y avoir de grands écarts du type commun et cela est vrai surtout pour le visage, qui est comme un miroir où se reflètent les pensées et les sentiments. Si la passion ne dure qu'un éclair, le miroir n'en garde pas trace ; si elle devient habitude, le miroir la fixe tout comme un cliché photographique : l'on peut dire que chacun se forme à lui-même son visage.

Or, chez tous les hommes d'une époque semi-barbare comme celle de la Grèce héroïque, nous retrouvons à peu près les mêmes traits : la violence mêlée de ruse ; les besoins intellectuels réduits à fort peu de chose, la vie matérielle très large, les exercices du corps en grande faveur ; une vie de propriétaire campagnard accidentée de combats, d'expéditions de piraterie et de festins. Pas de spécialisations qui donneraient un cachet particulier à certains individus. Quelle différence avec notre vie moderne, avec sa variété infinie d'occupations, ces nouveautés incessantes, ces émotions de tous les jours ; ces passions compliquées. Que l'on compare nos luttes politiques avec leurs longues préparations, leur tactique savante, leurs surprises, au coup de lance ou d'épée qui a bientôt tranché le différend entre deux héros primitifs. Tandis que les visages de ces derniers reprennent bientôt leur immobilité habituelle après la contraction qu'une passion momentanée a fait subir à leurs

traits, les nôtres, sous l'empire d'une surexcitation nerveuse permanente, ne se détendent presque jamais. De là, d'un côté la variété extrême des physionomies ; de l'autre, l'uniformité du type.

Pour ces motifs, l'art qui était appelé à prédominer en Grèce, était l'art qui s'attache à reproduire le corps humain tout entier, sans préférence pour la tête et surtout pour le visage, l'art des physionomies calmes, des mouvements mesurés qui font éclater la force des muscles : la peinture ne va pas à l'athlète, pas plus qu'à la vierge dont toute la séduction est dans les lignes du corps. En revanche, cet art convient moins à nos civilisations modernes : chez nous, le visage est presque tout l'individu. Pour en donner un exemple vulgaire, mais frappant : les portraits photographiques en pied n'ont pas la faveur du public ; la figure y est comme perdue et c'est la figure que nous voulons. Toutes autres conditions d'art remplies, nous faisons avant tout attention, dans un tableau, au jeu des physionomies. Ainsi, dans le domaine des arts plastiques, c'était la sculpture qui devait dominer chez les anciens, comme chez nous, c'est la peinture.

Mais avant de voir apparaître des chefs-d'œuvre de sculpture, il faudra attendre l'époque du grand épanouissement de la Grèce. Au temps d'Homère, l'art n'est encore qu'à l'état de fantaisie dans le cerveau des poètes. Les figures dont est orné le fameux bouclier d'Achille pourraient bien être au-dessus du niveau de l'art de son temps. Une preuve que la sculpture n'était pas encore sortie des langes, c'est que les objets sculptés excitent une espèce d'admiration superstitieuse : les deux chiens d'or qu'Héphaïstos a fabriqués pour garder la maison

d'Alcinoos, sont immortels et ne connaîtront jamais la vieillesse ; il semble que le poète parle d'êtres vivants. Des statues d'or tiennent en main des torches enflammées : on les appelle des *jeunes gens*. Ulysse, en parlant d'Ithaque, avait à son manteau une agrafe d'or, qui représentait un chien étouffant un faon : « Et tous s'étonnaient comment, tous les deux étant d'or, l'un, étouffant le faon, le regardait d'un œil avide et l'autre, pensant à fuir, se débattait des pieds ». Quoi qu'il en soit, la sculpture était en honneur, comme le prouve le respect avec lequel il est toujours parlé des œuvres d'Héphaïstos à l'esprit ingénieux.

De la peinture, il n'est pas question et de fait, ils eussent fait de tristes peintres, ces hommes qui ne connaissaient pas les couleurs.

Il y a quelques années un savant allemand a le premier attiré l'attention sur ce fait. Il semble que les Grecs aient seulement distingué les nuances claires d'avec les nuances sombres, qu'ils aient employé indifféremment les noms des couleurs correspondant à chacune de ces deux catégories. Examinons cela en détail.

Le blanc devait nécessairement les frapper avant tout : il a pour lui l'éclat, aussi s'exprime-t-il par le mot *leucos*, provenant du soleil, comme nous l'avons exposé plus haut (*leucos hélios*). De tous les noms de couleur, c'est celui qui est appliqué de la manière la plus correcte : le lait, la neige, la toile, l'ivoire sont appelés blancs et aucun objet non blanc ne reçoit l'épithète de *leucos*. (Il y a pourtant une exception, c'est l'eau et ce, non pas l'eau écumante, mais l'eau qui coule paisiblement). Mais en revanche, tout ce qui est blanc n'est pas désigné par l'adjectif *leucos*, et le gris se confond, dans leur com-

préhension, avec le blanc. Ainsi la mer écumant sous les rames est appelée grise (*polios*). Et ce dernier adjectif qu'ils font synonyme de *leucos* en cette occasion, sert d'épithète au *fer* ; sert à désigner les cheveux blancs ou gris (une confusion que notre langue a conservée) ; il est aussi appliqué au loup (*lucos polios*) : c'est donc bien le gris qu'il veut désigner. Ce mot *lucos* (loup) lui-même est significatif : il vient évidemment de *leucos* et marque une époque où le gris et le blanc étaient décidément confondus.

Passons à l'opposé : au noir. Le mot *mélas* désigne indubitablement cette couleur, car il est appliqué à la nuit et à la poix. Mais voilà que nous rencontrons la mer noire, l'eau noire et cela non pas seulement lorsqu'il s'agit d'une eau profonde. Puis nous trouvons la cendre (du foyer) noire : nous voici dans le gris et par conséquent pas loin du blanc. Rien d'étonnant donc que le noir se confonde avec des couleurs plus foncées, et que l'on en arrive à l'acier, le vin, le sang noir.

A leur tour ces autres couleurs remplaceront celle-là : Le bleu foncé est rendu par *cuanéos* (de *cuanos*, acier) : nous aurons la nuée bleue, les sourcils bleus, les boucles bleues ; « un voile bleu, comme il n'y en a pas de plus noir » etc.

Le rouge se dit *éruthros* ; nous le voyons servir d'épithète au cuivre ou à l'airain. Eh ! bien, le même vin qui vient d'être appelé noir, quelques lignes plus bas se trouvera rouge.

On voit l'étrange confusion qui doit résulter de notions aussi indéterminées. Ainsi la mer est souvent violette ou couleur de vin ; il y a des vagues pourpres. Qu'elle soit noire, blanche ou marmoréenne, cela ne nous étonne pas ;

mais elle n'est jamais appelée bleue ou verte. Nous rencontrons bien une fois l'épithète de *glaucé* (glauque) ; mais comme ce mot ne se trouve que là et dans le fameux *glaucofis* dont nous avons parlé, il serait difficile de dire quel sens il faut lui donner.

Les mêmes navires sont appelés tantôt noirs, tantôt à la proue bleue ou aux flancs de vermillon.

La mort est ou noire ou rouge.

C'est Ulysse qui est habillé de la plus belle façon : de divers passages nous pouvons conclure qu'il a les cheveux violets (couleur d'hyacinthe), la barbe bleue et la peau noire.

Des nuances extrêmes, passons aux intermédiaires.

Elles ne sont guère représentées que par un seul mot : *chlôros*, qui est entre le vert et le jaune. Il semble avoir d'abord désigné ce qui est frais et jeune et a conservé cette signification concurremment avec la nouvelle ; de même que nous disons du bois vert, pour dire encore plein de sève. On comprend que de cette idée on ait passé facilement à celle de verdâtre ou jaunâtre. Dans Homère, le mot *chlôros* se dit du miel comme du bois vert. Il s'applique aussi à la peur, se rapprochant ainsi de notre mot pâle ou livide. Mais comment en est-on venu à donner au rossignol l'épithète de *chlôrêis*, jaunâtre ou verdâtre ?

Le mot *xanthos* doit indiquer la couleur des blés, cette épithète étant appliquée à Déméter. On s'en servira donc naturellement pour les chevelures blondes. Mais comment Ulysse, dont les cheveux sont de la couleur violette de l'hyacinthe, se trouve-t-il en même temps *xanthos*. Du blond on aura glissé au châtain et de celui-ci au noir.

Ajoutons *chruseios* (d'or), employé dans le même sens que *xanthos* et nous aurons à peu près épuisé la matière.

Mais l'*Aurore aux doigts de rose*, expression répétée à tous moments dans Homère, ne semble-t-elle pas en contradiction avec ce qui vient d'être exposé ? Dût-on m'accuser d'une témérité excessive, je déclarerai hautement que, si j'ai maintenu cette interprétation dans ma traduction, je ne la considère pas moins comme erronée. Selon moi, l'Aurore aux doigts de rose est un préjugé que commentateurs et traducteurs se sont transmis de génération en génération.

Constatons d'abord que la rose (*rhodon*), n'est nulle part nommée dans Homère. Il n'y a de cette racine que trois mots : d'abord celui dont nous nous occupons (*rhododactulos*) puis *rhodanos* et *rhodéios*.

Rhodanos sert d'épithète aux roseaux et se traduit par flexible : il dérive probablement de *rhéô*, couler.

Rhodéios est traduit par « de rose », à tort selon moi. En effet, il n'est employé, si je ne me trompe, que dans un passage. Aphrodité, voulant préserver le corps d'Hector, l'oignit d'huile à laquelle le texte ajoute, comme épithètes, *rhodoenti ambroséô*. Il semble évident que le mot d'*ambrosienne*, qu'on me passe l'expression, qui veut dire divine, jure avec « de rose » et que si l'on veut donner au premier adjectif une idée de parfum, l'autre est tout à fait inutile. Remarquons d'un autre côté, que le mot *élaion* (huile) est presque toujours accompagné d'un mot qui marque son onctuosité ou sa limpidité : ou bien on enduit grassement (*lipa*) d'huile ; ou bien, on oint d'huile humide (*hugron*) ; et dans un endroit où il est question d'huile parfumée, Homère se

sert de l'adjectif *euôdès* (à bonne odeur). Ce n'est donc que le préjugé provenant d'une fausse dérivation qui a pu faire donner à *rhodéios* un autre sens que celui de fluide.

Quel sens faut-il alors donner au mot *rhododactulos*? Selon moi, le même qu'à *rhodanos* : ce sera l'Aurore aux doigts flexibles ou agiles ; épithète qui s'adresse à la femme comme celle d'*éuplocamos* (aux belles tresses) qu'on lui donne également. Si l'on m'objecte que cette épithète devrait s'appliquer à d'autres encore qu'à l'Aurore, je répondrai que la difficulté est la même avec la traduction « aux doigts de rose », et qu'avec cette dernière on s'explique difficilement comment dans toute la nature, Homère n'aurait trouvé de rose que les doigts de l'Aurore et comment encore, alors que les couleurs les plus tranchées sont appliquées à tort et à travers, une nuance telle que le rose aurait trouvé une aussi juste application. Ajoutons que c'est une autre couleur qu'Homère a choisie pour en décorer l'Aurore : il l'appelle *chrusothronos*, au trône d'or, ou *crocopéplos*, au voile de safran.

Comment nous expliquerons-nous cette confusion qui existait dans l'esprit des Grecs au sujet des couleurs ?

Il a été souvent répété que l'acuité des sens est plus grande chez le sauvage que chez l'homme civilisé : ils voient et ils entendent incomparablement plus loin que nous ; leur œil découvre le moindre indice d'une piste. Si nous descendons jusqu'aux animaux, nous trouvons qu'ils ont le sens olfactif tellement développé qu'ils perçoivent des odeurs dont nous n'avons aucune idée. Il semble que la civilisation ait émoussé nos sens : c'est une profonde erreur et un examen attentif de la question nous convaincra du contraire.

La raison du préjugé dont nous parlions plus haut, c'est que le sauvage et l'animal adaptent leurs sens à un très petit nombre d'usages et profitent ainsi de l'avantage de la spécialisation. Le chien qui démêle l'odeur spéciale d'un gibier de celle d'un autre, non seulement ne distingue pas le parfum de la rose de celui de la violette, mais même, fort probablement, ne s'aperçoit pas qu'il y ait là une odeur quelconque. Notre myope remarquera une foule de nuances et de détails qui échapperont à la vue perçante du sauvage qui n'a pas appris à voir en dehors de ce qu'il lui est immédiatement utile de connaître. Pour arriver à observer les nuances sans nombre, les mille petits détails qui nous sont familiers aujourd'hui, il a fallu une éducation de l'œil qui a duré des siècles. Peut-être même y a-t-il plus que cela et l'organe s'est-il modifié.

On s'occupe beaucoup depuis quelque temps du *daltonisme*, une singulière affection de l'œil, qui fait que l'on voit tous les objets sous une teinte uniforme, ou qu'on ne distingue que quelques couleurs, groupant les autres autour de celles-là. Peut-être cette affection n'est-elle qu'un cas d'*atavisme*, c'est-à-dire de retour à l'état primitif et l'homme des premiers temps était-il en masse atteint de *daltonisme*. De fait, on peut dire que les Grecs de l'âge homérique ne remarquaient pas les couleurs. Par exemple, est-il quelque chose qui nous frappe l'œil davantage que cette verdure qui le repose si agréablement ? Eh ! bien, les Grecs semblent n'avoir pas connu cette impression. Si, dans notre traduction, on rencontre les mots d'arbres verdoyants, il y a là une légère infidélité au texte : l'épithète est prise du verbe *thallô*, pousser, de *thallos*, rejeton, pousse ; c'est donc *arbres*

poussants qu'il faudrait dire. C'est l'épanouissement de l'arbre et non la verdure que l'on dépeint. Dans les prairies, le vert les laisse indifférents, c'est la mollesse de l'herbe qui attire leur attention ; la prairie est molle : *malacos* ; rarement elle est appelée fleurie.

Et le ciel, est-il bleu ? Non, il est large, grand, étoilé, d'airain ou de fer.

Ce serait un livre curieux que celui où l'on ferait l'histoire de l'œil depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, et il ne serait que le précurseur d'un ouvrage plus complet : l'histoire des sens. Un pareil livre donnerait l'idée la plus nette de l'immense évolution qui s'est accomplie dans l'homme depuis les temps primitifs et ferait mieux comprendre comment d'autres transformations plus importantes ont pu avoir lieu progressivement dans des époques encore plus reculées.

Ainsi, prenons l'ouïe, par exemple, en même temps que le don de la parole. Il est évident que la faculté d'articuler distinctement les sons et de les saisir au vol était primitivement très peu développée ; de là, les nombreux dialectes qui subsistent jusqu'aujourd'hui et où le même mot primitif est prononcé différemment, au point que souvent la ressemblance devient difficile à saisir, parce que le son, peu distinct au début, a été interprété différemment par des individus ou des groupes qui ont transmis leur prononciation à leurs descendants.

Mais revenons aux Grecs et puisque nous parlons de l'ouïe, constatons que leur éducation musicale ne devait pas être très avancée, comme en témoigne le passage suivant de l'Odyssée.

« O mes amis, quelqu'un à l'intérieur, tissant à un grand métier, *chante si bien que le plancher en tremble tout autour* . » (Il s'agit de Circé.)

C'est moins l'harmonie que l'intensité des sons qui charme leur ouïe. Ainsi l'adjectif *ligus* ou *liguros* et l'adverbe *liga*, ainsi que les composés de ces mots, qui s'appliquent à la voix des sirènes, au chant de Circé, aux accords de la lyre et que l'on traduit par sonore ou harmonieux, servent également à caractériser le souffle du vent, le claquement du fouet et la voix retentissante des hérauts ; le cri de l'épervier et les lamentations funèbres. On peut donc dire que le sens de l'ouïe était encore moins développé que celui de la vue.

Aussi ne s'étonnera-t-on pas si nous disons qu'il n'est nulle part parlé des oiseaux chanteurs. Si, une fois, il est question du rossignol et ce dans une comparaison où Pénélope compare ses lamentations à celles de cet oiseau : une singulière interprétation d'un chant tant vanté de nos jours. Il est vrai que le rossignol a un nom qui semble le désigner comme le chantre par excellence (*aédôn*), mais l'adjectif par lequel sa voix est caractérisée, *poluéchès*, c'est-à-dire aux échos nombreux, s'applique également au rivage de la mer battu par les vagues : c'est donc en faveur du bruit qu'il fait que le rossignol a été distingué des autres petits oiseaux.

En ce qui concerne l'odorat, nous remarquons une chose aussi étonnante que pour les couleurs : nulle part, il n'est question de l'odeur des fleurs : on parle seulement de la bonne odeur répandue par un feu de bois de cèdre et de thuya, de celle de l'ambroisie et enfin tout particulièrement de celle de la graisse, si agréable aux dieux et non moins chère aux mortels, car le poète parle avec délices de l'odeur de la graisse qui se répand tout autour de la maison dans la cour, tandis que festinent les fils d'Éole.

Pour le sens du goût, nous devons constater que la cuisine est des plus simples : il n'est guère question que de pain et de viandes rôties. Nous soumettrons pourtant aux gourmets la petite recette suivante, empruntée à Nestor, dans l'Iliade :

« Dans cette coupe, cette femme semblable à une déesse mélangea l'eau au vin de Pramné, puis, avec une râpe d'airain, y râpa du fromage de chèvre, saupoudra le tout de blanche farine d'orge et les invita à boire. »

Ces hommes auxquels la verdure des prairies et l'azur des cieus ne disaient rien, ne devaient pas être très sensibles aux beautés de la nature. Ce n'est pas que les descriptions manquent dans Homère, mais elles se bornent à quelques traits.

« J'habite Ithaque que l'on voit au loin : là s'élève une montagne, le majestueux Néritos tout couvert d'un feuillage agité par les vents. Tout autour sont des îles habitées à très peu de distance les unes des autres, Doulichion, Samé, Zacynthe la boisée. Ithaque, voisine de la terre, est située dans la mer, la dernière du côté des ténèbres ; les autres sont à l'écart, vers le côté de l'aurore et du soleil. Le sol en est pierreux, mais nourrit une vaillante jeunesse. »

Comme on le voit, la description est topographique, relevée pourtant, par-ci par-là, d'un détail pittoresque ; car nous ne voulons pas nier la poésie chez les peuples primitifs : ils en ont même plus que les autres, mais c'est une poésie plus extérieure et moins profonde ; l'image s'y rencontre plus que le sentiment, car le sentiment aussi demande une longue éducation et l'on aurait tort de faire remonter l'âge d'or du cœur à l'enfance de l'humanité.

Le passage suivant offre les mêmes caractères :

« Une île au sol mou s'étend non loin d'une anse, ni près, ni loin de la terre des Cyclopes. Elle est boisée et renferme une quantité de chèvres sauvages »

Puis il est question de tout ce que produit et pourrait produire l'île, mais c'est plutôt une énumération qu'une description.

Le séjour de Calypso offre au poète l'occasion de faire une description pour le plaisir de décrire : c'est la seule de ce genre, aussi vaut-elle la peine d'être citée :

« Une forêt verdoyante croissait autour de la caverne : des aunes, des peupliers noirs et des cyprès odoriférants ; là faisaient leurs nids des oiseaux à large envergure : des chouettes, des éperviers et des corneilles marines à la langue allongée dont tous les soucis sont dirigés vers la mer. Autour de la grotte profonde, s'étendait une vigne vigoureuse, florissante en grappes ; quatre fontaines d'une eau blanche, disposées l'une près de l'autre, coulaient chacune dans un sens différent. Tout autour, de tendres prairies étaient enflouries de violettes et d'aches. Même un Immortel, entrant dans ce lieu, devait être frappé d'admiration et éprouver une jouissance dans son esprit. »

Cette dernière réflexion montre bien que nous avons affaire à un paysage que l'on considérait alors comme idéal.

Des aunes, des peupliers, des cyprès, ce n'est pas le bocage que nous rêverions et, au lieu des oiseaux chanteurs dont nous voudrions le peupler, on ne nous donne que des chouettes, des éperviers et des corneilles marines : rossignols, fauvettes, gais pinsons, vous paraissiez sans doute trop insignifiants à ces hommes de haute taille et

vos chants harmonieux n'étaient pas de force à faire trembler les planchers !

Mais pourtant, cette fois, le poète populaire s'est mis en frais : il y a des fleurs, des violettes et des aches (céléris sauvages). Ce sont les seules fleurs qui soient citées dans l'Odyssée, avec l'asphodèle qui tapisse la prairie des morts et l'hyacinthe à la couleur de laquelle on compare les cheveux d'Ulysse.

Pas d'effets de soleil, pas d'ombre et de fraîcheur ! Et ces *amica silentia lunae* qui depuis ont tant inspiré les poètes, on les chercherait en vain ici. La lune n'est citée qu'une fois, pour constater qu'elle ne brillait pas quand Ulysse aborde à l'île voisine de la terre des Cyclopes : il ne s'agit ici que de constater l'obscurité. Il en est encore parlé sous forme de comparaison : les murs du palais d'Alcinoos brillaient comme le soleil ou la lune.

Y a-t-il lieu de s'étonner que le sentiment des beautés de la nature fût si peu développé chez les Grecs, alors que l'on peut dire que c'est un sentiment tout moderne, nous dirions presque contemporain. On en rencontre peu de traces chez les Latins, qui, utilitaires avant tout, ne voyaient rien d'aussi beau qu'un champ couvert de riches moissons, une prairie remplie de gras troupeaux, des jardins productifs. Dans leurs riches villas, ils entassaient des marbres et s'efforçaient de créer une ville en miniature au sein de la campagne. On voit rarement percer chez eux le sentiment de la nature agreste ; aussi est-on tout étonné de rencontrer chez ce Juvénal que l'on traite de rhéteur, le passage suivant (il s'agit de la fontaine Égérie) :

“ Quanto praesentius esset

Numen aquae, viridi si margine clauderet undas

Herba. nec ingenuum violarent marmora tofum. ”

Traduction :

« Combien la divinité de la source serait plus favorable, si l'herbe enserrait ses ondes d'une bordure verdoyante et si les marbres n'usurpaient point la place du tuf primitif. »

Et Le Nôtre et les jardins de Versailles en plein dix-septième siècle ! Du reste, n'est-ce pas dans l'époque contemporaine seulement que le paysage a conquis, en peinture, la place qui lui revient ?

Les plaisirs et les divertissements de ce peuple devaient être principalement d'ordre matériel. Les festins y tenaient une large part et l'ordonnance en était des plus simples : le père de famille, ou quelqu'un des siens délégués par lui, remplit à la fois les fonctions de sacrificateur et de boucher. Les cérémonies terminées, on découpe la victime toute pantelante ; on consomme d'abord les entrailles (c.-à-d. le cœur, les poumons et le foie), puis on met à la broche de gros quartiers de viande qui disparaissent rapidement dans ces robustes estomacs. Robustes ils devaient être, pour digérer de grandes quantités de viande de taureau, de bélier et de bouc, un instant seulement après que ces animaux venaient d'être tués ! Pas de fourchettes, on mange avec les mains ; du reste on avait soin d'apporter avant le repas une aiguière et une cuvette à chaque convive pour qu'il se lavât les mains.

Pendant le repas, un échanton prend garde de ne laisser vide la coupe d'aucun convive. Que l'on se rassure pourtant : les peuples du midi sont sobres et l'on ne boit que du vin largement coupé d'eau. Le vin qu'Ulysse fait boire pur au Cyclope, est ordinairement,

à ce que dit le poète, mélangé d'eau de vingt fois son volume : en admettant qu'il y ait ici exagération, puisqu'il s'agit de vanter la force de ce vin, la boisson des Grecs devait plutôt les rafraîchir que les échauffer.

Comme intermède, un aède chantait, aux accords de la lyre. Dans l'Iliade nous voyons Achille chanter lui-même en s'accompagnant de la lyre (*phorminx*), Pâris, lui aussi, joue d'un instrument à cordes (*citharis*). Dans l'Odyssée, il y a déjà spécialisation et nous voyons apparaître les aèdes qui ne figurent pas dans l'Iliade : on les entoure d'un grand respect ; mais ils n'ont rien de commun avec les bardes, qui étaient eux, des hommes d'épée : Démodocos est aveugle ; Phémios se cache durant l'action. Ceci nous explique la note larmoyante de l'Odyssée dont nous parlerons plus loin.

Un autre divertissement, accompagnement des festins, c'est la danse : lorsque Télémaque arrive chez Ménélas, tandis que l'aède chante en s'accompagnant de la lyre, deux danseurs tournent en cadence : ici encore la danse semble faire l'objet d'une profession spéciale ; tandis que chez les Phéaciens, c'est un art auquel s'exerce toute la jeunesse.

Chez les Phéaciens, nous assistons à des jeux publics : les jeunes gens s'y disputent le prix de la course, du saut, du disque, de la lutte et du pugilat ; nous y voyons aussi un jeu de balle combiné avec la danse.

Les Grecs ne connaissent pas les combats de gladiateurs ; sans doute que la fréquence des guerres entre peuples voisins et même entre familles, leur faisait dédaigner ce simulacre de guerre. Mais quand le hasard les rendait spectateurs d'une rixe sanglante, ils n'y prenaient pas moins de plaisir que les Romains. Ainsi les préten-

dants meurent de rire en voyant Iros assommé par Ulysse.

Parlons maintenant de la manière dont les Grecs de l'âge héroïque entendaient l'art littéraire, et tout d'abord du poème épique qui était la forme du temps comme le roman est celle de notre époque.

On peut dire que le poème épique renferme en germe la plupart des genres littéraires qui se sont développés plus tard. Il est d'abord la manière dont le peuple entend l'histoire: les événements vont en s'agrandissant à mesure qu'ils passent de bouche en bouche; le merveilleux s'y mêle naturellement, car les peuples enfants associent tellement le merveilleux à tous les actes de leur vie, qu'ils ne débrouillent pas la vérité de la fiction. L'histoire, du reste, conservera longtemps en partie ce caractère et un historien sérieux comme Hérodote ne pourra s'en affranchir.

Si l'histoire fournit le sujet, la manière dont il est traité en fait un roman et quel roman ! Les mœurs y sont décrites avec une fidélité telle que nous voyons revivre sous nos yeux toute la société d'alors, avec son extérieur, ses coutumes, ses idées et ses sentiments. Le roman tourne à l'idylle dans l'épisode de Nausicaa, auprès duquel paraissent bien fades les églogues de cabinet à la façon de Virgile.

Mais le roman proprement dit est un fruit des civilisations plus avancées; le peuple lui préfère le conte badin, plus court, plus leste, goguenard et gouailleux: c'est le *fabliau* de nos ancêtres. Dans ce genre de littérature, l'esprit populaire s'étale à l'aise, faisant fi de toute espèce de convention. Il s'y moque tout bas de ce

qu'il respecte tout haut : c'est comme un écolier qui reprend sa liberté d'allures après la classe. Sa critique impitoyable s'attaque aux dieux qu'il a créés lui-même et les fait descendre de leur piédestal ; tel est l'épisode des aventures de Mars et de Vénus. Cet épisode doit être postérieur à l'ensemble de l'ouvrage et avoir été produit à une époque où s'éveille l'esprit critique. C'est ainsi qu'Euripide, le poète philosophe, est le dernier en date des grands tragiques.

A côté du fabliau, nous voyons comme une espèce de ballade dans ce passage de la descente aux Enfers, où toute une galerie de femmes célèbres défile devant Ulysse.

Notre siècle se passionne pour les récits de voyages : en cela, il n'a fait que reprendre une tradition populaire, que nos fausses littératures classiques avaient abandonnée. L'Odyssée n'est, en partie, qu'un récit de voyages des plus attachants. On peut dire, du reste, que l'Iliade et l'Odyssée réunies fournissent les éléments d'un traité de géographie ancienne, et que, pour tout ce qui était connu des auteurs, cette partie a été traitée des plus consciencieusement. En revanche, dans tout ce qui n'a été reproduit que par ouï-dire, l'imagination populaire s'est donné libre carrière. Tout ce qui concerne la Grèce est exact ; mais la Sicile, pays lointain pour l'époque, est peuplée de Cyclopes ; ses abords sont défendus par les monstres Charybde et Scylla, etc.

Enfin, la forme dialoguée que prend à tout moment le récit, nous donne l'idée du drame à l'état d'embryon et il n'y aurait rien de téméraire à supposer que bien des scènes de l'Iliade et de l'Odyssée ont dû souvent être déclamées à plusieurs, en guise de représentation théâtrale.

Passons à l'examen des procédés littéraires.

Il est évident qu'on ne doit pas demander à un poème, créé dans les conditions que nous avons exposées, une unité rigoureuse ; mais indépendamment des hors-d'œuvre qui proviennent de morceaux rajustés après coup, on peut dire que la digression est de l'essence de la littérature populaire. Un public qui, comme les enfants, peut entendre répéter cent fois les mêmes choses sans se lasser, n'est pas pressé d'arriver au but. Dans l'Iliade, on ne manque pas de raconter l'histoire et même la généalogie des héros qui succombent, et nous voilà arrêtés, en pleine mêlée, par des détails qui nous font perdre de vue l'ensemble de l'action. Dans l'Odyssée, Ulysse, avant de débarquer chez les Cyclopes, nous raconte comment il s'est procuré le vin qui servira à enivrer Polyphème. Au moment où sa nourrice le reconnaît à une cicatrice qu'il a à la jambe, cette scène si pathétique de la reconnaissance est coupée par un long récit où nous apprenons l'origine de cette cicatrice. Les digressions de ce genre abondent et ne contribuent pas peu à affaiblir l'intérêt pour ceux qui ne cherchent dans Homère que le seul plaisir de la lecture.

Les comparaisons, telles que nous les voyons dans Homère, peuvent donner lieu aux mêmes observations. Ce n'est pas un trait fugitif, destiné à mieux fixer l'idée dans l'esprit du lecteur et à en relever l'éclat ; c'est comme une œuvre à part, insérée au milieu du récit, dont on pourrait la détacher sans qu'on s'aperçût de la disparition. Celui qui ne se soucie pas de courir au dénouement et qui aime à s'arrêter aux détours de la route, trouvera certes que ce défaut est un heureux défaut. Beaucoup de ces comparaisons offrent de petits

tableaux ravissants. J'en prendrai une au hasard dans l'Iliade.

Ulysse, blessé et entouré par les Troyens, appelle à son aide ; Ajax accourt :

«... Les Troyens se ruaient autour de lui (Ulysse) comme des chacals sanguinaires, dans les montagnes, autour d'un cerf cornu frappé par un chasseur d'une flèche lancée par la corde tendue. Celui-là a demandé le salut à ses pieds, fuyant aussi longtemps que son sang tiède et ses genoux l'ont soutenu. Mais lorsque le trait rapide l'a dompté, les chacals carnivores en font leur proie dans les montagnes, dans la forêt ombreuse. Alors un dieu amène là un lion rapace : les chacals se dispersent et c'est lui qui festine. »

Ici la comparaison est juste presque de tous points, si ce n'est qu'Ajax ne dispute pas, en Ulysse, une proie aux Troyens. Mais souvent la comparaison n'offre qu'un seul point de commun entre les deux actions comparées, si bien que la plupart des détails ne peuvent qu'obscurcir ce que la comparaison devrait mettre plus en lumière : évidemment, le poète s'est laissé entraîner dans un autre ordre d'idées. En voici un exemple emprunté aussi à l'Iliade :

« Comme, sous la tempête, toute la terre noire gémit un jour d'automne, lorsque Zeus verse une pluie des plus violentes, parce qu'il est fortement irrité contre les hommes qui, abusant de leur force, rendent des sentences injustes dans l'agora et en chassent l'équité, ne craignant pas le regard des dieux : alors tous les fleuves coulent à pleins bords et les torrents arrachent beaucoup de collines et coulent vers la mer purpurine en se précipitant du haut des montagnes avec de grands *mugis-*

sements, tandis que les ouvrages des hommes sont détruits — ainsi *mugissaient* en courant les chevaux troyens. »

On le voit, de toute la comparaison, il n'y a qu'un seul mot qui porte ; tout le reste est superflu.

Ce n'est pas tant le désir d'orner le discours qui engage le poète à recourir à ces sortes d'images, que cette nécessité dont j'ai déjà parlé d'emprunter à la nature des types généraux suffisamment connus de tous. Puis, l'imagination du sauvage est avant tout riche en images et il se cache beaucoup de pauvreté sous cette richesse. Incapable d'une analyse psychologique profonde, impuissante à introduire une grande variété dans les détails d'une narration, elle se tire d'affaire au moyen d'un très petit nombre de comparaisons par lesquelles elle élude la difficulté d'une description directe.

Cette pauvreté éclate surtout dans la peinture des sentiments : les pleurs et les sanglots servent à dépeindre les fortes émotions, dans la joie comme dans la tristesse : l'appréhension du danger, la mort d'une personne chère, les douleurs de l'absence, les joies de la réunion, tout cela est rendu par une même note. C'est cette difficulté d'exprimer des sentiments divers qui a fait naître les rites, dont l'origine remonte aux temps les plus reculés : on décide une fois pour toutes comment on se comportera dans chaque occasion et voilà chacun tranquille ; une fois le petit code appris, on n'a plus à s'inquiéter des sentiments qu'il faudra manifester dans les diverses circonstances. Telle est l'origine de cette politesse par laquelle nos peuples civilisés croient se distinguer des barbares et qui, au contraire, a ses racines dans la sauvagerie la plus reculée.

L'épithète perpétuelle a la même origine. On décore un personnage d'une ou de plusieurs épithètes, qui doivent servir à le caractériser, puis, ce grand effort fait, on se dispense de réfléchir à chaque cas particulier, employant à tort et à travers les épithètes reçues. Les Phéaciens sont « amis de la rame » aussi bien à la table d'un festin qu'au milieu des flots. Zeus est « ami de la foudre » ou « assembleur de nuages » par un temps serein comme au milieu des orages, et ainsi de suite.

Pour résumer, constatons que les poèmes d'Homère sont l'œuvre d'un peuple où l'art et le sentiment sont encore dans l'enfance : ils ont pour nous tout le charme qu'une civilisation primitive offre aux peuples plus civilisés, comme la naïveté plaît, pour le piquant du contraste, aux plus raffinés. Ils offrent en outre un puissant intérêt archéologique. Mais les procédés littéraires, l'art de charpenter une œuvre et de ménager habilement l'intérêt, enfin et surtout l'analyse du cœur humain ont fait d'immenses progrès depuis, et un auteur qui entreprendrait d'écrire avec les seules ressources de la poésie d'Homère, n'aurait pas plus de succès actuellement qu'un compositeur qui se contenterait des ressources instrumentales qui ont suffi à la gloire d'un Lulli ou d'un Gluck.

DEUXIÈME PARTIE.

LES CARACTÈRES DE L'ODYSSÉE.

CHAPITRE PREMIER.

ULYSSE.

Commençons par Ulysse, le héros du poème. Il est évident que nous avons affaire ici au personnage favori du poète et du public de son temps. Dans l'Iliade, le héros c'est Achille, la force et la violence sans frein. Dans l'Odyssee, l'humanité a fait un pas en avant : la ruse est au premier plan. Chez Ménélas, chez Alcinoos, tout comme dans le récit direct du poète, Ulysse est représenté comme le premier entre tous les héros du siège de Troie. Mais le règne de la force pure n'est pas encore si éloigné, que l'on puisse la négliger. Ulysse aura donc aussi une grande vigueur ; il en donne une preuve éclatante pendant son séjour chez les Phéaciens : lui seul peut bander l'arc qu'essayent en vain de tendre les plus robustes d'entre les prétendants.

On serait tenté, au premier abord, de trouver la ruse moins sympathique que la force ouverte ; mais la ruse représente l'intelligence qui est obligée de recourir à des moyens tortueux pour vaincre la force brutale : c'est grâce à elle que l'homme triomphe de la matière, des fauves et de ses semblables moins civilisés. Ce n'est que

plus tard que l'intelligence s'épure et peut lutter à ciel ouvert. N'est-ce pas hier encore que la pensée devait s'entourer de toute espèce de voiles pour se montrer en public ?

Ainsi, tandis qu'Ulysse nous apparaît plein d'artifices et de duplicité, il est pour les anciens Grecs l'homme sage par excellence, d'une sagesse toute pratique, comme on l'entendait alors et qui se rend par l'adjectif *polumétis*, l'homme qui a beaucoup de plans, de combinaisons ; ou *poluméchanos*, qui abonde en machinations, l'homme fécond en ressources. Aussi est-il l'objet de la protection toute spéciale d'Athéné qui ne lui cache pas, du reste, le motif de ses préférences ! «.... Tous deux nous nous connaissons en ruses, puisque tu es de beaucoup le premier des mortels pour le conseil et les idées, et que moi, entre tous les dieux, je suis renommée pour mon esprit et pour mes ruses ».

On le voit, elle le traite en collègue. Et faisons remarquer ici que, comme Ulysse, la déesse de la sagesse est représentée comme douée d'une très grande force.

Le sage, selon Homère, ne s'oublie jamais un instant, il doute de tout et de tous ; des dieux comme des hommes ; sa première idée est toujours qu'on lui tend un piège. Lorsque Calypso, sur l'ordre de Zeus, lui permet de quitter son île, Ulysse la soupçonne de conspirer sa perte et refuse de s'embarquer à moins que la déesse ne confirme, par le grand serment, ses intentions bienveillantes.

Et Calypso, loin de se fâcher, sourit, lui donne une petite tape amicale et lui dit :

« Il faut que tu sois bien rusé et que tu n'aies pas un faible esprit pour dire ce que tu viens de dire. »

Et elle prête le serment demandé.

C'est grâce à cette défiance, et aux conseils d'Hermès, un autre sage d'un singulier genre, qu'il échappe aux pièges de Circé et capte sa bienveillance, car cette mal-faisante divinité ne peut s'empêcher d'admirer des artifices supérieurs aux siens.

De retour dans sa patrie, Ulysse y observe la même prudence qu'à l'étranger. Il est absent depuis vingt ans; on comprend que le terrain ne lui paraisse pas sûr, surtout après ce qu'il a entendu conter des prétendants. Déposé sur le rivage par les Phéaciens pendant son sommeil, il ignore où il est; c'est Athéné, déguisée en jeune homme, qui lui apprend qu'il est enfin arrivé à Ithaque. Aussitôt Ulysse se donne pour Crétois et d'improviser toute une histoire. Il débite cela si ingénument, tout coule si naturellement de source, qu'Athéné ne peut s'empêcher de s'écrier : « Bien astucieux et bien dissimulé serait celui qui te surpasserait en toutes ruses, si même c'était un dieu qui te rencontrât. » Et elle le gronde amicalement; on voit qu'elle est fière de son protégé. Malgré la bienveillance apparente de la déesse, Ulysse ne la croit pas du premier coup, et il faut des protestations formelles pour lui inspirer confiance.

Cet art de s'improviser un nom, des aventures, de mentir logiquement, sans se couper, existe à un haut degré chez Ulysse et sans doute c'était un des traits que les Grecs admiraient le plus en lui. Il débite à Eumée, à Pénélope, à Laërte, une foule d'histoires mensongères, auxquelles il sait mêler assez de vérité, pour leur donner une grande vraisemblance. Mais voyons en détail comment il procède.

Il ira d'abord trouver le porcher Eumée, dont il connaît la fidélité, qui lui a été, du reste, confirmée par

Athéné. Cette dernière, d'un coup de sa baguette magique, le vieillit et le rend méconnaissable. C'est sous cette figure et couvert de haillons qu'il se présente à son fidèle serviteur, dont il pourra ainsi sonder les sentiments en gardant l'incognito. Bien qu'Eumée sorte triomphant de l'épreuve, Ulysse ne se hâtera pas de se découvrir à lui ; ce n'est qu'au moment d'agir qu'il le fera. Le premier auquel Ulysse se confie, c'est son fils Télémaque et encore commence-t-il par l'éprouver, par s'assurer s'il trouvera bien en lui l'auxiliaire qu'il cherche. Remarquons que le premier sentiment de Télémaque est aussi de défiance ; il en sera de même chez Pénélope. Dans cette rude époque, chacun se sent entouré d'ennemis : la défiance est naturellement le sentiment dominant.

Se confiera-t-il en Pénélope ? Le sort d'Agamemnon est là pour lui conseiller la prudence ; l'en blâmerons-nous quand Athéné elle-même le loue hautement de sa sagesse ? «.... Car un autre homme, revenant après avoir erré longtemps, serait heureux d'accourir dans son palais, voir ses enfants et son épouse ; mais toi, tu ne veux rien apprendre, ni demander, avant d'avoir encore éprouvé ton épouse....»

Quand il s'est convaincu que sa femme est toujours digne de lui, Ulysse n'en persiste pas moins à garder l'incognito ; une indiscretion, un mot, un geste suffirait pour le perdre. Pénélope ne saura tout qu'après la mort des prétendants.

Une fois l'œuvre terrible accomplie, il semble qu'Ulysse doive jeter définitivement le masque. Mais son habitude de dissimulation est telle qu'il ne peut s'empêcher d'éprouver encore son père Laërte : il se donnera pour

un étranger qui a vu Ulysse, il y a déjà longtemps ; il provoque ainsi un poignant accès de douleur chez le vieillard et c'est alors seulement qu'il se nomme. On se doute que Laërte ne se rendra pas au premier mot :

« Si, en vérité, tu es Ulysse, mon enfant, qui arrives ici, indique moi quelque signe évident, pour que je sois persuadé. »

La façon dont Ulysse en agit avec Eurycléa, sa bonne vieille nourrice, nous choque encore davantage. Ulysse prend à la gorge celle qui vient de l'appeler son cher enfant et la menace de mort, si elle ne se tait pas. La défiance passe ici toute espèce de bornes.

Et cependant, une fois, cet homme circonspect a manqué de prudence et cette fois a suffi pour causer tous ses malheurs. C'est lorsque, bravant le Cyclope, il lui a jeté son nom à la face. Sans cela Neptune n'eût pas connu le nom du bourreau de son fils. Mais aussi, Ulysse devait-il être poussé à bout par le sort affreux de ses compagnons dévorés devant ses yeux !

Un tel homme ne sera pas tendre pour ses ennemis et en effet, nous le voyons déployer à son retour une férocité étonnante, même pour l'époque. Le traitement cruel qu'il inflige à Iros, le mendiant effronté, ne lui suffit pas : il faut encore qu'il insulte avec une ironie sanglante au malheureux près de mourir. Mais au moins Iros l'avait provoqué, tandis que parmi les prétendants, plusieurs s'étaient montrés affables à son égard ; il en était qui blâmaient l'insolence de leurs compagnons : Ulysse ne veut rien savoir de tout cela. Une fois seulement, il lui arrive de dire à Amphinomos qu'il lui conseille de retourner chez lui pour échapper à la vengeance d'Ulysse ; mais le jour venu, Amphinomos ne sera pas plus épargné que les autres.

Le poète a senti le côté odieux d'une extermination aussi générale des bons et des mauvais ; on dirait qu'Ulysse se soumet à une espèce d'entraînement de haine : il provoque les injures et les coups et à chaque affront nouveau, sa colère bouillonne davantage ; d'un autre côté la vue de sa maison comme prise d'assaut, de ses biens livrés au pillage, de l'autorité de son fils méconnue dans sa propre maison, l'atteignent dans ses intérêts et son orgueil de propriétaire. Enfin, il sent qu'il n'y a pas de milieu, qu'il faut tuer ou périr. Aussi, comprend-on qu'il n'accepte pas la proposition d'arrangement d'Eury-machos, qui cachait probablement un piège. Mais pourquoi, les chefs tombés, ne pas épargner des concitoyens qui n'avaient pas l'âme méchante et eussent été heureux d'être admis à composition ?

Et ces pauvres suivantes, dont une seule l'avait insulté ! Le crime des autres est de s'être mêlées aux fêtes des prétendants, alors qu'Ulysse, leur maître, auquel seul elles auraient dû toujours penser, était absent depuis vingt ans. Nous avons peine à comprendre les fureurs de cet Othello de sérail, alors que Ménélas vit en si bonne entente avec Hélène, une fois le ravisseur puni. Les prétendants morts, Ulysse, lui, ne pardonne pas et fait pendre les malheureuses.

Il semblerait qu'un pareil personnage fût incapable d'un bon sentiment, mais l'homme, même à ces époques primitives, est un être trop complexe pour que l'on puisse ainsi précipiter son jugement. Nous verrons, au contraire, dans d'autres circonstances, cet homme si astucieux et si cruel faire preuve des plus beaux sentiments. Examinons d'abord comment il agit à l'égard de ses compagnons d'armes.

Dans l'île de Circé, apprenant le sort d'une partie de ses hommes, il part seul affronter la redoutable déesse. Lorsque celle-ci lui a fait serment de ne pas lui nuire, il refuse de prendre part au repas de Circé : « O Circé, quel est l'homme juste qui voudrait goûter à la nourriture ou à la boisson, avant de délivrer ses compagnons et de les voir devant ses yeux ? Si c'est de bon cœur que tu m'invites à boire et à manger, délivre-les, afin que je voie de mes yeux mes bien-aimés compagnons ». Quelles scènes touchantes ensuite et lorsque ceux-ci ont repris la forme humaine, et lorsqu'ils se trouvent réunis à l'autre groupe.

Elpéonor, le moindre de ses guerriers et par le courage et par l'esprit, l'émeut jusqu'aux larmes, lorsqu'il le rencontre dans la demeure d'Aïdès et à son retour, il s'empresse d'exécuter ses dernières volontés.

Enfin, en dépit des recommandations de Circé, il ne peut se résoudre à abandonner ses compagnons à la voracité de Scylla et il s'arme pour la combattre. Et en quels termes émus il décrit la catastrophe :

«.... Dans leur angoisse, ils criaient, en m'appelant par mon nom, pour la dernière fois... Elle les mangea là, à l'entrée, tandis qu'ils criaient, étendant vers moi les mains dans cette lutte horrible. C'est là que mes yeux ont vu la scène la plus lamentable de toutes celles que j'ai souffertes, errant sur les routes de la mer. »

Cela suffit pour montrer l'affection qu'Ulysse portait aux participants de ses fatigues et de ses périls. Nous lui voyons témoigner les mêmes bons sentiments à ceux de ses esclaves qui ont su mériter son affection. Écoutons son éloge de la bouche d'Eumée :

«.... Nulle part je ne trouverai un maître aussi bienveillant, en quelque endroit que j'aïlle, si même je

retournais à la maison de mon père et de ma mère, où je suis né et qui m'ont nourri. Et je ne les regrette pas autant, bien que je désire les voir de mes yeux dans la terre de ma patrie ; mais le regret d'Ulysse absent s'empare de moi. O étranger, quoiqu'il soit absent, c'est avec respect que je prononce son nom, car il m'a aimé et s'est soucié de moi dans son cœur ; aussi je l'appelle frère, quoique absent. »

Voyons maintenant la scène où il se fait reconnaître à Eumée, le porcher, et à Philétios, le bouvier :

« Ayant ainsi parlé, il écarta les haillons de sa grande cicatrice. Lorsque ceux-ci l'eurent vue et eurent tout compris, ils jetèrent en pleurant leurs bras autour d'Ulysse à l'esprit étincelant et lui baisèrent, en l'embrassant, la tête et les épaules, comme Ulysse de son côté, leur baisait la tête et les mains. »

Quel contraste avec les scènes de carnage impitoyable qui vont suivre !

Et cette larme qui lui échappe lorsqu'il se voit reconnu par Argos, son chien mourant !

Mais c'est surtout l'amour filial qui domine chez Ulysse ; nous renvoyons le lecteur au chapitre de la descente aux enfers, où est décrite sa touchante entrevue avec sa mère. Nous lui avons reproché d'avoir voulu éprouver son père, mais à la vue de la douleur du vieillard, il laisse là ses ruses et se montre le fils le plus tendre.

Son entrevue avec Télémaque fait voir qu'il n'est pas moins bon père. Et combien il lui en coûte de ne pouvoir se découvrir à Pénélope :

« Cependant Ulysse avait compassion de sa femme qui sanglotait, mais ses yeux restaient fermes, comme

de la corne ou du fer, dans ses paupières ; par ruse il retenait ses larmes. »

Mais lorsqu'il a triomphé de ses ennemis et convaincu Pénélope de son identité, nous voyons éclater toute la tendresse des deux époux et oubliant les périls de la situation, ils sont tout l'un à l'autre et passent la nuit à se raconter tout ce qu'ils ont éprouvé durant ces longues années de séparation.

Cet homme astucieux et cruel se trouve donc être le meilleur des compagnons d'armes, des maîtres, des pères, des fils et des époux. Étrange assemblage, naturel pourtant. L'homme n'est point taillé au patron des contes du chanoine Schmidt : c'est toujours et partout l'être ondoyant et divers de Montaigne.

Voyons maintenant en Ulysse le héros.

Commençons par dissiper un malentendu, qui, à première vue, ferait souvent prendre Ulysse pour un poltron. Presque chaque fois qu'un péril se présente, nous le voyons trembler et se lamenter. Ainsi pour ne prendre que son départ de l'île de Calypso, dès qu'il voit la tempête arriver « son cœur et ses genoux fléchissent » et il se lamente. Arrivé en vue du rivage escarpé, il se lamente encore et désespère de pouvoir aborder ; ayant toutefois abordé heureusement, le voilà qui geint en se demandant où il passera la nuit. Enfin, il a trouvé un abri et s'y endort : soyez sûr que la première parole qu'il poussera en se réveillant sera un hélas !

Pour comprendre cela, il faut songer que les Aèdes, race peu vaillante, sont les premiers effrayés de leurs récits, et la peur que les situations qu'ils chantent leur inspire, ils la font exprimer par leur héros. En second lieu, il faut tenir compte de ce que nous sommes à

l'enfance de l'art ; les procédés sont peu variés, les nuances mal observées, si bien qu'entre le poltron qui recule et le héros qui se rend compte du danger, il n'y aura guère de différence quant à la manière de rendre leurs sentiments ; les actes seuls les feront distinguer. Enfin, les obstacles sont ici d'un tout autre genre que dans l'Iliade. Il ne s'agit pas seulement de combattre de pied ferme, il faut faire face aux éléments déchainés, puis on se trouve continuellement en présence de l'inconnu et combien l'inconnu est plein de terreurs et de dangers pour l'homme ignorant et superstitieux !

Voilà sans doute les motifs qui font paraître si souvent le courage d'Ulysse ébranlé, mais ce n'est qu'une apparence et nous ne tardons pas à voir qu'en toutes circonstances Ulysse non seulement fait preuve d'un grand courage, mais encore conserve une présence d'esprit et un sang-froid étonnants.

Dans l'épisode de Polyphème, dès la première minute où il se trouve en présence du monstre, tout ce qu'il dit, tout ce qu'il fait, a une portée ; et pourtant il est sous le regard d'un homme qui l'écraserait sous son pouce. On a là le beau spectacle de la grandeur morale en face de la force brutale dont elle finit par triompher.

Une fois seulement, il semble complètement désespéré : après tant de traverses, il voit enfin la terre de la patrie lorsque, par la fatale curiosité de ses compagnons, il se trouve rejeté bien loin de là. Alors, il délibère s'il n'en finira pas avec la vie ; mais cette défaillance ne dure qu'un instant et il accepte cette nouvelle souffrance, ce nouveau défi du sort.

Contentons-nous d'indiquer en passant sa conduite chez Circé dont nous avons déjà parlé, son voyage aux

sombres bords, puis la série d'aventures qui se termine par son arrivée chez les Phéaciens. Il s'éveille, nu et grelottant sur une terre inconnue. Mais cet homme indomptable se retrouve toujours : à peine a-t-il vu Nausicaa, qu'il a combiné le discours le plus propre à toucher le cœur de la jeune fille : ses louanges doivent plaire à la vierge naïve ; ses supplications, l'émouvoir. Mais une fois introduit auprès d'Alcinoos, une fois assuré des bonnes dispositions de ses hôtes, comme il sait reprendre son rang et avec quelle noble fierté il proclame à l'assemblée son nom glorieux :

« Je suis Ulysse, fils de Laërte : mes stratagèmes occupent les pensées de tous les hommes et ma gloire atteint le ciel ! »

Mais c'est lorsqu'il est de retour dans sa patrie que nous voyons éclater toute sa fermeté. A peine débarqué, il combine avec Athéné, c'est-à-dire avec sa propre sagesse, le plan qu'il suivra. Il gardera l'incognito et s'ouvrira seulement à son fils Télémaque et rien ne le fera dévier de cette ligne : il comprimera son cœur et se laissera pleurer en sa présence ; il contiendra sa soif de vengeance et supportera patiemment toutes les insultes ; il amassera ainsi des trésors de haine pour le jour de la vengeance. Et ce jour venu, qu'il est beau, lorsque, ajustant une flèche à son arc et répandant les autres à ses pieds, il se pose seul devant une centaine d'adversaires. Il semble qu'en ce moment tous les dangers passés, toutes les souffrances amassées doivent lui monter à la tête : ce n'est pas seulement les prétendants qu'il a devant lui, non, c'est Polyphème, c'est Scylla dévorant ses compagnons sous ses yeux, c'est la foudre abimant avec son navire ceux qui lui restaient encore, c'est vingt années

d'absence dont sept passées dans l'île de Calypso à ronger son frein dans une rage impuissante. Tous ces ennemis, tous ces coups du sort, il semble qu'il les ait là devant ses yeux, c'est eux qu'il va percer de ses flèches. Si l'on pense à tout cela, on comprend un moment qu'il soit impitoyable ; mais à mesure que le combat avec ses dangers dégénère de plus en plus en un froid massacre, on regrette que la pitié ne vienne pas arrêter sa main.

Mais non, il ira jusqu'au bout, l'homme de fer, et l'œuvre de sang terminée, il est prêt à la continuer sur les vengeurs que le massacre a suscités, lorsqu'Athéné vient lui imposer la paix.

Pour terminer le tableau, constatons qu'Ulysse a, dans un haut degré, la bosse de l'acquisivité comme diraient de nos jours les phrénologues. C'est un pirate, comme tous les héros de son temps. Toutes les populations avec les chefs desquels il n'est pas uni par des liens d'amitié sont tuables et pillables à merci. A son départ de Troie, le vent le pousse vers les Cicones : bien qu'il soit impatient de revoir sa patrie, il ne peut laisser une aussi belle occasion d'augmenter ses trésors. Et le voilà qui saccage et pille la ville. Mais l'ennemi, ayant reçu des renforts, le repousse avec perte. Et Ulysse se rembarque, la douleur dans l'âme, mais sans l'ombre d'un doute sur la légitimité de son action, sans qu'il lui vienne à l'idée qu'il n'a reçu que ce qu'il méritait.

Il a, du reste, deux cordes à son arc ; il est encore un autre moyen de s'enrichir : c'est de demander à la douceur ce que la violence ne pourrait obtenir et de se faire offrir des cadeaux par ses hôtes, comme il l'avoue naïvement dans le faux rapport qu'il fait sur lui-même à

Pénélope : « ... Ainsi Ulysse serait depuis longtemps ici, mais il lui a paru en son cœur plus profitable d'amasser des richesses en parcourant beaucoup de pays. Car entre tous les hommes mortels, Ulysse connaît beaucoup de ruses et aucun des êtres humains ne pourrait rivaliser avec lui ».

On le voit, le procédé est des plus simples : là où l'on croit être le plus fort, on pille ; ailleurs on demande des dons d'hospitalité.

C'est dans ces dispositions qu'Ulysse se présente chez Polyphème. Ici survient un léger différend entre ses compagnons et lui !

« ... Alors tout aussitôt mes compagnons me supplièrent de nous en retourner après avoir pris les fromages et, chassant en toute hâte les chevreaux et les agneaux vers le vaisseau rapide, de traverser l'onde salée : mais je ne les écoutai point — et pourtant c'eût été plus sage — car je voulais le voir pour qu'il m'offrit les dons de l'hospitalité. »

N'est-ce pas caractéristique ? Ulysse ne s'oppose au vol que parce qu'il juge plus sûr et plus profitable de se faire donner des cadeaux. Et pourtant avec quelle conviction sincère il trouve sacrilège la conduite de ce même Polyphème qu'il aurait volé sans vergogne, parce que celui-ci n'observe pas les lois de l'hospitalité. Ce n'est pas le Grec de l'âge héroïque qui eût formulé le fameux précepte : « Connais-toi toi-même ».

Les deux modes d'acquérir se trouvent nettement indiqués dans le plan qu'il expose à Pénélope :

« ... quant au bétail que les insolents prétendants m'ont dévoré, je m'en procurerai moi-même beaucoup par le pillage, et les Achéens m'en donneront d'autre, jusqu'à ce que toutes mes étables soient remplies. »

Et ces trésors amassés de l'une ou de l'autre manière, quelle sollicitude il leur témoigne ! débarqué pendant son sommeil à Ithaque, il s'éveille et ne reconnaissant pas le lieu où il se trouve, il s'écrie :

« Hélas sur la terre de quels mortels arrivé-je encore une fois ? Sont-ils insolents, sauvages et iniques, ou sont-ils hospitaliers et ont-ils un esprit à l'image des Dieux ? *Où emporterai-je ces nombreuses richesses, et moi-même où porterai-je mes pas ?... »*

On le voit, sa première pensée est un sentiment d'inquiétude sur sa situation, mais la deuxième est pour ses trésors. Un peu plus loin il ajoute :

« Mais comptons nos richesses et voyons s'ils ne sont pas partis en emportant quelque chose dans leur navire creux. » Ayant parlé ainsi, il compta les beaux trépieds et les cuvettes et l'or et les beaux habits tissés : rien n'y manquait. Alors il pleure la terre de sa patrie...

Allons, il a compté ses trésors avant de pleurer ; c'est bon signe : le moral n'est pas trop rudement entamé !

Survient Athéné déguisée en jeune homme. Que lui dit Ulysse :

« O ami, salut à toi que je rencontre le premier dans ce pays ; ne m'aborde pas avec de mauvais desseins, mais *sauve ces richesses et sauve-moi... »*

Lorsqu'Athéné s'est fait connaître, avant d'arrêter avec lui le plan qui doit consommer la ruine des prétendants, elle a soin de lui proposer de mettre ses trésors en sûreté et ils les portent ensemble dans une grotte. C'est seulement lorsque Ulysse est rassuré sur le sort de ses richesses qu'il peut donner audience à sa sagesse.

Citons enfin un trait où Ulysse manque, d'après nos idées modernes, aux notions les plus élémentaires de la

délicatesse. Lorsque Pénélope engage, par des allusions très transparentes, les prétendants à lui faire des cadeaux, « Ulysse se réjouit en voyant que par des paroles mielleuses, elle leur soutire des présents ».

Pour nous résumer, traçons à grands traits, d'après tout ce qui précède, le portrait du héros idéal des temps héroïques :

Un courage à toute épreuve, avec un sang-froid et une présence d'esprit de tous les instants; l'esprit de ruse et de duplicité au plus haut degré, avec une défiance absolue du reste des humains, même de ceux qui le touchent de près; une soif d'acquérir qui ne recule devant aucuns moyens. Avec cela, un grand fonds d'affection et de bonté pour ceux qu'il aime; mais malheur à ceux qui l'ont offensé, ils n'ont aucune pitié à attendre de lui.

CHAPITRE DEUXIÈME.

PÉNÉLOPE.

Pénélope est depuis longtemps le type universellement admis de l'épouse fidèle: tout le monde connaît et la fermeté avec laquelle elle résista aux assiduités des prétendants et le fameux tissu qu'elle faisait le jour et défaisait la nuit. Il semble donc qu'il n'y ait rien de particulier à dire sur son compte; mais, comme on le verra, cette figure offre des traits plus compliqués qu'on ne se l'imagine généralement.

Son amour pour Ulysse, les regrets que lui cause son absence sont hors de doute: cela éclate à chaque page

de l'Odyssée et lorsqu'elle apparaît au premier chant, c'est déjà sous la figure d'une quasi-veuve inconsolable. L'aède Phémios chante aux prétendants les malheurs des Grecs à leur retour de Troie. Pénélope vient le prier de cesser ce triste chant :

“ qui torture toujours mon cœur dans ma poitrine, depuis qu'un malheur inoubliable m'a frappée. Car la tête que je regrette, m'en souvenant toujours, est celle de l'homme dont la gloire s'étend à travers l'Hellade et au milieu d'Argos. ”

Inutile de multiplier les citations. Contentons-nous de donner encore le passage où elle fait éclater sa douleur, en présence d'Ulysse lui-même qu'elle ne reconnaît pas sous son déguisement :

“ Celle-ci, en l'écoutant, versait des larmes et sa peau fondait. Comme fond sur les montagnes élevées la neige qu'a versée Zéphyre et que fond Euros, et comme, en fondant, elle emplit les fleuves qui coulent, ainsi fondaient les belles joues de la pleureuse, qui regrettait son homme assis devant elle. ”

Il est peu de situations plus émouvantes que celle-là et il faut une bien ferme volonté de la part d'Ulysse, il faut, comme dit le poète, que ses paupières soient de corne ou de fer pour qu'il ne se trahisse pas.

Plus touchante encore est sa prière à Artémis :

“ Artémis, vénérable déesse, fille de Zeus, que ne m'enlèves-tu la vie à l'instant, me lançant une flèche dans la poitrine afin que j'arrive sous la triste terre où je verrai du moins Ulysse, au lieu de réjouir la pensée de quelque homme qui lui serait inférieur ! ”

Je ne crois pas que l'on trouve ailleurs, dans un auteur ancien, cette idée d'aller rejoindre une personne aimée

dans une autre vie. Il est vrai que l'idée n'est pas représentée comme des plus consolantes, mais aussi il faut avouer que le royaume des ombres, tel que l'imaginaient les Grecs, n'avait rien de bien attrayant.

On comprend difficilement comment elle en vient à se résigner à l'idée d'un second mariage. Ce n'est certes pas qu'elle ait quelque penchant pour les prétendants : elle fait éclater, à tous moments, l'aversion qu'ils lui inspirent. Au IV^e chant, elle souhaite que le repas qu'ils prennent soit le suprême et dernier ; au XVII^e elle exprime le vœu qu'Apollon frappe Antinoos d'un de ses traits, et elle ajoute : « ils me sont tous odieux ! » Et avec quel mépris elle parle d'eux un peu plus loin :

« Et que ceux-là se réjouissent, assis devant la porte, ou ici dans la maison, puisqu'ils ont l'esprit joyeux. Car leurs biens sont intacts dans leur demeure ; de leur pain et de leur vin agréable leurs serviteurs seuls se nourrissent, tandis qu'eux-mêmes, hantant tous les jours notre maison, sacrifient nos bœufs, nos brebis et nos chèvres grasses et festoient, en buvant gratis notre vin étincelant. Et nos richesses se consomment en grande quantité, car il n'y a plus un homme tel qu'était Ulysse, pour détourner le malheur de notre maison. Si Ulysse revenait dans la terre de sa patrie, il vengerait avec son fils les violences de ces hommes. »

Remarquez que Pénélope, elle aussi, appuie fortement sur la brèche faite à ses richesses, mais nous ne songeons pas à l'accuser d'avarice : aucune bonne ménagère ne parlerait autrement.

Et quelques instants après, elle dit à Eumée :

« Ainsi puisse une mort certaine atteindre tous les prétendants, et qu'aucun n'évite la mort et un sort

fatal. » Du reste, elle ne leur cache pas ses sentiments et elle leur dit ouvertement ce qu'elle pense sur leur compte :

Au chant XXI^e, quand elle leur propose l'épreuve de l'arc, elle commence en ces termes : « Écoutez-moi, audacieux prétendants, qui, mangeant et buvant continuellement, ruinez la maison d'un homme absent depuis longtemps... »

Il semble donc bien établi que Pénélope ne voulait à aucun prix des prétendants et que ceux-ci abusent odieusement de leur force, pour s'imposer dans une maison d'où on les repousse.

Croirait-on pourtant qu'ils ont reçu des encouragements de la part de cette même Pénélope ? Voici ce qu'Antinoos dit à Télémaque en pleine assemblée :

« Ce ne sont point les prétendants d'entre les Achéens qui sont coupables envers toi, mais bien ta propre mère, qui certes connaît la ruse en perfection. Car voilà déjà trois années et il y en aura bientôt quatre, qu'elle trompe le cœur des Achéens dans leur poitrine, qu'elle les encourage tous et qu'elle fait des promesses à chacun en particulier, en envoyant des messages et dans son esprit elle pense tout autrement. » Suit l'histoire du tissu. Puis après avoir fait un brillant éloge de Pénélope, il ajoute : « ce n'est pas juste d'agir ainsi » et il termine par ces mots qui expliquent, s'ils ne la justifient pas, la conduite des prétendants !

« Ainsi donc on consommera tes troupeaux et tes richesses aussi longtemps qu'elle, Pénélope, gardera l'idée que les dieux mettent dans sa poitrine.... Et nous n'irons pas à nos affaires, ni nulle part ailleurs, avant qu'elle ait épousé celui des Achéens qu'elle voudra. »

Et c'est qu'ils sont bien épris, ces farouches tyrans de la maison d'Ulysse :

« Elle se tint debout au seuil de la salle solidement construite, ayant un voile brillant devant les joues : deux belles suivantes se tenaient à ses côtés. Aussitôt les genoux des prétendants fléchirent, ils furent charmés d'amour en leur cœur et tous désiraient ardemment l'épouser. »

Ceci nous fait songer à un autre passage de l'Iliade, où le pouvoir de la beauté se montre d'une manière plus frappante encore :

Ménélas a provoqué Paris à un combat singulier qui doit décider de la querelle ; les anciens de Troie se préparent à contempler le combat du haut d'une des tours, lorsqu'apparaît Hélène ; alors ils s'écrient :

« Il n'est pas étonnant que les Troyens et les Grecs aux beaux jambarts souffrent des maux depuis longtemps pour une telle femme, car elle ressemble tout à fait de figure aux déesses immortelles ».

Impossible d'imaginer un éloge plus flatteur que de le faire sortir de la bouche de ceux-là même qui doivent le plus maudire Hélène. Hâtons-nous d'ajouter, pour ne pas leur faire perdre leur réputation de sagesse, que les vieillards disent ensuite :

« Mais cependant, toute belle qu'elle est, puisse-t-elle s'en retourner sur les vaisseaux et ne pas nous laisser de calamité à nous et à nos enfants ! »

Mais revenons à Pénélope. De ces prétendants qu'elle exècre et qu'elle voue à la mort, elle sait très bien soustraire des cadeaux :

« Ce n'est pas ainsi que doivent agir des prétendants selon les coutumes d'autrefois. Ceux qui veulent

se flancer à une femme illustre, fille d'un père riche et qui rivalisent entre eux, ceux-là amènent eux-mêmes des bœufs et de grasses brebis, pour servir aux festins des amis de la jeune fille et donnent de beaux présents ».

Et les prétendants d'envoyer chercher voiles, colliers pendants d'oreille, etc., que Pénélope fait emporter par ses suivantes. Nous ne pouvons nous empêcher de penser que notre belle affligée est quelque peu intéressée. Surtout lorsque nous voyons la manière dont elle rend compte à Ulysse de ce qu'elle a souffert durant son absence :

« Elle, divine entre les femmes, lui raconta ce qu'elle avait souffert en voyant la troupe insolente des prétendants égorger, à cause d'elle, beaucoup de bœufs et de grasses brebis et vider beaucoup de jarres de vin. »

Et c'est tout : il semble que ce soit là la plus dure épreuve qu'elle ait subie. Il nous paraît que le poète populaire fait tort ici à Pénélope en lui prêtant un peu trop ses propres sentiments.

Les contradictions que nous avons signalées plus haut s'expliquent facilement quand on songe à la position où se trouvait Pénélope.

Dans une société où le droit ne se conçoit pas s'il n'est appuyé de la force, où la femme est, par conséquent, perpétuellement mineure, il n'est point de place pour la veuve : il faut qu'elle retourne dans la famille de son père, ou qu'elle prenne un nouvel époux, à moins qu'elle ne trouve à s'asseoir au foyer d'un de ses fils ; mais elle ne peut vivre de sa vie propre.

Tant que dura le siège de Troie, elle se trouvait naturellement couverte de la protection de son époux, quoique absent. Mais le siège terminé, à mesure que les années

s'écoulaient, le retour d'Ulysse devenait de plus en plus improbable, et c'est alors que son épouse sentit tout son isolement. Son principal malheur venait de ce qu'Ulysse étant fils unique, d'un père également fils unique, sa famille se trouvait isolée dans le pays, auquel elle n'était en outre rattachée par aucune alliance. De la sorte, au lieu de faire partie d'un de ces clans puissants, qui remédiaient à l'excès d'individualisme de ces temps-là, elle était comme isolée et n'avait pour unique défenseur qu'un jeune homme imberbe. Ulysse avait bien confié, en partant, sa maison aux soins de son ami Mentor, mais à part un discours de ce dernier à l'agora, nous ne voyons pas qu'il se soit aucunement acquitté de sa mission.

Elle ne manquait pourtant pas d'énergie, la vaillante femme. Nous avons vu qu'elle ne ménageait pas les prétendants et lorsqu'elle apprend qu'un hôte a été frappé dans sa maison, avec quelle noblesse elle reprend son fils d'avoir permis une pareille action en sa présence :

« Télémaque, ton esprit et tes desseins n'ont plus de fermeté : même étant encore enfant, tu savais mieux décider en ton esprit ce qu'il convient de faire et maintenant que tu es grand en vérité et que tu arrives à l'âge de la jeunesse et qu'un étranger, à voir ta grandeur et ta beauté, doit dire que tu es de la race d'un homme riche, ni ton esprit ni tes résolutions ne sont conformes à la justice. Ainsi une telle chose a pu s'accomplir dans cette demeure, que tu aies permis qu'un hôte y fût traité aussi indignement ! Comment éviteras-tu maintenant, si un hôte, assis dans notre maison, souffre ainsi une injure grave, que la honte et le mépris ne soient ton partage parmi les hommes ? »

Mais ceci n'est qu'un éclair : elle sait trop bien que, comme femme, elle n'a aucune autorité dans la maison et Télémaque lui-même n'oublie pas de le lui rappeler. Deux fois il la renvoie à ses fuseaux, et en quels termes !

“ mais va dans ton appartement et occupe-toi des affaires qui te concernent, de ton métier et de ta laine et ordonne à tes servantes de se mettre à l'ouvrage : la parole appartient aux hommes, surtout à moi, qui suis le maître dans cette maison. ”

“ Et celle-ci, toute saisie, retourne à son appartement, car elle a mis dans son cœur la parole *sage* de son fils. ”

Que l'on remarque ce mot “ sage ” : il montre que Télémaque ne fait que se conformer ici aux idées du temps.

Le seul point où Pénélope jouisse d'une autorité incontestée, c'est en ce qui concerne l'économie intérieure de la maison : nous apprenons par Eurycléa qu'elle ne permet pas à Télémaque de commander aux servantes. Mais ici encore, elle trouve un nouveau sujet de soucis : beaucoup de suivantes, ne sentant plus sur elles la main du maître, se sont émancipées et fortes de la complicité des prétendants, se révoltent au point de provoquer la colère de leur maîtresse et de s'attirer les épithètes d' “ insolente ” et de “ chienne impudente ”, qui nous montrent combien ont changé les idées sur les convenances, puisque “ la plus noble des femmes ” peut, sans déroger, employer de pareilles expressions. Mais les injures et les menaces n'effraient pas les suivantes infidèles et de la sorte Pénélope a encore à lutter contre la trahison à l'intérieur.

Peut-elle compter sur son fils ? Mais que peut faire un tout jeune homme contre la foule des prétendants ?

Réduite à elle-même, il ne lui reste d'autre ressource que la ruse. Elle opposera les prétendants les uns aux autres : elle les encouragera tous, pour n'en distinguer aucun. Elle ne repoussera pas le mariage, mais elle tâchera d'en reculer l'époque sous divers prétextes. Mais toutes ses ruses sont enfin percées à jour et il ne lui reste plus qu'à s'exécuter : tout, du reste, l'y pousse.

Et tout d'abord, les sages avis qu'Ulysse lui a donnés en partant :

« O femme, je ne pense pas que tous les Achéens aux beaux jambarts reviennent de Troie sans malheur, car on dit que les Troyens sont des hommes de guerre, habiles à lancer le javelot, à décocher des flèches et à monter les coursiers aux pieds rapides qui décident promptement la grande querelle d'un combat égal. Aussi ne sais-je si un dieu m'en tirera ou si je périrai là même, dans Troie. Toi, aie bien soin de tout ici : soigne mon père et ma mère dans ce palais, comme à présent et même plus encore, pendant mon absence. Mais lorsque tu verras pousser la barbe de ton fils, marie-toi à qui tu voudras, abandonnant ta maison. »

Tout cela, Pénélope le rappelle devant Ulysse, méconnu sous son déguisement. Et pourtant, un des griefs qu'Ulysse jettera à la face des prétendants avant de les massacrer, ce sera d'avoir voulu épouser sa femme. Tant il y a loin de la théorie à la pratique !

Pénélope, donc, en se mariant, ne fera qu'obéir à la volonté de son époux :

« Il a parlé ainsi et tout cela s'accomplira. »

Puis son père et ses frères la pressent d'accepter un nouvel époux. Son fils également ; car il se dit qu'avec sa mère, s'éloigneront les prétendants qui ruinent sa

maison. C'est ce qu'elle se dit elle-même aussi et l'amour maternel seul suffirait à la pousser à une nouvelle union.

Mais combien ce sacrifice lui coûte : nous l'avons entendue invoquer la mort. Lorsqu'elle se décide à faire une démarche décisive, elle hésite et pleure à chaque pas. La voilà qui a décroché l'arc d'Ulysse : elle pose l'arc sur ses genoux et pleure abondamment. Quand elle fait connaître aux prétendants l'épreuve à laquelle elle veut les soumettre, elle termine en disant :

« celui-là je le suivrai, abandonnant cette maison conjugale si belle, pleine de tout ce qui est nécessaire à la vie : je crois que je m'en souviendrai toujours, même dans mes songes ! »

Mais pourquoi cette épreuve ? Pourquoi ne pas choisir Amphinomos « qui lui plaisait le plus par ses discours, car il avait un esprit excellent » ou bien Eurymachos que lui recommandent son père et ses frères parce que, de tous, il offre les plus beaux présents de noces ?

C'est que, probablement, victime du sort, elle veut s'en remettre au sort : choisir elle-même, ce serait, lui semble-t-il, être infidèle à la mémoire d'Ulysse. Puis, épouse d'un héros, elle ne veut pas descendre en prenant un second époux de beaucoup inférieur au premier. Peut-être aussi espère-t-elle en son âme qu'aucun des prétendants ne sera en état de tendre l'arme redoutable et qu'elle obtiendra ainsi un nouveau délai ; mais le poète ne mentionne pas les sentiments de Pénélope lorsqu'elle assiste à l'échec des prétendants.

C'est qu'elle a renoncé à l'espérance. Trop de fois son attente a été trompée et la défiance est entrée dans son âme. C'est Eumée qui nous l'explique en s'adressant à Ulysse déguisé :

« O vieillard, aucun homme errant, arrivant ici avec des nouvelles ne persuaderait sa femme, ni son cher fils ; car les hommes errants trompent pour que l'on ait soin d'eux et ne veulent pas dire la vérité. Tout vagabond qui arrive dans le peuple d'Ithaque vient trouver ma maîtresse et lui dit des mensonges. Celle-ci les reçoit bien, les choie et les interroge sur toutes choses et s'affligeant, verse des larmes de ses paupières, comme il convient à une femme dont l'époux a péri au loin : Toi aussi, vieillard, tu fabriquerais vite quelque mensonge. »

Pourtant, lorsqu'elle apprend l'arrivée d'un nouvel étranger, Pénélope ne peut s'empêcher de le faire venir pour l'interroger. Mais il ne rencontrera plus en elle aucune crédulité : le faux Crétois lui annonce qu'il a vu Ulysse en Crète à son départ pour Troie ; aussitôt Pénélope de lui demander comment Ulysse était vêtu, etc. Quand Ulysse l'a satisfaite sur ce point, elle lui témoigne une grande bienveillance, mais continue à repousser tout espoir. Lorsqu'ensuite il lui déclare que son époux n'est pas loin et qu'il affirme par serment qu'Ulysse arrivera avant la fin du mois, elle persiste à dire qu'Ulysse ne reviendra plus. Et c'est alors qu'elle se déclare décidée à proposer aux prétendants l'épreuve de l'arc.

Mais l'œuvre de sang est terminée ; Eurycléïa court annoncer à sa maîtresse l'heureuse nouvelle : Pénélope la traite de folle. La nourrice insiste ; alors Pénélope saute de son lit et l'embrasse, mais bientôt le doute la reprend. Elle se décide enfin à descendre et aperçoit Ulysse qu'elle hésite à reconnaître. Télémaque, avec l'impétuosité de la jeunesse, s'irrite de cette hésitation, mais Ulysse, plus expérimenté, sourit et l'arrête. Cepen-

dant, il se lave, revêt de beaux vêtements et revient auprès de son épouse. Mais les doutes de celle-ci ne sont pas encore dissipés, si bien qu'Ulysse lui-même, qui sait si bien éprouver les autres, s'irrite à son tour de ce que l'épreuve dure si longtemps pour lui. Enfin tous les doutes sont levés par les réponses d'Ulysse et rien de plus touchant que la scène qui suit :

“ Il parla ainsi et les genoux et le cœur de Pénélope faiblirent, en reconnaissant les signes qu'Ulysse lui indiquait exactement. Elle courut droit à lui en pleurant, jeta ses bras autour du cou d'Ulysse, baisa sa tête et dit :

“ Ulysse, ne te fâche pas contre moi, toi qui, en toutes choses, es le plus intelligent de tous les hommes. Les dieux nous ont donné le malheur en partage, eux qui ne nous ont pas permis, restant l'un près de l'autre, de jouir de notre jeunesse et d'arriver ensemble au seuil de la vieillesse. Maintenant ne sois pas fâché ni irrité contre moi de ce que je ne t'ai pas fait pareil accueil du premier moment que je t'ai vu. Car mon cœur a toujours craint dans ma poitrine que quelque mortel, arrivant, ne me trompât par ses discours ; car beaucoup méditent de mauvaises ruses. Mais maintenant . . . tu as convaincu mon cœur, bien qu'il soit très obstiné. ”

Telle est Pénélope, le modèle des épouses : elle est aussi excellente mère, comme nous le voyons par l'inquiétude que lui cause le départ de son fils, la joie de le revoir, ses démarches auprès des prétendants pour les faire renoncer à leurs funestes desseins ; enfin, et surtout, le nouvel hymen qu'elle se prépare à conclure, principalement dans l'intérêt de Télémaque. Mais chez elle, l'épouse fait oublier la mère.

CHAPITRE TROISIÈME.

TÉLÉMAQUE.

Pour comprendre le caractère de Télémaque, il faut songer à la manière dont il a été élevé. Rien de plus détestable que l'éducation d'un héritier présomptif là où règne l'esclavage. Il est entouré de gens qui flattent servilement ses caprices, qui lui disent qu'il sera un jour maître de tout, qui cultivent sa faveur comme celle du futur seigneur ; mais c'est bien pis lorsque le père est mort ou absent. L'autorité du père ne vient plus réfréner les caprices du jeune despote en herbe ; celui-ci comprend combien le pouvoir de sa mère est faible, puisqu'elle n'en est que la dépositaire et dès qu'il deviendra grand, il lui fera sentir qu'elle n'est rien dans la maison. Il conservera sans doute de l'affection pour elle, mais cette affection ne sera pas exempte d'une certaine nuance de mépris.

Mais voilà qu'au moment où le jeune homme touche à l'exercice du pouvoir, au moment où il considère tout comme lui appartenant, une nuée de prétendants s'abat sur la maison, consomme ses richesses et met à néant son autorité naissante. On comprend quelle haine le jeune homme doit leur vouer et comme toutes ses pensées sont désormais tournées vers la vengeance. Il songe alors à son père, non pas tant en fils qui aspire à revoir l'auteur de ses jours, mais comme au seul homme qui pourrait le débarrasser de ses ennemis. C'est dans cette attitude que nous le voyons au 1^{er} chant de l'Odyssée :

« . . . il était assis parmi les prétendants, le cœur affligé, voyant en esprit son noble père, pensant, s'il

revenait tout à coup, comme il disperserait les prétendants à travers la maison, de quel respect il serait entouré et comme il rentrerait en possession de ses richesses. »

Un peu plus loin il expose cette même idée à Athéné qui lui apparaît sous les traits de Mentes :

« . . . s'ils (les prétendants) le voyaient revenant à Ithaque, comme ils prieraient d'être plutôt légers des pieds que riches d'or et de vêtements. »

Mais en attendant ce retour qu'il n'ose plus espérer, Télémaque ne cache pas aux prétendants toute la haine qu'ils lui inspirent et c'est là le plus beau côté de ce caractère qui, sous certains rapports, est bien peu sympathique :

« Les prétendants remplissaient de leurs rumeurs la salle plongée dans l'ombre ; le sage Télémaque leur parla ainsi :

« Prétendants de ma mère, dont l'insolence est démesurée, jouissons maintenant du festin et que l'on ne fasse pas de bruit, car il est agréable d'entendre un aède comme celui-ci, semblable aux dieux par la voix. A l'aurore, nous irons tous nous asseoir à l'agora, afin que je vous dise ouvertement ma pensée qui est que vous sortiez de mon palais. Souciez-vous d'autres festins, mangeant vos propres richesses et vous visitant à tour de rôle. Mais s'il vous semble meilleur et plus avantageux d'anéantir impunément le bien d'un homme, dévorez ! et moi, j'en appellerai aux dieux immortels ; peut-être Zeus m'accordera-t-il un jour votre châtiment et périrez-vous, sans vengeance, dans ma demeure. »

Ce discours, lancé à la tête d'une centaine de prétendants, est magnifique d'audace. Mais il y a un autre

Télémaque que celui que nous venons de montrer, ou plutôt ceci n'est qu'une partie de Télémaque et la meilleure.

Toute l'Odyssée est parsemée de ses lamentations au sujet de ses biens que l'on dissipe : c'est la note dominante de son caractère. On trouvera en vingt endroits des passages du genre de celui-ci, où il se plaint à Ménélas :

« . . . On me mange ma maison ; mes riches exploitations périssent ; ma maison est pleine d'hommes mal intentionnés qui égorgent mes nombreuses brebis et mes bœufs aux pieds tors, aux cornes recourbées : ce sont les prétendants de ma mère, insolents au delà de toute mesure. »

Le passage suivant (chant II) est plus significatif encore. Voici ce qu'il dit en pleine agora :

« . . . un double malheur est tombé sur ma maison : d'abord j'ai perdu mon noble père, qui régnait autrefois sur vous et quel père tendre c'était ! ensuite, *malheur bien plus grand*, bientôt toute ma maison sera complètement ruinée et ma richesse entièrement anéantie. »

Cette même avidité lui fait presser le mariage de sa mère ; comme nous l'apprenons de Pénélope :

« Il me supplie de quitter la maison, s'attristant à cause de son bien que lui mangent les Achéens. »

Mais il n'ose prendre sur lui de la renvoyer à son père Icare, par intérêt d'abord et aussi, il faut bien le dire, par un motif plus noble, car il n'est pas complètement dénué de bons sentiments :

« Antinoos, il n'est pas possible de chasser de ma maison celle qui m'a enfanté, celle qui m'a nourri ; pour mon père, il vit dans un autre endroit de la terre ou il

est mort. *Il me serait douloureux de restituer à Icare de nombreuses richesses, si de mon propre mouvement je renvoyais ma mère.* Malheureux déjà du côté de mon père, j'aurais à souffrir d'autres maux de la part de la divinité si ma mère, en s'éloignant de la maison, invoquait les terribles Erynies ; puis j'éprouverais la vengeance des hommes. Aussi n'exprimerai-je jamais cette pensée. »

Athéné, pour l'engager à retourner à Ithaque, lui envoie un songe qui est bien le reflet des pensées de Télémaque et qui nous montre que sa cupidité le pousse jusqu'à se défier de sa mère :

« Télémaque, il n'est pas bon d'errer loin de sa maison, alors qu'on y a laissé ses richesses et des hommes aussi arrogants. Il est à craindre qu'en festoyant ils ne consomment tous tes biens, pendant que tu ferais un voyage inutile. Engage donc au plus tôt Ménélas brave au combat à te congédier, si tu veux trouver encore à la maison ta mère irréprochable ; car déjà son père et ses frères lui ordonnent d'épouser Eurymachos, car il surpasse de beaucoup les prétendants par ses présents et il offre de plus beaux cadeaux de noces. Prends garde que, contre ton gré, ton bien ne soit emporté de ta maison, car tu sais quel cœur la femme a dans sa poitrine : il lui ordonne d'enrichir la maison de celui qu'elle a épousé ; de ses premiers enfants et du cher époux de sa jeunesse, qui est mort, elle ne se souvient plus, elle ne s'informe plus d'eux. Retourne t'en donc et confie tout à celle de tes servantes qui te paraît la meilleure, jusqu'à ce que les dieux te désignent une belle compagne. »

Cette avidité, dont nous avons trouvé des traces dans Pénélope, qui est très développée dans Ulysse et atteint

sa plus grande intensité dans Télémaque, est commune à tous les héros des littératures populaires. Prenez les contes de Perrault, par exemple, et vous verrez comme tout aboutit à la richesse : Petit Poucet dépouillant l'ogre et se faisant de gros revenus comme messager ; Cendrillon qui épouse un prince ; la jeune fille qui crache des diamants à chaque mot qu'elle dit, etc., etc. C'est que la littérature populaire est au fond la littérature du paysan et l'on sait comme celui-ci, partout où il n'est pas mêlé à des éléments étrangers, est âpre au gain et dur à la détente. C'est que l'argent se gagne durement et s'amasse péniblement et lentement : avec la terre, point de coups de fortune. Si parfois il entre dans son existence un élément aléatoire, si lui-même se risque dans des expéditions de guerre ou de piraterie, il ne perd pas son caractère ; la guerre n'a pour lui rien de chevaleresque : c'est un moyen d'acquisition, il se bat pour le butin.

Pendant, lorsque le paysan a été ainsi entraîné loin de son terre-à-terre, de ses préoccupations matérielles et mesquines, l'amour du gain, sans l'abandonner, ne le préoccupe pas aussi exclusivement, comme nous le voyons par l'exemple d'Ulysse. Pour Télémaque, au contraire, rien n'est venu le distraire de sa passion dominante, que la vue des dilapidations des prétendants n'a pu qu'aiguillonner.

Outre la richesse, ce que Télémaque apprécie encore bien haut dans sa position d'héritier, c'est le pouvoir, le pouvoir absolu sur toutes les personnes, libres ou esclaves, composant sa maison, comme cela se rencontre dans toutes les sociétés patriarcales. De là ses sentiments pour sa mère, qu'il aime comme telle, mais qu'il dédai-

gne comme femme, c'est-à-dire comme un être éternellement voué à la tutelle. Nous avons vu avec quelle hauteur il renvoyait sa mère dans ses appartements ; dans le chant I^{er}, il froisse les sentiments les plus intimes de Pénélope en ordonnant à Phémios de continuer ses chants sur la guerre de Troie malgré la prière de celle-ci et il ajoute : « Que ton cœur ait la force de l'entendre, car Ulysse n'est pas le seul qui, dans Troie, ait perdu le jour du retour ; beaucoup d'autres hommes ont péri ».

Plus loin, parlant à Eurymaque, il semble critiquer la crédulité de sa mère : « . . . je n'attache aucune importance aux prophéties des devins que ma mère appelle dans ses appartements pour les interroger ».

Au chant XX^e, il marque plus de dédain encore :

« Chère nourrice, avez-vous bien honoré notre hôte dans la maison ? lui avez-vous donné un repas et un lit, ou bien est-il là sans qu'on s'occupe de lui ? Car telle est ma mère, quoiqu'elle soit sensée ; follement elle honore quelqu'un des hommes mortels qui ne le mérite pas et celui qui en est digne, elle le renvoie sans l'avoir accueilli. »

Il n'est pas mauvais maître, comme nous le voyons par ses rapports avec Eumée, qu'il appelle d'un mot familier qu'on peut rendre par père (*atta*), dans le sens du mot *oncle* de la case de l'Oncle Tom. Cependant nous voyons Eumée se plaindre à Ulysse du sort des esclaves : « toujours tremblants, quand ce sont les jeunes maîtres qui les commandent ». Puis à la moindre hésitation à obéir, le despote se réveille. Eumée, effrayé par les cris des prétendants, hésite à remettre l'arc à Ulysse : aussitôt Télémaque de renouveler l'ordre,

en le menaçant de le chasser à coups de pierres s'il n'obéit pas.

Et quelle froide cruauté il montre dans la punition des servantes infidèles ! Il les pend toutes à un grand cordage et la comparaison qui suit semble témoigner à la fois de l'insensibilité de l'exécuteur et de celle du poète : « Tels des merles aux ailes étendues ou des colombes qui, s'étant précipitées dans les filets placés dans les buissons, y trouvent un repos funeste, ainsi les têtes de celles-ci étaient rangées en file et toutes avaient la corde au cou, pour mourir de la manière la plus misérable. Elles agitèrent un peu les pieds, mais ce ne fut pas pour longtemps ».

Mélanthios, le chevrier, qui avait aidé les prétendants durant la lutte, est traité encore plus cruellement : on lui coupe le nez, les oreilles et les membres et on jette aux chiens ces chairs pantelantes !

Le beau côté de Télémaque, c'est son courage, sa fermeté inébranlable. Bien jeune encore, seul et sans appui au milieu de la foule des prétendants, il sait maintenir sa dignité, leur dit ouvertement ce qu'il pense d'eux et même ne craint pas de les menacer. Il porte ses plaintes devant l'assemblée du peuple qu'il a convoquée et trouve moyen, malgré les prétendants, de s'embarquer pour aller chercher des nouvelles de son père. A son retour, il déjoue leurs embûches et arrive ainsi chez Eumée où il retrouve son père.

Dès lors, Ulysse ne pourrait avoir de meilleur auxiliaire : il apporte à son père non seulement le secours de son bras, mais aussi sa part de conseils. Quel sang-froid ne faut-il pas à un si jeune homme, pour ne pas se trahir à la vue des insultes dont son père est l'objet de

la part des prétendants. Pourtant, il parvient à se contenir, exécutant fidèlement le plan arrêté en commun et lorsque le moment de l'action est venu, son courage ne faiblit pas devant le nombre des ennemis. Il n'en faut pas moins pour rendre sympathique cette figure qui nous montre de si mauvais côtés. Il est vrai que les défauts que nous avons signalés ne paraissaient pas tels au public d'alors, aussi pouvons-nous regarder Télémaque comme le type d'un jeune homme accompli selon les idées de l'âge héroïque, surtout si nous considérons qu'il a le don de la parole, une des qualités les plus estimées de ce temps là.

CHAPITRE QUATRIÈME.

LES VIEILLARDS.

Ulysse se présente à nous, au point de vue des affections, comme le modèle des fils ; Laërte nous apparaît comme le type du père tendre. C'est Autycléïa, mère d'Ulysse, qui nous dépeint ainsi la douleur que fait éprouver au vieillard l'absence de son fils. Ces détails, du reste, se retrouvent en plus d'un endroit :

« . . . Quant à ton père, il reste là à la campagne et ne vient pas en ville. Il n'a ni lits, ni couvertures, ni tapis brillants, mais l'hiver il dort où dorment les serviteurs de la maison, dans la cendre près du feu, et il entoure son corps de mauvais vêtements. Et lorsqu'arrivent l'été et l'automne florissante, partout, sur la colline de son vignoble, il se fait un lit à terre avec des feuilles tombées : là, il s'étend en gémissant et sa grande douleur va

toujours en croissant dans son esprit : c'est le regret de ton absence. Il mène une triste vieillesse. »

La venue d'Ulysse déguisé, qui dit lui apporter des nouvelles de son fils, fait luire dans l'âme du vieillard un rayon d'espérance ; lorsque son espoir lui paraît trahi, sa douleur éclate :

« . . . Il parla ainsi et un noir nuage de douleur enveloppa le vieillard et prenant de ses deux mains de la poussière noire, il la versa sur sa tête grise, sanglotant bruyamment ».

Mais aussi quelle émotion en sens contraire, lorsqu'il se convainc que c'est bien son fils qu'il a devant lui :

« Il parla ainsi et les genoux et le cœur de Laërte faiblirent, en reconnaissant les signes qu'Ulysse lui avait indiqués exactement. Il jeta ses deux bras autour de son cher enfant et perdit connaissance. »

A peine revenu à lui, il montre que son grand âge ne lui a pas fait perdre son sang-froid et envisage immédiatement la situation. Ses anciens souvenirs guerriers se réveillent, il regrette de n'avoir pas été aux côtés de son fils lorsque celui-ci faisait justice des prétendants ; mais il se prépare à soutenir la lutte contre les Ithaciens accourant venger la mort de leurs proches. C'est lui, en effet, qui, d'une main encore ferme, porte le premier coup et tue Eupithès qui marche à la tête des ennemis.

L'affection que Laërte éprouve pour Ulysse, il l'a reportée sur son petit-fils. Voici ce qu'Eumée dit de lui à Télémaque :

« . . . n'irai-je pas du même coup annoncer la nouvelle à l'infortuné Laërte qui, auparavant, tout en souffrant de l'absence d'Ulysse, surveillait les travaux et les serviteurs dans la maison, buvant et mangeant quand

son cœur le lui ordonnait dans sa poitrine ; mais maintenant, depuis que tu étais parti pour Pylos, on dit qu'il ne mange plus, ni ne boit plus, qu'il ne surveille plus les travaux, mais reste assis gémissant et sanglotant et que la peau se consume autour de ses os. »

Mais tout en aimant son petit-fils, il le veut digne de lui, aussi laisse-t-il éclater sa joie lorsqu'il voit l'ardeur avec laquelle Télémaque se porte au combat :

« Quel jour c'est pour moi, dieux amis ! ah ! je suis comblé de joie : mon fils et l'enfant de mon fils luttent ensemble de courage. »

Laërte n'a pas été moins bon époux que bon père. Eumée nous parle des regrets que fait éprouver au vieillard la mort de sa femme, à laquelle il a toujours gardé une fidélité rare pour cette époque :

« . . . car il regrette affreusement son fils absent et l'épouse de sa jeunesse, à l'esprit étincelant : c'est elle surtout qui, en mourant, l'a plongé dans la douleur et lui a fait une vieillesse prématurée. »

Citons encore, pour ses sentiments paternels, Egyptios, dont il est question au 2^{me} chant. L'un de ses fils, Antiphos, est parti avec Ulysse. Bien qu'il lui en reste encore deux, il ne peut oublier le premier, malgré les vingt ans que dure son absence. Lorsque Télémaque convoque l'agora, aussitôt Egyptios émet la supposition qu'on a quelque nouvelle de son fils à lui communiquer : peut-il être un autre sujet digne d'intérêt ?

Touchante aussi est la douleur d'Eupithès, le père d'Antinoos, lorsqu'il apprend la mort du fils qui faisait son orgueil.

Antycléa, la mère d'Ulysse, est un pur modèle d'amour maternel et son entrevue avec son fils, dans la

sombre demeure d'Aïdès est bien la page la plus émouvante du livre : nous y renvoyons nos lecteurs.

Elle était aussi la meilleure des maîtresses . Eumée la regrette comme une mère et il se plaint de ne plus recevoir de douces paroles depuis qu'elle est morte.

CHAPITRE CINQUIÈME.

LES JEUNES GENS.

Pour avoir une idée de la jeunesse d'alors, nous ne devons pas aller chercher bien loin : les prétendants nous fournissent un nombreux groupe de jeunes gens, choisis parmi l'élite de la population. Ils répondent bien au type ainsi décrit par Horace :

Impiger, iracundus, inexorabilis, acer,
Jura neget sibi nata, nihil non arroget armis¹.

Tous s'installent impudemment dans la demeure de Pénélope et consomment ses richesses ; tous conspirent la mort du fils de celle qu'ils désirent épouser ; tous ont confiance en leur force et méprisent les sages avis des vieillards ; pourtant, ils ne forment pas comme un chœur d'opéra : tous sont bien des personnages réels, ont leur individualité.

Antinoos est celui qui correspond le mieux au type d'Achille auquel se rapporte la citation faite plus haut.

1. Il s'agit de déterminer comment l'écrivain doit représenter Achille :

« Qu'il soit actif, irascible, inexorable, cruel, qu'il ne reconnaisse aucune loi, qu'il n'en appelle jamais qu'à ses armes. »

Sa force et son audace en ont fait le chef des prétendants, comme Achille était le premier devant Troie. Il s'emporte facilement et sa colère éclate en imprécations et en menaces, auxquelles il ne dédaigne pas de mêler l'ironie, comme lorsqu'il promet à Ulysse « une Egypte et une Chypre bien amères ». Il est prompt à passer des injures aux voies de fait et il est le premier à porter la main sur Ulysse déguisé en mendiant. C'est lui qui commande l'embuscade qui attend Télémaque à son retour. Du reste, il est prêt à honorer ceux qui font preuve de force, la seule qualité qu'il apprécie. Ainsi lorsqu'Ulysse a abattu le misérable Iros, Antinoos s'empresse de placer devant lui une panse de chèvre, pleine de graisse et de sang, mets succulent, à ce qu'il paraît. Et il ne craint pas de parler en ces termes d'Ulysse qu'il croit mort :

« . . . je ne crois pas qu'il soit facile de tendre cet arc bien poli ; car il n'y a pas, parmi tous ceux qui sont ici présents, un homme tel qu'était Ulysse : je l'ai vu moi-même et je me souviens de lui, bien que je ne fusse encore qu'un naïf enfant ».

Ulysse aussi lui rendra justice : il aura, comme le plus vaillant et par conséquent le plus dangereux, ajoutons le plus insolent, les honneurs de sa première flèche.

Eurymaque est l'Ulysse de la bande. Sans doute la jeunesse se trahit dans ses emportements inconsidérés, comme lorsqu'il accable de ses menaces le devin Halithersès, ou qu'il lance un escabeau à la tête d'Ulysse ; mais il sait bien à l'occasion masquer ses desseins et rien n'égale son insigne mauvaise foi : les serments ne lui coûtent rien. Lorsque Pénélope craint pour les jours de son fils, il la rassure en ces termes :

« Fille d'Icare, prudente Pénélope, prends courage ;

que cela ne t'inquiète pas dans ton esprit : il n'y a pas d'homme et il n'y en aura pas qui porte les mains sur ton fils, aussi longtemps que je vis et que je vois sur la terre ; car voici ce que je déclare et certes, je l'accomplirai : aussitôt son sang noir coulerait sous notre lance. C'est que moi aussi, Ulysse le preneur de villes m'a fait souvent asseoir sur ses genoux, me mettant dans les mains de la viande rôtie et me donnant du vin rouge. Aussi Télémaque est-il pour moi le plus cher entre tous les hommes. Je l'assure qu'il n'a pas à craindre la mort de la part des prétendants ; quant à celle qui vient des dieux, elle n'est pas à éviter.

Après une telle effusion de sentiments, il semble que Pénélope puisse être rassurée sur le sort de son fils ; malheureusement le poète s'empresse d'ajouter :

« Il parla ainsi, la rassurant et cependant lui-même méditait la mort de Télémaque. »

Ulysse n'eût pas mieux menti !

Voyant Antinoos mort, Eurymaque tente de ruser avec Ulysse : il rejette toute la faute sur Antinoos et offre, en son nom et en celui de ses compagnons, de dédommager Ulysse de toutes leurs dilapidations. Il est évident que ce n'est qu'une ruse, il veut gagner le temps de s'armer et de recruter de nouveaux alliés ; mais Ulysse ne s'y laissera pas prendre, il est du reste trop irrité pour admettre aucun arrangement.

Eurymaque est aussi adroit à tourner un compliment qu'à faire une harangue captieuse. Voici un spécimen de la galanterie de ces temps reculés : « Fille d'Icare, prudente Pénélope, si tous les Achéens de l'Argos jasonienne¹

1. PérIPHRAse pour indiquer le Péloponnèse, dont Jasos fut un des rois.

te voyaient, beaucoup plus de prétendants festoyeraient dès l'aurore dans ta maison, car tu dépasses les autres femmes par la beauté, la taille et intérieurement par un esprit excellent. »

Eurymaque ne dédaigne, du reste, aucun moyen pour arriver à son but : c'est lui qui offre les plus beaux présents et il a su mettre la famille de Pénélope dans ses intérêts.

Et, pas plus que chez Ulysse, la prudence n'exclut en lui la bravoure. Quand il voit qu'Ulysse est inébranlable, il exhorte ses compagnons et se précipite en avant : à lui échoit la dernière flèche.

Si Eurymaque est l'Ulysse des prétendants, Amphinomos pourrait bien en être le Nestor. Il plaît à Pénélope pour sa sagesse, mais c'est une sagesse toute relative, bien entendu. Voyons plutôt comment il exhorte les prétendants à ne pas faire périr Télémaque :

« O amis, je ne voudrais pas faire périr Télémaque, car il est terrible de tuer quelqu'un de race royale ; mais demandons d'abord la volonté des dieux. Si les oracles du grand Zeus l'approuvent, moi-même je le tuerai et j'y engagerai les autres ; si les dieux s'y opposent, je forcerai les autres à y renoncer ».

La sagesse de ces temps-là n'est pas autre chose que cela : un oiseau avait plus d'influence sur les actes d'un sage que toutes les considérations morales. L'oiseau s'étant déclaré en faveur de Télémaque, Amphinomos déclare qu'il faut renoncer à le faire périr.

Courageux aussi cet Amphinomos : Eurymaque tombé, c'est lui qui se met à la tête des prétendants pour succomber à son tour de la main de Télémaque.

Tels sont les trois chefs des prétendants : nous ne parlerons pas des autres qui restent à l'arrière-plan. Ils offrent, sous diverses faces, le type de la jeunesse de ces temps-là, livrée à elle-même. Tout autre nous apparaît par exemple, Pisistrate, fils de Nestor, si respectueux envers les vieillards et sachant si bien se présenter ; mais celui-là a été élevé sous la tutelle d'un père qui ne badine pas et au milieu d'une nombreuse famille bien unie,

CHAPITRE SIXIÈME.

LES ESCLAVES.

Qui n'a lu la *Case de l'Oncle Tom* et ne s'est apitoyé sur la triste condition des malheureux nègres avant l'émancipation. Et pourtant il s'agissait là d'hommes qui, pour la plupart, reconnaissaient et acceptaient l'infériorité de leur race et étaient nés dans l'esclavage. Combien plus tragique était le sort des esclaves dans l'antiquité. La dure loi de la guerre livrait le vaincu à la merci d'un vainqueur inexorable, et trop heureux était le premier quand il rachétait sa vie au prix de sa liberté. Le roi le plus puissant, la reine la plus fière pouvaient, du jour au lendemain, se transformer en de misérables créatures, condamnées à subir tous les caprices du maître auquel le sort les avait fait échoir.

Il semblerait que de telles péripéties eussent dû faire réfléchir les heureux du jour sur l'instabilité des choses humaines et les amener à traiter avec douceur ces infortunés, ne fût-ce que dans leur intérêt personnel ; car

ils n'étaient pas à l'abri d'un sort semblable. Mais il n'en était rien et, s'il arrivait que le maître se montrât débonnaire tant qu'il était content de son esclave, malheur à celui-ci lorsqu'il s'attirait le courroux de l'homme qui avait sur lui droit de vie et de mort ; nous savons quelle terrible vengeance Ulysse a tiré de ses serviteurs infidèles.

Nous trouvons dans l'Odyssee un passage qui nous montre les misères de la vie quotidienne de l'esclave. Douze femmes sont chargées de moudre le blé et l'huile nécessaires à la consommation journalière : l'aurore brille et pourtant l'une d'elles est toujours au travail ; c'est qu'elle est faible et n'a encore pu achever sa tâche. La malheureuse maudit les prétendants qui lui occasionnent un surcroît de travail. La pauvre créature est tellement faite à l'idée que la servitude est son lot, qu'elle ne pense pas à maudire sa condition, qu'elle ne se révolte pas contre ses maîtres : elle ne voit pas plus loin que la circonstance fortuite à laquelle elle doit une aggravation de ses peines.

Mais tous ne sont pas si résignés et beaucoup profitent de l'absence du maître pour s'émanciper : ils se font les serviteurs des prétendants, acquérant ainsi le droit d'insolence vis-à-vis du reste de la maison. Car la servitude a façonné l'esclave et lui a laissé son empreinte indélébile. Il ne comprend pas la liberté ; il ne voit en elle que le droit d'être insolent vis-à-vis de celui devant lequel il tremblait hier. Telle est Mélanthios, le chevrier d'Ulysse, telle est Mélanthô, la suivante de Pénélope. Et tandis qu'ils outragent leurs maîtres, ils n'ont que du dédain pour les misérables ; ce sont des âmes d'esclaves,

Des tempéraments énergiques, l'esclavage fait des révoltés qui bien loin de dédaigner leurs compagnons d'infortune, s'efforcent d'élever ceux-ci à leur niveau et de les entraîner à conquérir leur liberté : tel fut Spartacus ; nous ne rencontrons pas ce type dans l'Odyssée.

Mais il est des natures tendres qui s'attachent au maître qui les nourrit et s'en font aimer à leur tour, s'il est susceptible d'affection. L'Odyssée nous en fournit deux exemples remarquables : Eumée et Eurycléa.

Eumée est fils de roi ; enlevé par une servante infidèle qui l'a livré à des pirates, il a été racheté par Laërte. Nous avons vu avec quel regret il parle de sa maîtresse Autycléa et quelle affection il a pour Ulysse : sa fidélité s'étend jusqu'à la troisième génération. Voici comment il accueille Télémaque revenu de son voyage :

“ . . . Le porcher, étonné, se leva et de ses mains tomba le vase où il mélangeait le vin étincelant. Il alla au-devant de son maître, lui baisa la tête et les deux beaux yeux et les deux mains et ses larmes coulèrent en abondance. Comme un père revoit avec tendresse un enfant aimé qui revient de la terre étrangère à la dixième année, un fils unique, né dans sa vieillesse, pour lequel il a beaucoup souffert, ainsi le divin porcher embrasse et serre dans ses bras Télémaque semblable à un dieu, comme échappé à la mort. Puis, en soupirant, il dit ces paroles ailées : Te voilà revenu, Télémaque, douce lumière. . . ”

Son affection se traduit en actes : vingt ans après le départ d'Ulysse, il prend le même soin des troupeaux confiés à sa garde que s'il était sous l'œil du maître. Il déplore les dilapidations des prétendants, comme s'il

s'agissait de son propre bien. Et lorsqu'Ulysse se révèle à lui et à Philétios, le bouvier, les deux fidèles esclaves luttent courageusement à ses côtés. Ils ont si bien faite leur la cause de leur maître, qu'ils ont épousé ses haines et qu'ils n'ont aucune compassion pour leurs malheureux compagnons de captivité, cruellement punis comme traîtres ; bien plus, ils mêlent à leur supplice d'atroces railleries. C'est là le mauvais côté de ces natures : leur fidélité fait aux oppresseurs un rempart contre les revendications des misérables.

Le pendant féminin d'Eumée, c'est Eurycléia, la nourrice d'Ulysse. Elle aussi n'est point née dans la maison : elle a été achetée par Laërte ; et cependant elle aussi s'est fait une patrie de la famille de ses maîtres, partageant son affection entre trois générations. Elle a soin de Télémaque comme d'un enfant et c'est à elle qu'il confie son secret et le soin des préparatifs lorsqu'il entreprend son voyage. Elle est en même temps la femme de confiance de Pénélope et dirige toute la maison.

Je ne reviendrai pas sur la scène de la reconnaissance. Le secret qui lui est imposé, elle le garde fidèlement, mais quelle anxiété pendant toute cette crise et quelle joie à l'heureux dénouement ! La salle est jonchée de sang et de morts et quels morts ! tous beaux jeunes gens moissonnés à la fleur de l'âge. Quel cœur de femme ne se fût ému ? Mais le cœur de la vieille est fermé à tout autre sentiment que celui de sa fidélité canine ; elle s'apprête à entonner un chant de triomphe lorsque Ulysse, qui, en vaillant guerrier, sait respecter un ennemi vaincu, l'arrête en lui disant :

« O vieille, si tu te réjouis, que ce soit dans ton cœur,

mais contiens-toi et ne pousse pas de hurlements, car il n'est pas décent de se glorifier devant des héros morts. . . »

Et quel tableau touchant de voir la vieille se hâtant autant que ses jambes le lui permettent pour porter l'heureuse nouvelle à Pénélope !

Mais aussi avec quelle insensibilité elle désigne aux bourreaux les douze malheureuses qui ont manqué à leurs devoirs : tant l'esclavage dégrade même les bonnes natures !

CHAPITRE SEPTIÈME.

UNE IDYLLE.

Que l'on me permette tout d'abord une courte digression :

Nous sommes au camp de Wallenstein. Schiller fait revivre et s'animer devant nous cette armée composée de bandits de toutes les nations, des gens de corde et d'épée, si l'on peut s'exprimer ainsi, qui font fi de tous les sentiments humains et qui ne rêvent que pillage et massacre. Arrivent les deux Piccolomini. Max, le plus jeune, fait un pompeux éloge de Wallenstein et tonne contre la cour de Vienne, qui, selon lui, n'apprécie pas son général. Son père, Octavio, lui fait entendre qu'il est d'autres considérations que les services guerriers et lui dépeint les maux de la guerre, en lui disant que lui, jeune homme élevé dans les camps, ne connaît pas ce que c'est que la paix.

Et Max de répondre :

« Oh ! fais que l'empereur conclue la paix, père ! et mon laurier sanglant je le donne avec joie pour la première violette que nous apporte Mars, gage odorant de la terre rajeunie ! »

Puis sur une exclamation de son père, il continue :

« Que je n'ai jamais vu la paix ? — Je l'ai vue, vieux père, j'en viens justement : mon chemin me conduisait par des pays que la guerre n'a pas atteints. — Oh ! la vie, père, a des charmes que nous n'avons jamais connus »

Suit la description du joyeux retour des soldats dans leurs foyers après la conclusion de la paix.

Et qui parle ainsi ? le colonel du fameux régiment des cuirassiers de Pappenheim, qui depuis quinze ans n'a pas quitté le harnais militaire, un fougueux jeune homme qui, hier encore, ne rêvait que coups d'estoc et de taille ; mais il a vu la paix dans une éclaircie, la paix ensoleillée par un doux sourire de jeune fille et son cœur s'est attendri !

Eh ! bien, je trouve une étroite parenté entre ce passage de Schiller et l'épisode d'Antinoos. Au milieu de l'étouffante atmosphère de luttes et de haines des poèmes homériques, cette idylle nous apparaît comme une fraîche oasis.

Ces heureux Phéaciens jouissent d'une position privilégiée entre tous : éloignés du reste des humains par la vaste étendue des mers, ils ignorent la guerre et ses horreurs et les dissensions intestines leur paraissent inconnues. Nous voyons le bon roi Antinoos, semblable à un vrai roi d'Yvetot. « assis comme un dieu sur son trône et buvant son vin » tandis qu'à côté de lui, près

du foyer, la reine Arété tisse des laines éclatantes. Pas un nuage n'assombrit leur union et ils sont tous les deux respectés de leur peuple. Dans la grande salle où ils se tiennent, ils reçoivent, tous les jours de l'année, les chefs phéaciens qui y trouvent une large hospitalité : On festine en causant ou en écoutant les chants d'un aède qui leur apporte les échos des guerres et des expéditions lointaines. Ces récits leur plaisent non seulement par l'effet du contraste, mais encore parce qu'ils leur font sentir plus vivement les charmes de la paix. Parfois un voyageur, un héros, jeté sur leur île par la tempête, vient agréablement rompre la monotonie de leur existence en leur contant ses merveilleuses aventures.

Et dans quel cadre enchanteur le poète place ces héros de la paix : il a épuisé pour eux tout ce que son imagination (fort pauvre à la vérité, mais il faut tenir compte des temps) lui offrait d'éclat et de magnificence. Les métaux étaient rares et chers : les murs des palais seront donc en airain avec des corniches en acier ; l'or et l'argent ne seront pas épargnés. Les productions artistiques passaient alors pour des merveilles : la garde de cette splendide demeure sera donc confiée à des chiens d'or et des statues d'or tiendront les torches qui éclairent les festins. Puis un vaste jardin offrira tous les fruits cultivés alors et la récolte durera toute l'année.

Quand les Phéaciens se réunissent à l'*agora* (une place pavée !) il ne s'agit ni de querelles à trancher, ni de politique extérieure : c'est pour lutter de vigueur ou d'adresse dans des jeux publics, heureux combats, où le vaincu en est quitte pour un léger mécompte.

Revenons à Alcinoos et à sa famille. Outre cinq fils, dont deux mariés, qui tous habitent avec lui, selon la

coutume patriarcale, il a une fille, Nausicaa, le seul type de jeune fille que nous voyions décrit dans Homère, aussi mérite-t-il que nous nous y arrêtions.

On sent, dans cette famille, l'influence bienfaisante de la présence d'une jeune fille : il y a là comme une douce atmosphère d'affection et de prévenances. Le père chérit sa fille et n'a rien à lui refuser. Elle l'appelle du doux nom de papa (en grec, *pappa* et il est à noter que ce mot ne se trouve qu'à cette place dans Homère). Ses frères sont pleins d'attentions pour elle et ils s'empressent autour de leur sœur lorsqu'elle revient en voiture.

En revanche, Nausicaa a soin de leurs vêtements : elle sait que les jeunes gens aiment à se présenter à la danse dans une tenue élégante et elle veille à ce qu'ils aient toujours du linge irréprochable. Disons-le sans vergogne, les temps du classicisme outré étant loin de nous, précisément au moment où Ulysse abordait dans l'île de Schérie, la jeune princesse s'apercevait qu'il était temps de songer au lavage. Mais Nausicaa ne pense pas seulement à ses frères, elle songe aussi à elle-même : elle rêve mariage, comme toutes les jeunes filles et veut être bien habillée et tenir son trousseau en bon ordre. Elle demande donc à son père de mettre un char à sa disposition, en lui expliquant ses motifs ; seulement par une innocente dissimulation que souligne le poète, la petite sournoise ne dit rien du motif qui lui tient au cœur, de ses rêves de jeune fille.

La besogne faite, tandis que le linge sèche, Nausicaa se délasse en jouant à la balle avec ses compagnes. C'est au moment où elles se disposent à partir, qu'Ulysse leur apparaît couvert de fange et n'ayant qu'une ceinture de feuillage pour tous vêtements. Ici Nausicaa se conduit

avec le plus grand tact : tandis que ses suivantes s'enfuient et se cachent, effrayées, la jeune princesse ne laisse pas paraître la moindre émotion. Aux supplications d'Ulysse, elle répond par des paroles de consolation. Puis elle ordonne à ses suivantes de donner à l'étranger de quoi se vêtir et ensuite de lui offrir des aliments.

Lorsqu'Ulysse s'étant baigné et vêtu, se montre à nouveau devant elle, Nausicaa, avec la franchise des mœurs simples, ne cache pas à ses suivantes l'impression qu'il fait sur elle : « Ah ! si un tel homme était appelé mon époux et qu'il consentit à demeurer ici ! »

Mais cela ne l'empêche pas de se préoccuper du qu'en dira-t-on : elle engage Ulysse à s'arrêter en chemin et à ne pas la suivre jusqu'à la ville ; elle ne se soucie pas que l'on dise d'elle qu'elle court au-devant des étrangers pour trouver un époux. Il paraît qu'il y a de bien mauvaises langues parmi ces Phéaciens !

Et que de sagesse dans ses conseils : c'est une petite futée que cette Nausicaa. Elle sait bien où réside la véritable autorité dans la maison. Alcinoos a beau, de par la loi, c'est-à-dire les usages, être le chef absolu et incontesté de sa famille, sa fille n'ignore pas que si Ulysse veut obtenir une grâce, c'est à la reine Arété qu'il doit s'adresser.

Son adieu à Ulysse est plein d'une grâce mélancolique :

« Nausicaa ayant la beauté des dieux s'arrêta au seuil de la salle fortement construite, admirant Ulysse qu'elle voyait devant ses yeux et s'adressant à lui, elle lui dit ces paroles ailées :

« Salut, étranger ! quand un jour tu seras dans la terre de ta patrie, souviens-toi de moi, car c'est à moi la première que tu es redevable de la vie.

« Le sage Ulysse lui dit en réponse :

« Nausicaa, fille du magnanime Alcinoos, fasse Zeus, l'époux qui gronde au loin d'Héré, que je revienne en ma maison et voie le jour du retour ! Alors, là, tous les jours, je t'adresserai des prières comme à un dieu, car tu m'as sauvé la vie, ô vierge ! »

Comme nous l'avons dit déjà, la terre des Phéaciens est une île d'Utopie et le poète y a formulé comme une espèce de protestation contre les horreurs de la guerre et des discordes civiles. Tout y est-il pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles ? Évidemment non, car le poète ne peut pas ne pas être de son temps : il trouve toutes naturelles des choses qui nous révoltent. Ainsi, l'esclavage fleurit dans l'heureuse île de Schérie ; ainsi, le menu peuple libre y est traité par Nausicaa de *cacoteroi* (mot à mot : plus mauvais), comme nous dirions : la populace. Nous voyons ici une aristocratie peu nombreuse, menant joyeuse vie aux dépens de la tourbe des esclaves et du menu peuple. Un trait caractéristique, c'est lorsqu'Alcinoos propose aux chefs phéaciens de lever de l'argent parmi le peuple pour se rembourser des présents faits à Ulysse ; « car, ajoute-t-il naïvement, il est dur pour un seul de faire des cadeaux sans rien recevoir en retour ».

Il est encore une autre famille, de personnages réels, celle-là, qui nous représente aussi l'image d'un bonheur quasi-parfait. Le croirait-on ? c'est celle de Ménélas ! Nous le retrouvons en plein festin de noces : il marie l'un de ses fils, ainsi que l'unique enfant qu'il ait eue d'Hélène, Hermione, qu'il envoie au fils d'Achille.

Ménélas a erré, lui aussi, pendant de longues années ;

mais, plus heureux qu'Ulysse, il a ramené ses vaisseaux et ses compagnons ; ses pérégrinations lui ont permis d'accroître encore les nombreux trésors qu'il rapportait de Troie. Aussi règne-t-il chez lui un luxe sans pareil, au point que Télémaque ne peut s'empêcher d'exprimer son admiration. Mais voici venir Hélène :

« Hélène sortit de sa chambre parfumée au toit élevé, semblable à Artémis à la flèche d'or. Aussitôt Adresté lui avança un fauteuil d'un beau travail, Alcippé lui apporta un tapis de laine molle et Phylô, une corbeille d'argent reposant sur des roues et remplie d'un fil excellent ; au-dessus s'élevait un fuseau, entouré de laine violette. Elle s'assit sur le fauteuil qui avait un tabouret pour les pieds et interrogea aussitôt son époux sur toutes choses :

« Savons-nous, ô Ménélas, nourrisson de Zeus, quels sont ces hommes . . . »

Tout le passé est comme s'il n'existait pas : Ménélas est plein d'affection et d'admiration pour sa femme. Hélène n'a aucun regret de cette Troie où elle a si longtemps vécu, où elle a aimé. Elle parle pourtant de cette époque de sa vie ; mais c'est sans éprouver aucune gêne, comme s'il s'agissait d'une autre et avec la joie qu'en éprouve une personne qui s'éveille d'un mauvais rêve.

Il semble que ces souvenirs lui fassent mieux sentir, par le contraste, toute la félicité de sa vie actuelle.

Une chose seulement trouble le bonheur de Ménélas : c'est la perte de tant de compagnons chéris : il donnerait toutes ses richesses pour les revoir en bonne santé. Il voudrait les établir près de lui et continuer, dans les loisirs de la paix, cette étroite camaraderie façonnée par la guerre. Cet homme est tout cœur : du reste, il ne nous est pas

présenté autrement dans l'Iliade et bien plus qu'Achille, bien plus qu'Ulysse, il mériterait d'être le principal héros des poèmes homériques, si la bonté était une qualité qui frappât les hommes ; mais c'est là une vertu cachée que l'on peut comparer au parfum de la violette. Du moins, cette vertu a trouvé sa récompense : Achille est tombé sur le champ de bataille ; Ulysse a perdu tous ses compagnons et doit débiter à son retour, par un affreux massacre ; Agamemnon est mort assassiné ; seul, Ménélas peut achever ses jours dans une joie exempte d'amertume : le sort a été bon à l'homme bon.

TROISIÈME PARTIE.

L'ODYSSÉE.

CHAPITRE PREMIER.

DÉPART DE L'ILE D'OGYGIE.

L'Aurore se levait de sa couche, d'après l'illustre Tithon, pour apporter la lumière aux Immortels et aux humains : cependant les dieux étaient assis en assemblée et au milieu d'eux Zeus tonnant, dont la force est la plus grande. Alors Athéné, qui se souvenait des nombreux malheurs d'Ulysse et s'affligeait de le voir dans le palais de la nymphe Calypso, parla ainsi :

« Zeus, mon père, et vous autres bienheureux dieux immortels, qu'il n'y ait plus à l'avenir, parmi les portesceptre, un roi bienveillant, bon et doux et dont l'esprit connaisse la justice, mais qu'ils soient tous cruels et pratiquent l'iniquité, puisque personne ne se souvient plus du divin Ulysse, qui était comme un tendre père pour les peuples qu'il dirigeait. Le voilà qui se trouve, souffrant cruellement, dans l'île et la demeure de la nymphe Calypso, qui le retient de force. Il ne peut arriver dans la terre de sa patrie, car il n'a ni navires munis de rames, ni compagnons qui l'aideraient à faire son retour sur le large dos de la mer. Maintenant, on médite de tuer son aimable enfant quand il reviendra à la maison, car il est allé s'informer de son père à Pylos l'admirable et à Lacédémone la divine. »

Pylos

Zeus l'assembleur de nuages lui dit en réponse :

« O mon enfant, quelle parole s'est échappée de l'enceinte de tes dents ! N'as-tu pas toi-même formé le dessein qu'Ulysse rentre dans sa patrie et se venge des prétendants ? quant à Télémaque, dirige-le intelligemment — car tu le peux — de façon à ce qu'il arrive sain et sauf dans sa patrie. »

Il dit, en s'adressant à Hermès, son fils chéri :

« Hermès, puisque, entre autres attributions, tu es notre messager, tu diras à la nymphe aux belles boucles notre véritable dessein sur le retour d'Ulysse à l'esprit patient : il partira sans être accompagné ni par un dieu ni par des hommes mortels ; mais sur un radeau assujéti par de nombreux liens, après avoir souffert bien des maux, il arrivera, le vingtième jour, à l'île de Schérie bien labourée, dans la terre des Phéaciens, qui approchent des dieux. Ceux-ci dans leur cœur l'honoreront comme un dieu et l'enverront sur un navire dans sa chère patrie, lui donnant de l'airain, de l'or et des vêtements en quantité, comme il n'en eût jamais rapporté de Troie, si même il s'en fût retourné sans encombre après avoir reçu sa part de butin. Car son destin est de revoir ses amis et d'arriver dans sa maison au toit élevé et dans la terre de sa patrie. »

Il parla ainsi et le messager, meurtrier d'Argus, obéit. Il attacha aussitôt à ses pieds ses belles sandales d'or, qui l'emportaient avec le souffle des vents aussi bien sur les eaux que sur la terre immense. Il prit aussi sa baguette, avec laquelle il assoupit les hommes quand il le veut et réveille aussi ceux qui dorment. L'ayant en main, le robuste meurtrier d'Argus s'envola. Arrivé en Piérie, du haut du ciel il se laissa tomber sur la mer.

Il glissa ensuite sur la vague, semblable à une mouette qui, poursuivant les poissons dans les abîmes terribles de la mer infertile, mouille d'eau salée ses ailes épaisses : ainsi Hermès se portait sur l'étendue des vagues.

Lorsqu'il arriva à l'île lointaine, sortant de la mer violette à terre, il marcha jusqu'à ce qu'il arrivât à une grande caverne, dans laquelle demeurait la nymphe aux belles boucles : il la trouva à l'intérieur. Un grand feu brûlait dans le foyer et le parfum du cèdre facile à fendre et du thuya embrasés se répandait au loin dans l'île. Celle-ci, chantant de sa belle voix, se tenait devant son métier, tissant avec une navette d'or. Une forêt verdoyante croissait autour de la caverne : des aunes, des peupliers noirs et des cyprès odoriférants ; là faisaient leurs nids des oiseaux à large envergure : des chouettes, des éperviers et des corneilles marines à la langue allongée, dont tous les soucis sont dirigés vers la mer. Autour de la grotte profonde s'étendait une vigne vigoureuse, florissante en grappes ; quatre fontaines d'une eau blanche, disposées l'une près de l'autre, coulaient chacune dans un sens différent ; tout autour, de tendres prairies étaient enflouries de violettes et d'aches. Même un Immortel, entrant dans ce lieu, devait être frappé d'admiration et éprouver une jouissance dans son esprit : le messager, meurtrier d'Argus, s'arrêta là, saisi d'admiration. Puis lorsqu'il eut tout admiré dans son cœur, il entra dans la large caverne. Calypso, la noble déesse, le reconnut aussitôt, car les dieux immortels ne sont pas inconnus les uns aux autres, même si l'un d'eux demeure au loin. Mais il ne trouva pas le magnanime Ulysse à l'intérieur : celui-ci pleurait sur le bord de la mer, au même endroit que d'habitude, déchirant son cœur dans les larmes, les sanglots et les souffrances.

Calypso, la noble déesse, s'étant assise sur un trône brillant, demanda à Hermès :

« Pourquoi, Hermès à la baguette d'or, viens-tu chez moi, hôte respecté et aimé, toi qui, jusqu'à présent, ne m'as pas rendu visite. Dis ce que tu désires ; mon cœur m'engage à l'accomplir, si je puis le faire et si c'est faisable. »

Ayant ainsi parlé, la déesse dressa une table, la couvrit d'ambrosie et versa le nectar rouge. Cependant le messager meurtrier d'Argus mangea et but. Lorsqu'il eut mangé et fortifié son cœur par la nourriture, il lui parla en ces termes :

« Déesse, tu interrogas un dieu qui est venu te trouver : je te parlerai en toute vérité, puisque tu le veux. Zeus m'a forcé malgré moi à venir ici : car qui de son plein gré, parcourrait une telle étendue immense d'onde salée ? Il n'y a tout près aucune ville d'humains, qui fassent aux dieux des sacrifices et immolent des hécatombes choisies. Mais il n'est au pouvoir d'aucun dieu d'éluder, ni de détourner les desseins de Zeus qui porte l'égide. On dit que tu as chez toi un homme, le plus malheureux de tous ceux qui ont combattu pendant neuf ans autour de la ville de Priam. La dixième année, ayant détruit la ville, ils s'en retournèrent chez eux, mais pendant le retour, ils offensèrent Athéné qui souleva contre eux un vent contraire et de grandes vagues. C'est celui-là que Zeus ordonne de renvoyer chez lui le plus tôt possible : car sa destinée n'est pas de mourir loin de ses amis, mais son sort est de les revoir encore et d'arriver dans sa maison au toit élevé et dans la terre de sa patrie. »

Il parla ainsi et Calypso, la noble déesse, frémit et lui adressa ces paroles ailées :

« Vous êtes cruels, ô dieux, qui me défendez de garder près de moi un homme que j'ai sauvé alors que seul il surnageait, accroché à la quille de son navire rapide que Zeus avait frappé de sa foudre brillante et brûlé au milieu de la mer couleur de vin. Je l'ai aimé, je l'ai nourri, je voulais le rendre immortel et qu'il passât tous ses jours sans connaître la vieillesse. Mais puisqu'il n'est au pouvoir d'aucun dieu d'éviter ni de détourner les desseins de Zeus qui porte l'égide, qu'Ulysse s'éloigne donc sur la mer infertile puisque celui-là l'y engage et l'y pousse. Cependant je ne lui fournirai pas les moyens de partir, car je n'ai ni vaisseaux à rames, ni compagnons qui l'aident à traverser le large dos de la mer ; mais je l'avertirai bienveillamment et je ne lui cacherai pas qu'il arrivera sain et sauf dans la terre de sa patrie. »

Le messager meurtrier d'Argus lui répondit :

« Ainsi, congédie-le maintenant ; respecte la volonté de Zeus, de peur que, dans la suite, irrité contre toi, il ne te fasse sentir le poids de sa colère. »

Ayant ainsi parlé, le puissant meurtrier d'Argus s'éloigna et la nymphe respectable alla trouver Ulysse, après avoir entendu les ordres de Zeus. Elle le trouva assis sur le rivage : jamais ses yeux n'étaient secs de larmes et la douce vie s'écoulait pour lui à soupirer après un retour auquel la nymphe ne consentait point. Il passait les jours assis parmi les rochers du rivage et regardait continuellement, en versant des larmes, la mer infertile. S'étant approché de lui, la noble déesse lui dit :

« Infortuné, je ne veux plus que tu te lamentes ici,

je ne veux pas que ta vie se consume : dans ma grande bienveillance pour toi, j'ai résolu de te congédier. Allons, abats de grands arbres avec l'airain et construis-en un radeau ; puis fixe un tillac au-dessus, pour qu'il te porte sur la mer nuageuse. Cependant j'y placerai du pain et de l'eau et du vin rouge en quantité suffisante pour détourner la faim ; puis je te donnerai des habits et enverrai derrière toi un vent qui te fera arriver sain et sauf dans les champs de ta patrie, si c'est la volonté des dieux qui habitent le large ciel et qui sont plus puissants que moi à concevoir et à exécuter. »

Elle parla ainsi et le divin Ulysse tant éprouvé frémit et lui dit ces paroles ailées :

« En vérité, déesse, tu prépares autre chose que mon retour, toi qui m'ordonnes de traverser sur un radeau le grand abîme de la mer, si effrayant et si périlleux, que ne traversent pas même les navires bien construits à la marche rapide, favorisés par le vent de Zeus. Malgré tes paroles, je ne m'embarquerai point sur un radeau, à moins que tu ne daignes, ô déesse, me jurer, par le grand serment, que tu ne médites pas de m'exposer à quelque autre malheur. »

Il parla ainsi ; Calypso sourit, le frappa amicalement de la main et lui dit :

« Il faut que tu sois bien rusé et que tu n'aies pas un faible esprit pour dire ce que tu viens de dire. Sachent donc la terre et le ciel large au-dessus et l'eau du Styx qui coule en dessous — ce qui est le plus grand et le plus terrible serment pour les dieux bienheureux — que je ne médite pas de t'exposer à quelque autre malheur. Mais ce que je pense et je médite, c'est ce que je ferais pour moi-même, si j'étais dans la même nécessité. Car

mon esprit est juste et je n'ai pas dans la poitrine un cœur de fer, mais il est compatissant. »

Ayant parlé ainsi, elle le conduisit rapidement et il suivit les traces de la déesse. Ils arrivèrent ensemble, la déesse et l'homme, à la caverne profonde : celui-ci s'assit sur le trône d'où venait de se lever Hermès et celle-ci plaça devant lui toutes espèces d'aliments et de boissons dont les hommes se nourrissent. Elle-même s'assit en face du divin Ulysse et devant elle ses servantes placèrent l'ambroisie et le nectar. Tous deux étendirent les mains sur les mets placés devant eux. Quand ils eurent savouré la nourriture et la boisson, alors Calypso, la noble déesse, commença à parler ainsi :

« Divin fils de Laërte, artificieux Ulysse, ainsi donc tu veux à l'instant retourner dans ta maison, dans ta chère patrie ? En tous cas, sois heureux ! Mais si tu savais dans ton esprit de quels maux le sort t'accablera avant d'arriver dans la terre de ta patrie, tu resterais ici habiter avec moi qui te rendrais immortel, bien que tu désires revoir ton épouse, que tu regrettes tous les jours. Et en vérité je puis me vanter de n'être pas pire qu'elle, ni pour la beauté, ni pour la taille, car les mortelles ne peuvent lutter avec les immortelles, ni en taille, ni en beauté. »

Le sage Ulysse lui dit en réponse :

« Respectable déesse, ne t'irrite pas contre moi à cause de cela ; car je sais très bien moi-même qu'en comparaison de toi la sage Pénélope est insignifiante comme beauté et comme taille : car elle est mortelle et toi tu es immortelle et non sujette à la vieillesse. Et cependant je veux et je désire tous les jours aller à la

maison et voir le jour du retour. Et si quelque dieu me fait éprouver un naufrage sur la mer couleur de vin, je le supporterai, ayant dans ma poitrine un cœur patient : car j'ai déjà beaucoup souffert et beaucoup enduré des vagues et de la guerre ; qu'un nouveau malheur s'ajoute à ceux-là ! »

Lorsque parut l'Aurore aux doigts de rose, génératrice du matin, aussitôt Ulysse se revêtit de sa tunique et de son manteau. La nymphe de son côté s'entoura d'un voile argenté, léger et gracieux, mit autour de sa taille une belle ceinture d'or et couvrit sa tête d'un voile. Puis elle s'occupa à préparer le retour du magnanime Ulysse. Elle lui donna une grande hache d'airain, aiguisée des deux côtés, qui se maniait des deux mains ; celle-ci avait un très beau manche d'olivier solidement fixé. Elle lui donna ensuite une hachette bien polie et le conduisit à l'extrémité de l'île où croissent de grands arbres, l'aune, le peuplier noir, le sapin qui s'élève jusqu'au ciel, tous arbres bien secs, qui flotteront facilement. Lorsqu'elle lui eut montré où croissaient les grands arbres, Calypso, la noble déesse, s'en retourna à la maison. Cependant Ulysse coupait les arbres et il eut vite fini la besogne. Il en abattit en tout vingt, les équarrit avec l'airain, les polit soigneusement et les aligna au cordeau. Alors Calypso, la noble déesse, lui apporta une tarière. Il forait tous les troncs et les fixa les uns aux autres par des chevilles et des liens. Il fit ensuite le tillac, qui reposait sur de nombreux étais ; enfin il termina le radeau en fixant sur les côtés de grandes planches. Puis il fit le mât et la vergue qui s'y attache. Ensuite pour diriger le navire, il fit un gouvernail, qu'il entoura tout à fait de claies d'osier pour le protéger

contre les vagues. Enfin il remplit le radeau de bois. Alors Calypso, la noble déesse, lui apporta des tissus pour faire des voiles et il les fit ; il y attacha des cordages et des écoutes, puis, au moyen de perches, il fit glisser son radeau vers la mer divine.

Le quatrième jour tout était fini. Le cinquième, la divine Calypso le congédia de son île, après lui avoir donné des vêtements parfumés. Elle plaça sur le radeau une outre de vin noir et une autre, plus grande, pleine d'eau. Elle lui donna aussi un sac avec des vivres en quantité suffisante et fit souffler un vent favorable et doux. Joyeux, le divin Ulysse déploya sa voile au vent et assis au gouvernail, dirigea adroitement son navire. Le sommeil n'approchait point de ses paupières, tandis qu'il contemplait les Pléiades, le Bouvier qui se couche tard et l'Ourse, que l'on appelle aussi le Chariot, qui tourne au même lieu en regardant Orion et qui seule ne prend point part aux bains de l'Océan. Calypso, la noble déesse, lui avait conseillé de l'avoir toujours à main gauche en traversant la mer. Dix-sept jours il vogua traversant la mer ; le dix-huitième apparurent les montagnes sombres de la terre des Phéaciens, qui se trouvait la plus proche de lui : elle lui semblait comme un bouclier au milieu de la mer brumeuse.

Le puissant dieu qui ébranle la terre, revenant des Éthiopiens, le vit de loin du haut des monts Solymes, il le vit voguant sur la mer : il s'irrita davantage dans son cœur, et, branlant la tête, il s'écria :

« Hélas ! les dieux ont donc tout autrement décidé à l'égard d'Ulysse, pendant que j'étais chez les Éthiopiens, car le voilà près de la terre des Phéaciens, où son destin est d'échapper à la longue chaîne de maux qui le

suit ; mais jusque-là je jure de lui faire éprouver encore assez de tourments ! »

Ayant ainsi parlé, il rassembla les nuages et prenant en main son trident, agita la mer ; il souleva les tempêtes de tous les vents et couvrit de nuages aussi bien la terre que la mer : la nuit descendit du ciel. Eurus et Notus se rencontrant avec Zéphyre, soufflant en sens contraire, et avec Borée, soulèvent de grandes vagues. Alors le cœur et les genoux d'Ulysse fléchissent et gémissant, il se dit en son esprit magnanime :

« Malheureux que je suis ! que va-t-il arriver de moi ? Je crains que la déesse ne m'aie dit tout à fait la vérité lorsqu'elle m'annonça que je serais comblé de maux sur la mer avant d'arriver dans la terre de ma patrie ; maintenant tout cela s'accomplit ; de quels nuages Zeus entoure le large ciel, comme il a agité la mer, comme les tempêtes de tous les vents se précipitent ! Maintenant ma perte est inévitable. Trois et quatre fois heureux les Danaens qui ont péri dans la vaste Troie en rendant service aux fils d'Atrée. O que ne suis-je mort et n'ai-je succombé au sort le jour où la multitude des Troyens jetait contre moi des javelots d'airain autour du corps d'Achille mourant ! Alors j'aurais obtenu des funérailles et les Achéens auraient célébré ma gloire ; et maintenant mon lot est de succomber à une triste mort. »

Comme il disait ces mots, une vague d'une impétuosité effrayante fond sur la proue et ébranle le radeau. Ulysse lâche le gouvernail et est jeté loin du radeau. La terrible tempête formée de tous les vents réunis brise le mât par le milieu et lance au loin dans la mer la voile et la vergue. Il resta longtemps sous l'eau et ne put

aussitôt revenir à la surface par suite de la grande impétuosité de la vague. Puis, il était appesanti par les vêtements que lui avait donnés la divine Calypso.

Enfin il sort de l'eau, crache de sa bouche l'onde salée et amère ; l'eau ruisselle en abondance de sa tête. Malgré sa souffrance, il n'a pas oublié son radeau, mais s'élançant parmi les vagues, il le rejoint et s'assied au milieu.

Cependant les grandes vagues emportent le radeau çà et là. C'est alors que la fille de Cadmus l'aperçut, Ino aux beaux pieds, qui autrefois était une mortelle douée de la parole, et maintenant, sous le nom de Leucothéa, participe, au sein de la mer, à la gloire des dieux : elle eut compassion d'Ulysse errant et souffrant, s'assit sur le radeau et dit :

« Infortuné, pourquoi Poseidon qui ébranle la terre te tourmente-t-il cruellement, te prépare-t-il sans cesse des malheurs ? Cependant il ne te fera pas périr, bien qu'il le désire beaucoup. Voici ce que tu feras, car tu me parais intelligent : ôte tes vêtements, abandonne ton radeau aux vents qui l'emportent et nageant des bras, essaie d'atteindre la terre des Phéaciens, où ton destin est de trouver un refuge. Prends ce bandeau immortel que tu étendras sur ta poitrine : alors tu n'auras pas à souffrir la crainte ni à périr. Mais lorsque de tes mains tu toucheras la terre, tu le détacheras pour le jeter au loin dans la mer couleur de vin, sans regarder derrière toi. »

Ayant ainsi parlé, la déesse lui donna son bandeau et elle-même, sous la forme d'un plongeon, rentra dans la mer houleuse et une grande vague la déroba aux regards :

Cependant le divin Ulysse tant éprouvé hésitait et soupirant, il se dit dans son cœur magnanime :

« Malheureux que je suis, quelque dieu ne trame-t-il pas encore une ruse contre moi en m'engageant à abandonner le radeau ? Je ne suis guère disposé à obéir, car je vois de mes yeux qu'elle est éloignée la terre que l'on m'a indiquée comme refuge, mais voici ce que je ferai, car cela me semble le meilleur : aussi longtemps que les poutres resteront unies par leurs liens, je resterai ici et supporterai patiemment mes maux ; mais quand la vague aura disjoint mon radeau, je nagerai, puisque je ne puis rien imaginer de meilleur. »

Tandis qu'il roulait ces pensées dans son esprit et dans son cœur, Poseidon qui ébranle la terre souleva une grande vague, terrible, lourde et haute et la lança sur lui. Comme un vent violent, soufflant sur un tas de paille sèche, la disperse çà et là, ainsi la vague dispersa les grandes poutres du radeau. Cependant Ulysse enfourche une poutre et la monte comme un cheval de course : il dépouille les habits que lui a donnés la divine Calypso ; puis, ayant étendu le bandeau sur sa poitrine, il se jette dans la mer la tête en avant et déploie les bras pour nager. Le puissant dieu qui ébranle la terre le vit et dit, en branlant la tête :

« Maintenant, erre ainsi sur la mer en souffrant beaucoup de maux, jusqu'à ce que tu te joignes aux hommes nourris par Zeus. J'espère que tu ne te plaindras pas de ne pas avoir eu ta part de malheurs ! »

Ayant ainsi parlé, il fouetta ses chevaux à la belle crinière et arriva à Égée où se trouve son palais célèbre. Cependant Athéné, la fille de Zeus, pensait autrement : elle barra le chemin aux autres vents, leur ordonnant

de cesser et de se coucher tous et elle fit lever le rapide Borée, et poussa les flots en avant, pour que le divin Ulysse se mêlât aux Phéaciens amis de la rame, après avoir échappé à la mort et à la Parque.

Alors il erra deux jours et deux nuits sur la mer agitée et bien des fois son cœur vit la mort en face. Mais lorsque l'Aurore aux belles boucles amena le troisième jour, le vent cessa et fit place au temps calme. Alors Ulysse, soulevé par une grande vague, jeta devant lui un regard perçant et vit la terre tout près. De même que les enfants saluent avec joie le retour à la santé de leur père, quand, après avoir longtemps souffert les attaques d'une divinité cruelle, les dieux le délivrent de la maladie; ainsi Ulysse contemplait avec joie la terre et la forêt et nageait désireux de toucher le sol de ses pieds. Mais lorsqu'il en fut à la distance d'où l'on peut se faire entendre en criant, il entendit le bruit de la mer contre les rochers : une grande vague rugissait en se brisant avec fracas contre la terre ferme et en couvrant tout de l'écume de la mer : il n'y avait ni port, ni baie pour recevoir les navires ; partout rien que des brisants et des rochers qui s'avancent en saillie. Alors Ulysse sentit fléchir ses genoux et son cœur, et soupirant, il se dit dans son esprit magnanime :

« Malheureux que je suis, alors que, contre toute espérance, Zeus m'a accordé de revoir la terre, que j'ai réussi à traverser l'abîme, je ne vois aucune issue pour sortir de la mer grise : rien que des rochers aigus autour desquels rugit la vague bruyante; le roc s'élève, escarpé, d'une mer profonde et il n'y a aucun endroit où l'on puisse se tenir sur ses deux pieds et échapper au malheur. Si j'aborde ici, je crains qu'une vague énorme ne me sou-

lève au moment où je sortirai de l'eau et ne me jette contre un rocher : tous mes efforts seront inutiles. Si, au contraire, je nage plus loin le long de la côte, pour chercher une plage en pente douce ou un port, je crains que la tempête, m'ayant saisi de nouveau, ne me porte, gémissant profondément, sur la mer poissonneuse ; ou qu'un dieu ne m'envoie quelque monstre marin, comme l'illustre Amphitrite en nourrit beaucoup, car je sais combien le célèbre dieu qui ébranle la terre est irrité contre moi. »

Tandis qu'il roulait ces pensées dans son esprit et dans son cœur, une grande vague le porta sur un rocher du rivage. Là, il se fût écorché la peau et brisé les os, si Athéné à la face de hibou ne l'eût inspiré : il se hâta de saisir le rocher de ses deux mains, et s'y retint en gémissant, jusqu'à ce que la grande vague fut passée ; mais lorsqu'elle se retira, elle le frappa de nouveau dans son mouvement de reflux et le rejeta au loin dans la mer. De même que, lorsqu'on retire un polype de son trou, de nombreux cailloux restent attachés à ses tentacules, ainsi il laissa aux rochers la peau de ses fortes mains. Puis une grande vague le recouvrit et alors Ulysse serait mort misérablement et contrairement au destin, si Athéné à la face de hibou ne lui avait donné le jugement : étant sorti de la vague qui se brisait contre le rivage, il nagea le long de la côte, regardant la terre, y cherchant une plage en pente douce ou un port. Mais lorsqu'il arriva en nageant à l'embouchure d'un fleuve au cours majestueux, alors il vit un endroit excellent, dépourvu de rochers et à l'abri du vent. Quand il aperçut le fleuve, il le pria ainsi dans son cœur :

« Écoute moi, ô dieu, qui que tu sois : je te rencontre

après t'avoir longtemps désiré, fuyant de la mer pour échapper aux menaces de Poseidon. Il est respectable même pour les dieux immortels, celui des hommes qui arrive après avoir erré, comme moi maintenant j'arrive vers ton cours et t'implore après avoir beaucoup souffert. Aie compassion de moi, ô dieu, je m'adresse à toi comme un suppliant. »

Il parla ainsi et le dieu aussitôt arrêta son cours, retint ses vagues, fit devant lui l'accalmie et le recueillit dans son embouchure. Les deux genoux et les bras vigoureux du héros fléchissaient, la mer avait dompté son courage. Toute sa peau était gonflée et l'eau coulait à flots de sa bouche et de ses narines. Sans souffle et sans voix, il se laissa choir presque inanimé, car une horrible fatigue l'accablait. Mais lorsqu'il eut repris haleine et que son esprit se réveilla dans sa poitrine, alors il délia de son corps le voile de la déesse et le lança dans le fleuve coulant vers la mer. Le flot le reporta vers la mer où aussitôt Ino le reçut dans ses mains. Cependant Ulysse, sortant du fleuve, se pencha vers les roseaux et baisa la terre qui produit l'épeautre. Puis, soupirant, il dit dans son cœur magnanime :

« Malheureux que je suis, que vais-je souffrir ? Qu'est-ce qu'il adviendra de moi maintenant ? Le givre malfaisant et la rosée vivifiante accableront à la fois ma poitrine qui a peine à respirer ; puis le matin, un vent humide souffle du fleuve. Si, montant la colline, dans le bois ombreux, je me couchais au milieu d'un épais taillis et que le doux sommeil vint me visiter, je craindrais de devenir la proie des bêtes fauves. »

En réfléchissant, cela lui parut le plus avantageux ; il marcha vers la forêt qui se trouvait près de l'eau dans

un endroit visible de tous côtés. Il se glissa sous deux arbres dont les branches s'étaient entrelacées : l'un était un olivier sauvage, l'autre un olivier cultivé. Le souffle humide des vents ne passe pas au travers ; le soleil brillant ne les atteint pas de ses rayons et la pluie ne perce pas leur feuillage : tellement leur croissance les a fortement entrelacés. Ulysse se glissa en dessous : de ses mains, il s'arrangea un large lit, car il y avait là un grand amas de feuilles, autant qu'il en faudrait pour abriter trois hommes pendant la saison d'hiver, si rude qu'elle fût. En voyant ce tas, le divin Ulysse tant éprouvé se réjouit ; il se coucha au milieu et se recouvrit de feuilles. Comme quelqu'un se trouvant à l'extrémité du champ et qui n'a pas de voisins près de lui, conserve un tison enflammé sous une couche de cendre noire, gardant ainsi un germe de feu, pour ne pas devoir courir çà et là en chercher, ainsi Ulysse se trouvait caché sous les feuilles. Cependant Athéné répandit le sommeil sur ses yeux en fermant ses paupières, afin de faire cesser au plus tôt sa fatigue accablante.

CHAPITRE DEUXIÈME.

NAUSICAA.

Tandis que le divin Ulysse tant éprouvé s'endormait accablé de sommeil et de fatigue, Athéné se rendait vers la ville peuplée par les Phéaciens dans l'île de Schérie. Désireuse de préparer à Ulysse les voies de retour, la déesse à la face de hibou se dirigea vers la demeure

d'Alcinoos, qui régnait sur eux. Elle entra dans la chambre richement ornée où reposait une vierge semblable aux Immortelles par la taille et par la beauté : c'était Nausicaa, fille du magnanime Alcinoos. Auprès d'elle dormaient, aux deux côtés du seuil, deux suivantes parées de la beauté des Grâces. Les portes brillantes étaient fermées.

La déesse se glissa comme un souffle vers le lit de la jeune vierge, et se tenant à son chevet, sous les traits de la fille du célèbre marin Dymas, que chérissait Nausicaa entre toutes les compagnes de son âge, elle lui parla ainsi :

« Nausicaa, pourquoi ta mère t'a-t-elle créée si négligente ? Tes beaux vêtements sont jetés là sans soin et cependant voici qu'approche l'époque de ton mariage, où tu devras revêtir de beaux habits et en fournir à ceux qui te conduiront vers ton époux. Car ainsi l'on acquiert une bonne renommée parmi les hommes et l'on réjouit son père et sa vénérable mère. Allons donc au lavoir à l'aurore naissante ; je t'accompagnerai comme aide, pour que tu sois plus tôt prête, car tu ne resteras plus longtemps fille, étant recherchée par les premiers d'entre les Phéaciens, peuple dont tu es toi-même issue. Dès l'aurore, exhorte ton illustre père à préparer des mules et un char qui transporte les ceintures, les voiles et les étoffes teintes de couleurs brillantes. Du reste cela vaudra beaucoup mieux pour toi que d'aller à pied, car les lavoirs sont très éloignés de la ville. »

Ayant ainsi parlé, Athéné à la face de hibou remonta vers l'Olympe, où, dit-on, les dieux ont fixé leur paisible séjour. Là, on n'est point agité par les vents, ni mouillé

par la pluie ; la neige n'en approche pas, mais l'air y flotte sans nuages et il y règne une lumière d'une blancheur éblouissante. C'est là que les dieux bienheureux passent tous leurs jours dans les délices ; c'est là que remonta la déesse à la face de hibou, après avoir parlé à la jeune fille.

A ce moment l'Aurore, quittant son trône, vint éveiller Nausicaa au beau voile : aussitôt, étonnée du songe qu'elle venait de faire, elle alla par la maison pour avertir ses parents, son père et sa mère chéris : elle les trouva à l'intérieur. Sa mère était assise auprès du foyer avec ses suivantes, filant la laine pourprée ; son père, elle le rencontra sur le seuil, se rendant, avec les rois illustres, au conseil, où les appelaient les nobles Phéaciens. S'étant approchée très près de son père chéri, elle lui dit :

« Cher papa, ne me prépareras-tu pas un char élevé, aux belles roues, pour que je transporte nos beaux habits vers le fleuve, et que j'y lave ceux qui sont au linge sale ? D'abord il te convient à toi-même, lorsque tu sièges au conseil parmi les principaux, d'avoir sur la peau des vêtements propres. Puis, tu as dans ton palais cinq fils : deux mariés et trois dans la fleur de la jeunesse : ceux-ci veulent avoir toujours des vêtements nouvellement lavés pour aller à la danse : c'est moi qui dois veiller à tout cela. »

Elle parla ainsi, n'osant invoquer, auprès de son père chéri, le mariage auquel elle aspire. Celui-ci comprit tout et lui répondit :

« Mon enfant, je ne te refuserai ni les mules, ni quoi que ce soit. Va, mes serviteurs te prépareront un char élevé aux belles roues, muni d'une caisse. » Ayant

ainsi parlé, il appela ses serviteurs et ceux-ci lui obéirent. Ils sortirent et apprêtèrent un char à mules, avec de bonnes roues, amenèrent les mules et les attelèrent au char. La jeune fille apporta de sa chambre les vêtements brillants et les déposa sur le char bien poli. Sa mère y plaça, dans une corbeille, des provisions de toute sorte en quantité suffisante, des mets cuits, versa du vin dans une outre en peau de bouc et, Nausicaa étant montée sur le char, elle lui donna de l'huile liquide dans une fiole d'or, afin qu'elle s'en oignit ainsi que ses suivantes.

La jeune fille prit le fouet et les rênes brillantes, et excita les mules : elles s'élançèrent à grand bruit, trainant sans relâche le char avec les vêtements et Nausicaa ; celle-ci n'était pas seule : avec elle allaient ses suivantes.

Elles arrivèrent au bord du beau fleuve : là se trouvaient de nombreux lavoirs, où coulait une eau abondante et limpide pour nettoyer le linge sale. Elles détêlèrent les mules du char et les lâchèrent le long du fleuve sinueux pour y paître une herbe aussi douce que le miel. Puis elles prirent du char les vêtements, les plongèrent dans l'eau profonde et les foulèrent en rivalisant de vitesse. Lorsqu'elles eurent lavé et frotté tout le linge, elles l'étendirent en ordre sur le rivage de la mer à l'endroit où le flot a roulé le plus de cailloux. Puis s'étant lavées et ointes grassement d'huile, elles prirent leur repas sur les bords du fleuve, laissant les habits sécher aux rayons du soleil.

Lorsqu'elle-même et ses suivantes eurent savouré leur nourriture, elles ôtèrent leurs ornements de tête et se mirent à jouer à la balle : c'était Nausicaa aux bras blancs qui conduisait le jeu. Telle est Artémis, qui se

plait, dans les montagnes, sur le Taygétos élevé ou sur l'Erymanthos, à percer de ses traits les sangliers et les cerfs rapides ; ses nymphes champêtres , filles de Zeus porteur de l'égide, prennent part à ses jeux et Létô¹ se réjouit dans son cœur. Elle les dépasse de la tête ou du front et on la reconnaît facilement entre toutes, bien que toutes soient belles. Ainsi la jeune vierge dépassait toutes ses suivantes. Mais lorsque, ayant attelé les mules et plié les beaux vêtements, elles pensaient à s'en retourner à la maison, Athéné, la déesse à la face de hibou, en a disposé autrement : elle songe à réveiller Ulysse, pour qu'il voie la jeune fille et que celle-ci le conduise à la ville des Phéaciens. La princesse jeta la balle sur une de ses suivantes : elle la manqua et la balle tomba dans le gouffre profond. Les jeunes filles jetèrent alors un grand cri et Ulysse s'éveilla. Il s'assit et roula ces pensées dans son esprit et dans son cœur :

« Malheureux que je suis ! sur la terre de quels mortels me trouvé-je encore ? Sont-ils insolents, sauvages et injustes, ou bien sont-ils hospitaliers et ont-ils un esprit semblable à celui des dieux ? Un cri féminin vient de retentir : on dirait de jeunes nymphes, habitant les hauts sommets des montagnes, les sources des fleuves et les prairies herbues. Ou bien suis-je près d'hommes doués de la parole ? Mais allons nous en assurer et voir nous-même. »

Ayant ainsi parlé, le divin Ulysse sortit des buissons et de sa large main arracha, de la forêt touffue, un rameau feuillu, pour couvrir sa nudité. Puis il s'avança vers les jeunes filles aux belles boucles. Il leur parut affreux tout souillé qu'il était de l'écume de la mer ;

1. Latone, mère de Diane (Artémis) et d'Apollon.

elles s'enfuirent de côté et d'autre et se cachèrent dans les anfractuosités du rivage. La seule fille d'Alcinoos est restée, car Athéné a inspiré le courage à son esprit et chassé la peur de ses membres. Ulysse hésita s'il embrasserait les genoux¹ de la jeune fille, ou s'il l'implorerait de loin, lui adressant des discours mielleux. Enfin, craignant d'irriter la jeune fille, il lui sembla préférable de l'implorer de loin :

« O reine, je t'implore ! mais es-tu déesse ou mortelle ? Si tu es déesse, de celles qui habitent le large ciel, à voir ton apparence, ta taille et ta prestance, tu ne peux être qu'Artémis, fille du grand Zeus. Si tu es des mortelles qui habitent la terre, trois fois heureux ton père et ta vénérable mère, trois fois heureux tes frères ! car leur cœur est réchauffé d'une joie perpétuelle à cause de toi, lorsqu'ils te voient entrer dans la danse, semblable à une tige élancée. Mais plus heureux que tous les autres sera dans son cœur celui qui, chargé des présents de noces, te conduira dans sa maison. Car jamais je n'ai vu de mes yeux semblable être mortel, ni parmi les hommes, ni parmi les femmes : l'admiration me prend quand je te contemple. Autrefois, à Délos, j'ai vu une jeune tige de palmier qui croissait près de l'autel d'Apollon : en la voyant, je restai longtemps surpris dans mon âme, car jamais pareil arbre n'était sorti de terre. Ainsi, ô femme, je t'admire, étonné, et n'ose embrasser tes genoux. De lourds malheurs m'accablent : hier, après vingt jours, j'ai échappé à la sombre mer. Tout ce temps la vague et les tempêtes rapides m'ont entraîné de l'île d'Ogygie.

1. A la manière des suppliants.

Maintenant un dieu m'a jeté ici, sans doute afin qu'ici aussi j'éprouve quelque malheur ! Car je ne crois pas que mes souffrances finissent, mais les dieux m'en préparent encore beaucoup dans l'avenir. Mais, ô reine, aie compassion de moi, car, après avoir souffert tant de maux, tu es la première que je rencontre et je ne connais personne d'autre parmi les hommes qui habitent cette ville et ce pays. Montre-moi le chemin de la ville et donne-moi un haillon pour me couvrir, ou quelque morceau de toile que tu as pris pour envelopper ton linge. Que les dieux, en échange, te donnent ce que tu désires dans ton cœur : un mari, des enfants et une douce conformité de sentiments. Car il n'y a rien de plus beau ni de meilleur que lorsque, dans une famille, la concorde règne entre le mari et la femme, au grand désespoir des malveillants, à la joie de ceux qui leur veulent du bien. Et ils jouissent d'une grande réputation. »

Nausicaa aux bras blancs lui répondit : « Étranger, c'est Zeus Olympien qui répartit le bonheur entre tous les hommes, aux bons comme aux méchants, à chacun comme il lui plaît. C'est assurément de lui que viennent tes souffrances et tu dois les supporter jusqu'au bout. Maintenant, puisque tu es venu dans notre ville et notre pays, tu ne manqueras ni de vêtements, ni de tout ce dont peut avoir besoin un malheureux qui se présente en suppliant. Je te montrerai la ville et je te dirai le nom du peuple qui l'habite. Ce sont les Phéaciens qui occupent cette ville et cette terre, et moi je suis la fille du magnanime Alcinoos, sur lequel reposent la force et la puissance des Phéaciens. »

Elle dit et s'adressant à ses suivantes aux belles boucles : « Arrêtez-vous, ô suivantes ; où fuyez-vous à

la vue d'un mortel ? Pensez-vous par hasard que ce soit un homme mal intentionné ? Mais parmi les hommes ayant vie, il n'y en a pas et il n'y en aura jamais, qui vienne dans la terre des Phéaciens pour y porter la guerre, car nous sommes chéris des Immortels. Puis nous habitons à l'écart, au sein de la mer agitée, aux confins du monde et aucun autre peuple n'a de rapports avec nous. Mais voici un malheureux errant qui est arrivé jusqu'ici, il faut en prendre soin : car tous les étrangers et les mendiants nous sont envoyés par Zeus ; un don, si faible qu'il soit, lui est agréable. Donnez donc, ô suivantes, à manger et à boire à l'étranger et engagez-le à se laver dans le fleuve, dans un endroit à l'abri du vent. »

Elle parla ainsi ; les suivantes se levèrent et, s'encourageant l'une l'autre, firent asseoir Ulysse à l'abri comme le leur ordonnait Nausicaa, fille du magnanime Alcinoos. Elles placèrent près de lui une tunique et un manteau pour se vêtir, lui donnèrent de l'huile liquide dans une fiole d'or et l'engagèrent à se laver dans les ondes du fleuve. Ensuite elles se retirèrent à l'écart.

Cependant Ulysse se purifia dans le fleuve, de la fange qui couvrait son dos et ses larges épaules, et nettoya sa tête de l'écume de la mer infertile. Mais lorsqu'il se fut complètement lavé et frotté d'huile et qu'il eut revêtu les habits que lui avait fournis la jeune vierge, Athéné, fille de Zeus, le fit paraître plus grand et plus fort et fit flotter sur ses épaules des cheveux bouclés, pareils à la fleur d'hyacinthe ; elle répandit la grâce sur sa tête et sur ses épaules. Il s'assit à l'écart au rivage de la mer, brillant de beauté et de grâce : la jeune fille, saisie d'admiration, dit à ses suivantes aux belles boucles :

« Écoutez, suivantes aux bras blancs, ce que je vais vous dire : ce n'est point contre la volonté des dieux qui habitent l'Olympe, que cet homme est venu se mêler aux divins Phéaciens. Car, en vérité, il m'a d'abord paru laid et maintenant il est semblable aux dieux qui habitent le vaste ciel. Ah ! si un tel homme était appelé mon époux et qu'il consentit à demeurer ici ! Mais donnez, ô suivantes, à manger et à boire à l'étranger. »

Elle parla ainsi et celles-ci lui obéirent ; et elles placèrent devant Ulysse des mets et du vin. Alors le divin Ulysse tant éprouvé se mit à manger et à boire avidement, car il y avait longtemps qu'il n'avait pris de nourriture.

Cependant Nausicaa aux bras blancs, ayant replié les habits et les ayant placés sur son beau char, attela les mules au sabot solide et monta. Alors elle appela Ulysse et l'exhorta en ces termes :

« Lève-toi maintenant, étranger, pour aller à la ville, afin que je te conduise vers la maison de mon père à l'esprit étincelant, où tu trouveras les plus illustres de tous les Phéaciens. Mais fais ce que je te recommande, car tu me sembles un homme sensé. Aussi longtemps que nous irons par les champs et les cultures, marche rapidement avec mes suivantes derrière les mules et le char ; quant à moi, j'ouvrirai le chemin. Mais lorsque nous approcherons de la ville, tu verras, non loin de la route, un beau bois de peupliers noirs consacré à Athéné : là coule une fontaine et tout autour s'étend une prairie ; là se trouve l'enclos de mon père et son verger verdoyant, à une distance de la ville telle qu'on peut s'en faire entendre en criant. T'étant assis là, tu y resteras un moment, jusqu'à ce que nous soyons arrivées

à la ville et entrées dans la maison de mon père. Car je crains les mauvais propos, je crains que les passants ne disent, en nous rencontrant : — « Quel est ce bel étranger qui suit Nausicaa ? C'est sans doute son futur époux : elle a préféré courir au devant d'un étranger, méprisant les plus nobles des Phéaciens qui la recherchent. » — Mais lorsque tu penseras que nous devons être arrivées à la maison, alors va vers la ville des Phéaciens et demande la maison de mon père, le magnanime Alcinoos. Elle est facile à reconnaître et un naïf enfant t'y conduirait ; car les maisons des Phéaciens ne sont nullement construites de la même manière que celle du héros Alcinoos. Lorsque, traversant la cour, tu auras franchi le seuil, entre tout de suite dans la salle, afin de t'adresser à ma mère. Elle est assise au foyer à la lueur du feu, s'appuyant contre une colonne et filant une laine teinte de pourpre marine et merveilleuse à voir. Ses servantes sont assises derrière elle. Près d'elle se trouve le trône de mon père, dans lequel assis, semblable à un immortel, il boit son vin. Passant devant lui, étends tes mains vers les genoux de ma mère, afin que, plein de joie, tu voies rapidement arriver le jour du retour, si même tu es de très loin d'ici. Car si, en son âme, elle est bien disposée pour toi, tu peux espérer de revoir tes amis et de retourner dans ta maison bien bâtie et dans le pays de tes pères ».

Ayant ainsi parlé, elle frappa les mules de son fouet brillant : celles-ci quittèrent rapidement les bords du fleuve ; elles couraient, laissant retomber leurs pieds en cadence. La jeune fille tenait ferme les rênes, afin que les suivantes et Ulysse pussent la suivre : elle maniait le fouet avec art. Le soleil se couchait lorsqu'ils

arrivèrent au célèbre bois sacré d'Athéné, près duquel s'assit le divin Ulysse. Aussitôt ensuite, il adressa cette prière à la fille du grand Zeus :

« Exauce-moi, enfant de Zeus qui porte l'égide, déesse infatigable ! Écoute-moi du moins maintenant, si jadis tu ne m'as pas entendu, alors que le dieu qui ébranle la terre a brisé mon navire. Accorde-moi d'être reçu par les Phéaciens en ami, ou d'exciter leur pitié. »

Ainsi pria-t-il et Pallas Athéné l'entendit, mais elle ne se montra point en sa présence, car elle craignait d'offenser son frère consanguin : celui-ci, fortement irrité contre le divin Ulysse, devait le poursuivre jusqu'à ce qu'il arrivât dans sa patrie.

CHAPITRE TROISIÈME.

ULYSSE CHEZ LES PHÉACIENS.

Cependant Ulysse se lève pour se rendre à la ville : Athéné, toujours bienveillante pour lui, répand autour de lui une épaisse nuée, de peur qu'un des fiers Phéaciens, le rencontrant, ne l'injurie en paroles et ne lui demande qui il est. Mais lorsqu'il fut sur le point d'entrer dans la ville agréable, alors Athéné, la déesse à la face de hibou, s'offrit à sa rencontre, sous les traits d'une jeune vierge tenant une cruche. Elle s'arrêta devant lui et le divin Ulysse l'interrogea :

« O mon enfant, ne pourrais-tu me conduire à la maison du héros Alcinoos, qui commande aux hommes d'ici ? car je suis un étranger qui arrive ici d'une contrée

lointaine après avoir beaucoup souffert : c'est pourquoi je ne connais aucun des hommes qui habitent cette ville et ces champs. »

Athéné, la déesse à la face de hibou, lui répondit :

« Certainement, ô père étranger, que je te montrerai la maison que tu me demandes, car celle de mon père irréprochable se trouve tout près. Mais va comme cela en silence ; moi, je te montrerai le chemin. Et ne fais attention à aucun homme et n'interroge personne, car les gens d'ici n'accueillent pas volontiers les étrangers et ils ne font pas fête à celui qui vient d'un autre pays. Confiants dans leurs vaisseaux rapides, ils traversent le grand abîme, car cela leur a été donné par le dieu qui ébranle la terre. Leurs navires sont prompts comme l'aile ou comme la pensée. »

Ayant ainsi parlé, Pallas Athéné le conduisit rapidement : il marchait sur les traces de la déesse. Ainsi les Phéaciens, navigateurs expérimentés, ne l'aperçurent point, comme il passait au milieu d'eux par la ville ; car Athéné aux belles boucles, la terrible déesse, bien disposée pour lui dans son cœur, avait répandu autour de lui une nuée divine. Ulysse admira le port et les vaisseaux bien proportionnés et l'agora où les héros se rassemblent et les grands murs élevés, formés de pieux, ouvrage merveilleux à voir. Mais lorsqu'ils arrivèrent à la très célèbre demeure du roi, Athéné, la déesse à la face de hibou, parla ainsi :

« Voilà, ô père étranger, la maison que tu me demandes de t'indiquer : tu y verras les rois, nourrissons de Zeus, festoyant un festin. Toi, entre, sans rien craindre dans ton cœur ; car un homme hardi réussit mieux en toutes choses, si même il vient de quelque pays

étranger. Tu rencontreras d'abord dans la grande salle la maîtresse de la maison : Arété est son nom et il la désigne bien ¹. Alcinoos l'honore comme n'est honorée sur terre aucune autre des femmes qui sont en puissance de mari. C'est ainsi que dans leur cœur la respectent et ses chers enfants et Alcinoos lui-même et ses peuples qui, la regardant comme une déesse, l'accueillent par un murmure flatteur lorsqu'elle s'avance par la ville. Rien ne lui manque de ce qui fait un noble esprit ; et elle apaise les disputes des hommes qui lui sont chers. Si donc elle est bien disposée pour toi dans son cœur, tu pourras avoir l'espoir de revoir tes amis et d'arriver dans ta maison au toit élevé et dans la terre de ta patrie. »

Ayant ainsi parlé, Athéné à la face de hibou, abandonnant l'agréable Schérie, partit et traversant la mer infertile, arriva à Marathon et de là à Athènes aux larges rues et entra dans la forte maison d'Erechtéus. Cependant Ulysse arriva à la maison célèbre d'Alcinoos et beaucoup de pensées agitèrent son cœur, avant qu'il franchît le seuil d'airain.

Un éclat pareil à celui du soleil et de la lune était répandu sur toute la maison au toit élevé du magnanime Alcinoos : car des murs d'airain régnaient tout autour depuis le seuil jusqu'au coin le plus reculé ; la corniche était en acier. Des portes d'or fermaient à l'intérieur la maison solide ; des montants d'argent s'élevaient sur le seuil d'airain et étaient surmontés d'un linteau d'argent ; l'anneau de la porte était en or. De chaque côté se trouvaient des chiens d'or et d'argent, qu'Héphaïstos, à

1. Arété veut dire vertu.

l'esprit ingénieux, avait fabriqués pour garder la maison du magnanime Alcinoos : ils étaient immortels et ne devaient jamais connaître la vieillesse. Tout le long du mur, depuis le seuil jusqu'au coin le plus reculé, étaient rangés des fauteuils, recouverts de voiles légers et bien tissés, œuvre des femmes. Là s'asseyaient les chefs des Phéaciens, buvant et mangeant ; car il y avait de quoi festoyer toute l'année. Des jeunes gens en or s'élevaient sur des piédestaux bien construits, tenant en main des torches allumées, éclairant les nuits à ceux qui festinent dans la maison. Cinquante femmes font l'office de servantes : les unes broient au moulin le grain couleur de pomme ; les autres, assises auprès de leurs métiers, tissent et filent la laine et leurs fuseaux sont toujours en mouvement comme les feuilles du grand peuplier noir. Sur leurs tissus bien serrés, l'huile coule sans les pénétrer. Autant les Phéaciens sont adroits entre tous les hommes à lancer sur la mer un vaisseau rapide, autant leurs femmes le sont à travailler au métier : car Athéné leur a accordé la science des beaux ouvrages et une noble intelligence.

A côté de la cour, près des portes, est un grand jardin carré, des deux côtés duquel s'étend une palissade. Là croissent de grands arbres verdoyants, des poiriers, des grenadiers, des pommiers aux fruits brillants, des figuiers doux et des oliviers verdoyants. Les fruits ne leur manquent jamais ni l'hiver ni l'été ; ils durent toute l'année. Toujours le Zéphyr, de son souffle, fait éclore les uns en même temps qu'il fait mûrir les autres : la poire mûrit après la poire, la pomme après la pomme ; après la grappe, la grappe ; la figue après la figue. Là croit un vignoble aux grappes abondantes, dont les unes sèchent

au soleil sur une place unie, tandis qu'on cueille les autres et que d'autres encore sont sous le pressoir ; à côté sont des raisins qui viennent seulement de se dépouiller de leurs fleurs, tandis que d'autres brunissent. Tout au bout du vignoble, se trouvent des plates-bandes en bon ordre, où croissent toute espèce de plantes qui fleurissent toute l'année. Il y a aussi deux sources dont l'une coule à travers tout le jardin, tandis que l'autre jaillit dans un sens opposé, sous le seuil de la cour, devant la haute maison, et les citoyens viennent y puiser. Tels étaient les dons brillants prodigués par les dieux à la maison d'Alcinoos.

Là, le divin Ulysse tant éprouvé restait debout et admirait. Mais lorsqu'il eut tout admiré dans son cœur, il franchit le seuil et entra dans la maison. Il y trouva les chefs et conducteurs des Phéaciens, la coupe en main, faisant des libations à l'habile meurtrier d'Argus, auquel ils s'adressaient en dernier lieu, quand ils pensaient à leur lit. Cependant le divin Ulysse tant éprouvé entra dans la maison, toujours entouré de la nuée épaisse qu'Athéné avait répandue autour de lui, afin qu'il pût arriver à Arété et au roi Alcinoos. Ulysse toucha de ses mains les genoux d'Arété et aussitôt la nuée divine s'écoula de lui. Tous se turent en voyant un homme dans la maison et le regardèrent étonnés. Ulysse alors dit en suppliant :

« Arété, fille de Rhéxénor semblable aux dieux, je suis venu, après avoir beaucoup enduré, vers ton époux, vers tes genoux et vers ces convives. Puissent les dieux bienheureux vous accorder de vivre longtemps et de laisser chacun à vos enfants les richesses de vos palais et les récompenses que le peuple vous a données. Mais

fournissez-moi les moyens de retourner dans ma patrie au plus vite, parce que depuis longtemps, loin de mes amis, j'endure des souffrances. »

Ayant parlé ainsi, il s'assit au foyer, dans la cendre, près du feu : tous restèrent silencieux. Enfin un vieillard, le héros Échénéos, le plus âgé des Phéaciens, qui l'emportait sur tous par ses conseils, car il connaissait bien des choses et les anciens usages, leur adressa ces sages paroles :

« Alcinoos, il n'est ni beau, ni convenable, qu'un hôte soit assis à terre, dans les cendres du foyer : tous sont en suspens, attendant ta décision. Relève donc cet hôte, fais le asseoir dans un fauteuil à clous d'argent et ordonne aux hérauts de mélanger l'eau et le vin, afin que nous fassions des libations à Zeus ami de la foudre, qui protège les suppliants respectables. Cependant que l'économe serve à l'hôte un repas des provisions qu'elle tient enfermées. »

Lorsque le fort Alcinoos l'eut entendu, prenant par la main Ulysse à l'esprit étincelant et fécond en ressources, il le fit se lever du foyer et s'asseoir sur le siège brillant, qu'occupait à côté de lui son fils, le courageux Laodamas, qu'il aimait le plus. Une servante lui versa d'une belle cruche d'or dans une belle cuvette d'argent de l'eau pour se laver les mains ; puis elle apporta une table polie. La respectable économe plaça devant lui du pain et beaucoup de mets, n'épargnant pas ses provisions. Lorsque le divin Ulysse tant éprouvé eut bu et mangé, alors Alcinoos dit au héraut :

« Pontonoos, mêle l'eau au vin dans le cratère, puis partage-le entre tous dans la salle, afin que nous fassions des libations à Zeus ami de la foudre, qui protège les suppliants respectables. »

Il parla ainsi et Pontonoos mélangea le vin doux comme le miel ; il le distribua entre tous, le versant dans les coupes. Lorsque tous eurent fait leurs libations et bu autant que leur cœur le désirait, Alcinoos leur parla ainsi :

« Écoutez, chefs et conducteurs des Phéaciens, afin que je vous dise ce que mon cœur m'ordonne dans ma poitrine : Maintenant que le festin est terminé, retournez à la maison pour vous coucher. Dès l'aurore, ayant convoqué tous les anciens, nous fêterons notre hôte dans le palais, nous ferons de beaux sacrifices aux dieux et nous penserons à assurer son retour, afin qu'avec notre aide, sans fatigue et sans peine, joyeux il arrive rapidement dans la terre de sa patrie, si même elle est très éloignée ; et que, dans l'intervalle, il ne souffre aucun mal ni aucune douleur, jusqu'à ce qu'il foule le sol natal. Là ensuite il subira le sort que le destin et les Parques pesantes lui ont filé de lin à sa naissance, lorsque sa mère l'enfanta. Si c'est quelqu'un des Immortels qui est descendu du ciel, sans doute c'est quelque machination que préparent les dieux. Car toujours jusqu'à présent les dieux nous ont apparu visiblement, quand nous faisons d'illustres hécatombes et ils prennent part à nos festins assis au milieu de nous. Et si même quelqu'un cheminant seul les rencontre, ils ne se cachent point, car nous sommes leurs proches, de même que les Cyclopes et les tribus sauvages des Géants. »

Le sage Ulysse lui dit en réponse :

« Alcinoos, aie d'autres pensées en ce qui me concerne ; car je ne ressemble aux Immortels, qui habitent le large ciel, ni par le corps, ni par la taille, mais bien aux hommes mortels. Ceux que vous connaissez qui ont

le plus supporté de malheurs parmi les hommes, c'est à ceux-là qu'on peut me comparer en souffrances. Et vous verriez que les miennes sont plus grandes, si je vous racontais tout ce que j'ai souffert par la volonté des dieux. Mais permettez-moi de manger, quoique je sois affligé ; car il n'est rien de plus éhonté que l'odieux estomac, qui vous force à penser à lui, si même vous êtes attristé et que le deuil est dans votre cœur. Ainsi, moi aussi qui ai le deuil dans mon cœur, il me force toujours à manger et à boire et me faisant oublier tout ce que j'ai souffert, il m'oblige à le remplir. Et vous, préparez mon départ à l'aurore naissante, afin de reconduire dans sa patrie un malheureux qui a beaucoup souffert, et que la vie ne me quitte pas avant que je n'aie revu mon bien, mes serviteurs et ma grande maison au toit élevé. »

Il parla ainsi ; et tous le louèrent et décidèrent de renvoyer l'hôte chez lui, parce qu'il avait parlé comme il convient. Lorsqu'ils eurent fait des libations et bu autant que leur cœur le désirait, chacun s'en retourna chez soi pour se coucher et Ulysse resta seul dans la salle. Auprès de lui étaient assis Arété et Alcinoos semblable à un dieu ; tandis que les servantes mettaient en ordre la vaisselle du festin.

Ils s'entretinrent longtemps ensemble, puis Arété aux bras blancs ordonna aux servantes de dresser un lit dans la galerie, d'y placer de belles couvertures de pourpre, d'étendre dessus des tapis, puis des draps d'une seule pièce pour se couvrir. Celles-ci sortirent de la chambre tenant une torche à la main. Lorsqu'elles eurent prestement fait le lit, elles engagèrent en ces termes Ulysse à se lever :

« Lève-toi et viens te coucher, ô étranger, ton lit est fait. » Elles parlèrent ainsi et celui-ci trouva agréable d'aller se coucher.

Lorsque parut l'aurore aux doigts de rose, génératrice du matin, le fort Alcinoos se leva de son lit et le divin Ulysse, le destructeur de villes, se leva également. Alors le roi Alcinoos le conduisit à l'agora des Phéaciens, qui était établie près de leurs navires. Bientôt l'agora et les sièges se remplirent d'hommes rassemblés. Beaucoup regardaient avec admiration le fils de Laërte à l'esprit étincelant : car Athéné avait répandu une grâce divine sur sa tête et sur ses épaules et le faisait paraître plus grand et plus gros, pour qu'il devint l'ami de tous les Phéaciens en leur inspirant la terreur et le respect. Lorsqu'ils se trouvèrent tous rassemblés, alors Alcinoos leur dit :

« Écoutez, chefs et conducteurs des Phéaciens, afin que je vous dise ce que mon cœur m'ordonne dans ma poitrine. Cet étranger, errant, est arrivé dans ma maison : je ne sais qui il est, des hommes de l'aurore ou des hommes du soir. Il demande qu'on le reconduise et supplie que ce soit tout de suite. Nous, comme nous l'avons toujours fait, nous assurerons son retour. Car jamais personne de ceux qui arrivent dans notre demeure n'est resté longtemps ici s'affligeant, faute de moyens de partir. Lançons donc dans la mer divine un vaisseau noir, n'ayant jamais navigué, et choisissons parmi le peuple cinquante-deux jeunes gens, réputés les meilleurs. Ayant bien attaché toutes les rames aux tolets, revenez et entrant dans ma demeure, préparez à la hâte un repas : je fournirai en abondance tout ce qui est nécessaire. Voilà ce

que j'ordonne aux jeunes gens : quant aux rois porte-sceptre, qu'ils viennent dans ma belle maison, afin que nous fêtions notre hôte dans notre salle ; et que personne ne refuse. Appelez aussi l'aède divin, Démodocos ; car les dieux lui ont donné de réjouir par ses chants, quand son cœur le pousse à chanter. »

Ayant ainsi parlé, il se mit en marche et les autres porte-sceptre le suivirent : un héraut alla chercher l'aède divin. On choisit cinquante-deux jeunes gens qui s'en allèrent, comme il l'avait ordonné, sur le rivage de la mer infertile. Lorsqu'ils arrivèrent au navire et à la mer, ils traînèrent le navire noir vers les profondeurs de la mer, y placèrent le mât et les voiles et attachèrent les rames aux courroies de peau, tout comme il convient, puis déployèrent les voiles blanches et ancrèrent le navire dans un endroit profond. Ensuite ils marchèrent vers la grande maison d'Alcinoos à l'esprit étincelant : les galeries, les cours et la maison étaient pleines d'hommes. Alors Alcinoos sacrifia douze brebis, huit porcs aux dents blanches, deux bœufs aux jambes torses : ils les écorchèrent, les apprêtèrent et préparèrent un agréable repas.

Le héraut s'approcha, conduisant l'aède très aimé que chérissait la Muse, qui lui donna à la fois un bien et un mal, le privant des yeux et lui donnant un chant agréable. Pontonoos lui plaça un fauteuil à clous d'argent au milieu des convives, l'appuyant contre une grande colonne ; au-dessus de sa tête, à un clou, il suspendit sa lyre sonore et lui montra comment l'atteindre avec les mains. Devant lui il plaça une corbeille et une belle table, ainsi qu'une coupe de vin, quand le cœur lui dirait de boire. Alors le sage Ulysse, ayant coupé le dos d'un

porc aux dents blanches, entouré d'une graisse abondante, tout en se réservant une part plus forte, appela le héraut :

« Héraut, prends, porte cette viande à Démodocos, afin qu'il mange et que je lui fasse fête malgré ma tristesse. De tous les hommes habitant sur terre les aèdes reçoivent un tribut d'honneur et de respect, car la Muse leur a appris les chants ; elle aime la tribu des aèdes. »

Il parla ainsi et le héraut portant la viande la remit aux mains du héros Démodocos : celui-ci la reçut et se réjouit dans son cœur. Cependant les convives mirent les mains aux mets préparés qui se trouvaient devant eux. Mais lorsqu'ils eurent satisfait leur envie de nourriture et de boisson, alors le sage Ulysse dit à Démodocos :

« Démodocos je te loue entre tous les mortels : c'est la Muse, fille de Zeus, qui t'a enseigné, ou bien c'est Apollon lui-même ; car tu chantes tout à fait selon l'ordre le sort des Achéens, ce qu'ils ont fait, ce qu'ils ont souffert et enduré, comme si toi-même avais été présent, ou si tu l'avais entendu d'un autre. Chantons donc la construction du cheval de bois qu'Epéos fit avec Athéné et que jadis le divin Ulysse conduisit par ruse dans l'Acropole, l'ayant rempli de héros qui détruisirent Iliou. Si tu me dis ces choses comme il convient, j'affirmerai devant tous les hommes que c'est un dieu bienveillant qui t'a doué d'un chant inspiré. »

Il parla ainsi et celui-ci, saisi par le dieu, commença et fit entendre son chant. Il débuta au moment où une partie des Argiens, montant sur leurs navires pourvus de bancs, s'éloignaient après avoir mis le feu à leurs tentes, tandis que les autres, entourant l'illustre Ulysse,

étaient déjà sur la place de Troie, cachés dans le cheval que les Troyens eux-mêmes avaient trainé dans l'Acropole. Comme il était là debout, les Troyens assis autour de lui disaient beaucoup de choses irréfléchies. Trois avis leur plaisaient surtout : ou de fendre le bois creux avec l'airain impitoyable, ou l'ayant trainé au haut de la montagne, de le précipiter sur les rochers, ou bien encore de le conserver comme une offrande qui charme les dieux ; c'est ce dernier qui devait s'accomplir, car c'était le destin de la ville de périr, lorsqu'elle aurait enfermé dans ses murs le grand cheval de bois, où étaient assis tous les plus braves des Argiens, apportant aux Troyens le carnage et la mort. Il chanta comment les fils des Achéens, se déversant du cheval et abandonnant leur embuscade creuse, détruisirent la ville. Il chanta comment ils portaient, chacun de leur côté, la ruine dans la ville escarpée, tandis qu'Ulysse, pareil à Arès, courait vers la maison de Déiphobos avec le divin Ménélas. Il dit quel terrible combat ils eurent à livrer là et comment ils vainquirent avec l'aide de la magnanime Athéné.

Ainsi chanta l'illustre aède : cependant Ulysse, ayant pris de ses fortes mains son grand manteau de pourpre, l'étendit sur sa tête et cacha son beau visage ; car, versant des larmes de dessous ses sourcils, il avait honte de le montrer aux Phéaciens. Ses larmes restèrent cachées à tous les autres ; seul Alcinoos les vit ou les devina, étant assis près de lui et l'entendit gémir profondément. Aussitôt il dit aux Phéaciens amis de la rame :

« Écoutez, chefs et conducteurs des Phéaciens, que déjà Démodocos arrête sa lyre sonore, car ce qu'il

chante n'est pas agréable à tous. Depuis que nous avons fini notre repas et que l'aède divin s'est levé, notre hôte n'a pas cessé son gémissement lamentable : en vérité une grande douleur environne son cœur. Mais que celui-là cesse ses chants, afin que tous également nous nous livrions à la joie, et nous qui donnons l'hospitalité et l'hôte qui la reçoit : c'est bien plus beau ainsi ; car c'est en l'honneur de notre hôte respectable que tout ceci se fait, c'est pour lui que nous rassemblons de beaux présents et c'est son retour que nous préparons.

Toi, de ton côté, ne cache pas, dans un but intéressé, ce que je te demanderai : il sera plus beau que tu dises vrai. Dis-moi le nom dont t'appelaient là-bas ta mère et ton père et les autres de la ville et ceux qui vivent aux alentours. Personne des hommes n'est complètement sans nom, ni le méchant, ni le bon, depuis le moment même de sa naissance, car les parents en appliquent à tous lorsqu'ils viennent au monde. Dis-moi ta terre et ton peuple et ta ville, afin que nos navires dirigés par leur esprit t'y conduisent. Car les Phéaciens n'ont pas de pilotes, ni de gouvernail, ni ce qu'ont les autres navires ; mais les leurs ont les pensées et l'esprit des hommes, ils connaissent les villes et les grasses campagnes de tous les hommes, et traversent rapidement l'abîme de la mer, cachés dans la brume et les nuages ; et ils n'ont à craindre ni accidents, ni ruine. Mais dis-moi cela et explique-moi sans détours, où tu as erré, dans quels pays tu es arrivé, dans quelles villes populeuses ; quels peuples sont méchants, sauvages et iniques, et lesquels sont hospitaliers et ont un esprit à l'image des dieux. Dis pourquoi tu pleures et te lamentes en ton cœur en entendant rappeler le sort des Argiens,

des Danaens et d'Ilion. Ce sont les dieux qui l'ont fait et ils ont filé la mort aux hommes, afin que ceux qui viendront après, eussent quoi chanter. Ou bien quelqu'un de tes parents, homme excellent, a péri devant Ilion ; ou un gendre ou un beau-père, ceux qui sont les plus aimés après ceux de notre sang et de notre race ; ou quelque brave compagnon connaissant les douceurs de l'amitié ; car il n'est en rien pire qu'un frère, l'ami qui connaît la sagesse. »

CHAPITRE QUATRIÈME.

POLYPHÈME.

Le sage Ulysse lui dit en réponse : « Puissant Alcinoos, le plus illustre parmi tous tes peuples, en vérité il est beau d'entendre un aède tel que celui-ci, l'égal des dieux par la voix. Je pense qu'il n'est pas de vie plus agréable que lorsque la joie règne dans le peuple tout entier et que les convives, assis en rang dans la maison, écoutent un aède, tandis que les tables regorgent de pain et de viandes et que, puisant le vin du cratère, l'échanson l'apporte et le verse dans les coupes. Mais ton cœur te porte à m'interroger sur mes malheurs lamentables, ce qui doit raviver ma douleur et mes sanglots. Que te dirai-je en premier, puis en dernier lieu ? car les dieux Ouraniens m'ont donné beaucoup de malheurs. Maintenant, je dirai d'abord mon nom, afin que vous tous le sachiez, et qu'ensuite, si j'évite le jour cruel de la mort, je devienne votre hôte, bien qu'habitant au loin :

Je suis Ulysse, fils de Laërte ; mes stratagèmes occu-

pent les pensées de tous les hommes et ma gloire atteint le ciel. J'habite Ithaque, que l'on voit au loin : là s'élève une montagne, le majestueux Nériton, tout couvert de feuillage agité par les vents. Tout autour sont des îles habitées, à très peu de distance les unes des autres, Doulichion, Samé, Zacynthe la boisée. Ithaque, voisine de la terre, est située dans la mer, la dernière du côté des ténèbres ¹ ; les autres sont à l'écart, vers le côté de l'aurore et du soleil ². Le sol en est pierreux, mais nourrit une vaillante jeunesse : je ne puis rien voir de plus doux que cette terre. C'est en vain que Calypso, la noble déesse, a voulu me retenir dans ses grottes profondes, me désirant comme époux ; et l'artificieuse Circé, dans son palais de l'île d'Ea : mais jamais elles n'ont persuadé le cœur qui bat dans ma poitrine. Car rien n'est plus doux que la patrie et les parents, même pour celui qui habite une riche demeure, dans une terre étrangère, loin de sa famille. Mais je vais te raconter le retour plein de malheurs que m'a envoyé Zeus, à mon départ de Troie.

D'Ilion le vent me porta vers les Cicones, à Ismaros : là, je détruisis leur ville et les fis périr. Ayant pris leurs épouses et beaucoup de richesses, nous les partageâmes de façon à ce que chacun reçût part égale. Alors j'engageai mes compagnons à se retirer d'un pied rapide, mais ces grands sots ne m'écoutèrent pas. Alors beaucoup de vin fut bu et ils égorgèrent sur le rivage de la mer beaucoup de brebis et de bœufs aux pieds tors, aux cornes recourbées ; jusqu'à ce que les Cicones qui s'étaient enfuis eussent appelé d'autres Cicones, leurs voisins, plus nom-

1. Le Nord.

2. Le Midi.

breux et plus braves, habitant le continent et sachant combattre à cheval contre les hommes, et à pied lorsqu'il le faut. Ils vinrent à la brume du matin, aussi nombreux que les feuilles et les fleurs au printemps. Alors une mauvaise destinée, envoyée par Zeus à nous infortunés, vint nous accabler de maux. Nous nous livrâmes bataille près des vaisseaux rapides, lançant les uns contre les autres nos javelots d'airain. Aussi longtemps que dura le matin et que le jour sacré grandit, aussi longtemps nous nous maintînmes contre eux, bien qu'ils fussent plus nombreux. Mais lorsque le soleil s'inclina à l'heure où l'on dételle les bœufs, alors les Cicones vainquirent les Achéens et les mirent en fuite. De chaque navire périrent six compagnons aux beaux jambards : les autres échappèrent à la mort et au destin.

De là nous naviguâmes plus loin, heureux d'avoir échappé à la mort, mais le cœur affligé d'avoir perdu nos chers compagnons. Pourtant mes navires recourbés ne s'éloignèrent pas, avant que nous eussions appelé trois fois chacun des malheureux compagnons qui étaient morts dans la plaine, tués par les Cicones.

Alors Zeus souleva contre nos vaisseaux le vent Borée en une tempête terrible, et couvrit de brouillard à la fois la terre et la mer : la nuit descendit du ciel. Cependant ils étaient emportés penchés en avant et la force du vent déchira leurs voiles en trois ou quatre morceaux. Craignant la mort, nous descendons les voiles et nous ramons avec énergie vers le continent. Là, deux nuits et deux jours consécutifs, nous restons étendus, le cœur rongé de fatigue et de souffrances. Mais lorsque l'Aurore aux belles boucles nous amena le troisième jour, ayant placé les mâts et monté les voiles blanches, nous nous assimes :

le vent et les pilotes dirigèrent nos navires. Et je serais alors arrivé heureusement dans ma terre natale, mais la vague, le courant et Borée me détournèrent au moment où je contournais le cap Malée et me rejetèrent vers Cythère.

De là, pendant neuf jours, nous sommes emportés par les vents pernicieux à travers la mer poissonneuse ; le dixième nous arrivons à la terre des Lotophages, qui se nourrissent de plantes. Alors nous abordâmes à terre et nous puisâmes de l'eau et aussitôt mes compagnons prirent leur repas près des vaisseaux rapides. Mais lorsque nous eûmes goûté de la nourriture et de la boisson, je choisis deux compagnons, et leur adjoignis un troisième comme héraut pour aller dans l'intérieur s'informer quels étaient les hommes mangeant le pain sur cette terre. Ceux-ci, étant partis rapidement, se mêlèrent aux Lotophages. Et ces Lotophages ne méditèrent pas la mort de mes compagnons, mais ils leur donnèrent du lotos à goûter. Ceux-ci ayant mangé le fruit du lotos doux comme du miel, ne voulurent plus revenir nous donner des nouvelles, ni s'en retourner, mais ils voulaient rester là pour manger du lotos avec les Lotophages et abandonner toute idée de retour. Je les reconduisis de force, pleurant, vers nos navires, et je les liai aux bancs dans les vaisseaux creux. Cependant j'ordonnai à mes autres compagnons bien-aimés de se hâter de monter sur les vaisseaux rapides de peur que quelqu'un d'entre eux, mangeant du lotos, n'oubliât l'idée de retour. Ceux-ci montèrent aussitôt, prirent place sur leurs bancs, et assis en rang, frappèrent de leurs rames la mer grise.

De là, nous naviguons plus loin, le cœur affligé. Nous

arrivons à la terre des Cyclopes arrogants et iniques, qui, confiants dans les dieux immortels, ne sèment de leurs mains aucune plante, ni ne labourent; mais tout croît sans être semé ni labouré : le froment, l'orge et la vigne qui porte d'énormes grappes, et la pluie de Zeus les fait croître. Ils n'ont ni assemblées délibérantes, ni lois, mais ils habitent les sommets des montagnes élevées, dans des cavernes profondes : ils règnent chacun sur leurs enfants et sur leurs femmes et ne se soucient pas les uns des autres.

Une île au sol mou s'étend le long d'une anse, ni près, ni loin de la terre des Cyclopes. Elle est boisée et renferme en quantité des chèvres sauvages; car elle n'est point foulée par le pied de l'homme; il n'y entre point de chasseurs qui se fatiguent à gravir les sommets des montagnes. Elle n'est habitée ni par des bergers, ni par des laboureurs, mais restant tous les jours non ensemencée et non labourée, elle est privée d'hommes et nourrit des chèvres bêlantes. Car les Cyclopes n'ont point de vaisseaux aux flancs teints de vermillon; ils n'ont pas de constructeurs de navires qui leur charpentent des vaisseaux munis de bancs, sur lesquels ils pourraient arriver dans toutes les villes des hommes, comme beaucoup d'autres peuples traversent les mers sur leurs navires pour aller les uns chez les autres. Par eux, ils auraient pu cultiver cette île bien située; car le sol n'en est pas mauvais et donnerait les produits de toutes les saisons. Sur les bords de la mer grise, elle a des prairies humides, couvertes d'une herbe tendre; les vignes y croîtraient vigoureuses. Elle a des endroits unis propres au labourage : on y récolterait, à leur saison, d'épaisses moissons, car la terre est très grasse.

Elle a une anse avec un bon mouillage, où l'on n'a pas besoin de câbles : il ne faut ni jeter l'ancre, ni amarrer les proues ; mais, ayant abordé, on peut y rester jusqu'à ce que le cœur des matelots les engage à partir, et que soufflent des vents favorables. Cependant au fond du port coule l'eau limpide d'une fontaine qui jaillit d'une grotte : tout autour croissent des peupliers noirs. C'est là que nous abordâmes, et quelque dieu nous conduisit à travers la nuit sombre, où rien n'était à voir ; car autour des navires était un brouillard épais et la lune n'apparaissait pas au ciel, mais elle était couverte de nuages. Ainsi personne ne vit l'île de ses yeux ; nous ne vîmes pas non plus les grandes vagues roulant vers la terre, avant que nos navires pourvus de bancs eussent abordé. Nos navires ayant abordé, nous descendîmes toutes les voiles et nous prîmes pied sur le rivage de la mer. Là, nous étant endormis, nous restâmes jusqu'à l'Aurore divine.

Lorsque parut l'Aurore aux doigts de rose, génératrice du matin, nous errâmes dans l'île, en l'admirant. Les nymphes, filles de Zeus qui porte l'égide, firent lever des chèvres habitantes des montagnes, pour fournir un repas à mes compagnons. Aussitôt nous prîmes des navires nos arcs recourbés et nos javelots au long manche et nous étant partagés en trois corps, nous lançâmes nos traits : un dieu nous donna bientôt du gibier en quantité suffisante : douze navires me suivirent, neuf chèvres échurent à chacun et pour moi-même on en choisit dix. Alors tout le jour, jusqu'au coucher du soleil, nous restâmes assis, nous repaissant de viande en quantité et de vin doux ; car le vin rouge n'était pas du tout épuisé à bord des navires, mais il y

en avait : nous en avions beaucoup versé dans nos amphores, lorsque nous avons pris la ville sainte des Cicones. Nous voyions tout près la terre des Cyclopes, la fumée de leurs foyers et nous entendions les bêlements de leurs brebis et de leurs chèvres. Lorsque le soleil se coucha et entra dans les ténèbres, alors nous nous endormîmes sur le rivage de la mer ; mais quand parut l'Aurore aux doigts de rose, génératrice du matin, alors, ayant réuni en assemblée tous mes compagnons, je leur dis :

« Vous autres restez ici, mes compagnons bien-aimés, tandis que moi avec mon navire et ceux qui le montent, j'irai voir quels sont ces hommes, s'ils sont insolents, sauvages et injustes, ou bien s'ils sont hospitaliers et ont un esprit semblable à celui des dieux. »

Ayant parlé ainsi, je montai sur mon navire et j'ordonnai à mes compagnons d'y monter eux-mêmes et de démarrer les câbles de la proue. Ceux-ci aussitôt y montèrent, se placèrent sur leurs bancs, et assis en rang, frappèrent de leurs rames la mer grise. Mais lorsque nous arrivâmes à l'endroit le plus proche, nous vîmes sur le bord de la mer une haute caverne ombragée de lauriers : là dormaient beaucoup de brebis et de chèvres. Tout autour, une enceinte élevée, formée de pierres enfoncées en terre, de grands pins et de chênes couronnés de feuillage. Là habitait un homme monstrueux, qui menait paitre seul ses brebis au loin ; il n'avait aucuns rapports avec les autres, mais, vivant loin d'eux, il pratiquait l'iniquité. Et vraiment il était étonnamment énorme, et ne ressemblait pas à un homme qui se nourrit de pain, mais bien à la cime boisée d'une haute montagne qui s'élève à l'écart des autres.

Alors j'ordonnai à mes autres compagnons bien aimés de rester là près du navire, pour le garder : quant à moi, je m'avançai avec douze compagnons choisis parmi les meilleurs. J'emportai avec moi une outre de peau de bouc, pleine d'un vin noir délicieux. Lorsqu'on buvait ce vin doux comme du miel, on en remplissait une coupe que l'on versait dans vingt fois autant d'eau : alors une odeur agréable et divine s'élevait du cratère et personne n'était d'avis de s'en abstenir. Nous en emportâmes donc plein une grande outre, ainsi que des provisions dans un sac, car mon cœur hardi pressentait que je rencontrerais un homme doué d'une grande force, sauvage, ne reconnaissant ni justice, ni lois.

Nous arrivâmes promptement à l'ancre : nous ne le trouvâmes pas à l'intérieur, mais il avait conduit ses gras troupeaux au pâturage. Étant entrés dans la caverne, nous examinâmes toutes choses avec étonnement : les claies étaient chargées de fromages et les étables remplies d'agneaux et de chevreaux ; il les enfermait séparément, tenant à part les plus anciens, à part les plus jeunes et à part aussi ceux qui tenaient le milieu. Il y avait là toute espèce de vases remplis de petit lait et l'on voyait rangés ceux dans lesquels il travaillait. Alors tout aussitôt mes compagnons me supplièrent de nous en retourner après avoir pris les fromages et chassant en toute hâte les chevreaux et les agneaux des étables vers le vaisseau rapide, de traverser l'onde salée : mais je ne les écoutai point — et pourtant c'eût été le plus sage — car je voulais le voir pour qu'il m'offrit les dons de l'hospitalité. Mais son apparition ne devait pas être heureuse pour mes compagnons.

Cependant, ayant allumé du feu et fait des libations aux dieux, nous prenons des fromages et nous les mangeons, et nous restons assis à l'intérieur, jusqu'à ce qu'il revint conduisant son troupeau. Il portait une lourde charge de bois sec pour préparer son repas : il la jeta avec fracas en dehors de l'ancre ; effrayés, nous nous réfugiâmes dans le coin le plus reculé. Cependant il fait entrer dans la large caverne toutes les bêtes de son gras troupeau qu'il doit traire, laissant à la porte les mâles, béliers et boucs, dans la vaste cour. Ensuite ayant soulevé une grande et lourde pierre qui servait de porte, il la plaça ; vingt-deux grands chars à quatre roues ne l'eussent pas déplacée du seuil : telle était l'énorme pierre dont il ferma l'entrée. Puis, s'étant assis, il se mit à traire les brebis et les chèvres bêlantes, en suivant l'ordre et sous chacune il plaça ses petits. Puis ayant fait cailler la moitié du lait blanc, il le recueillit et le plaça dans des corbeilles tressées ; l'autre moitié, il la versa dans des vases, afin de lui servir de boisson pour le souper. Après qu'il eut accompli tous ces travaux à la hâte, il alluma du feu, nous aperçut et nous questionna :

« Étrangers, qui êtes-vous ? d'où êtes-vous venus par les sentiers humides ? est-ce pour quelque affaire, ou errez-vous sans but, comme les pirates qui errent sur la mer, risquant leur vie, et portent le malheur chez les autres peuples ? »

Il dit, et notre cœur se brisa, tant sa forte voix et le monstre lui-même nous effrayaient. Cependant je lui répondis par ces mots :

« Nous sommes des Achéens qui, revenant de Troie, avons été égarés par tous les vents sur le grand abîme de la mer : voulant retourner chez nous, nous avons pris

un autre chemin, d'autres sentiers ; sans doute Zeus l'a voulu ainsi. Nous nous vantons d'appartenir aux peuples d'Agamemnon, fils d'Atrée, dont la gloire est maintenant la plus grande sous les cieux, car il a détruit une ville fameuse et fait périr une grande quantité d'hommes. Cependant nous sommes venus embrasser tes genoux pour que tu nous donnes les présents d'hospitalité, ou quelque autre don, qu'il est d'usage d'offrir aux hôtes. Mais, très illustre, respecte les dieux : nous venons en suppliants. Et Zeus hospitalier est le protecteur des suppliants et des hôtes ; il accompagne les hôtes respectables. »

Je parlai ainsi, mais aussitôt il me répond d'un cœur impitoyable : « Tu es un sot, ô étranger, ou tu viens de bien loin, toi qui m'engages à craindre les dieux et à les éviter. Nous, Cyclopes, nous ne nous soucions pas de Zeus qui porte l'égide, ni des dieux bienheureux, parce que nous sommes beaucoup plus forts. Ce n'est point par crainte de la haine de Zeus que je t'épargnerai toi et tes compagnons, si mon cœur ne me le dit pas. Mais dis-moi où, venant ici, tu as laissé ton navire bien construit, est-ce quelque part loin d'ici, ou tout près, afin que je le sache ».

Il parla ainsi, me tendant un piège ; mais sa pensée ne m'échappa point, à moi, qui en ai tant vu, et je lui dis en retour ces paroles trompeuses :

« Poseidon, qui ébranle la terre, a brisé mon navire, le jetant contre des rochers aux limites de votre terre : le vent l'a porté de la mer sur un cap. Cependant ceux-ci et moi nous avons échappé à une mort inévitable. »

Je parlai ainsi ; il ne me répondit rien dans son cœur impitoyable, mais s'étant jeté sur mes compagnons, les

mains étendues, il en saisit deux et les frappa contre la terre, comme de jeunes chiens : la cervelle coula sur le sol et mouilla la terre. Alors il désarticula leurs membres et en prépara son souper. Il mangea comme un lion nourri sur les montagnes et ne laissa rien, ni des entrailles, ni de la chair, ni des os à moelle. Et nous, voyant ces actes épouvantables, nous élevions, en pleurant, les mains vers Zeus : la stupeur paralysait notre courage.

Lorsque le Cyclope eut rempli son grand estomac en mangeant de la chair humaine et en buvant du lait non mélangé, il se coucha dans l'antre, s'étendant parmi ses troupeaux. Alors je résolus, dans mon cœur magnanime, de m'approcher de lui et tirant mon glaive pointu de ma cuisse, de le frapper à la poitrine, après avoir tâté de mes mains l'endroit où le diaphragme touche au foie ; mais une autre pensée me retint ; nous aurions péri là d'une mort inévitable : car nous n'aurions pu, de nos mains, écarter de la vaste ouverture la pierre pesante qu'il y avait placée. Nous restâmes ainsi gémissant, jusqu'à la divine Aurore.

Lorsque apparut l'Aurore aux doigts de rose, génératrice du matin, il alluma du feu et se mit à traire, en suivant l'ordre, ses brebis et ses chèvres, et sous chacune il plaça ses petits. Après qu'il eut accompli tous ces travaux à la hâte, il saisit de nouveau deux de mes compagnons et en prépara son repas. Ayant mangé, il chassa de l'antre ses gras troupeaux, après avoir enlevé facilement la grande pierre ; puis il la remit aussitôt, comme s'il replaçait le couvercle d'un carquois et avec un grand bruit il dirigea ses troupeaux vers la montagne. Et moi je restai là, bâtissant au fond de mon cœur des projets

de vengeance et priant Athéné de me donner la gloire de les accomplir. Voici l'idée qui, dans mon esprit, me parut la meilleure. Dans l'étable du Cyclope gisait une grande massue ; c'était un olivier vert qu'il avait coupé pour s'appuyer dessus quand il serait sec. En le voyant, nous le comparâmes au mât d'un navire noir à vingt avirons, d'un large transport capable de traverser le grand abîme ; tellement il paraissait grand et gros. J'en coupai un morceau d'environ une brasse et le donnai à mes compagnons, leur ordonnant de le râcler ; ceux-ci le polirent et alors je l'aiguissai en pointe et le tournai au-dessus d'un feu flambant. Enfin je le cachai soigneusement sous le fumier, qui jonchait en grande quantité le sol de la caverne. Cependant j'obligeai mes compagnons à jeter les sorts pour connaître ceux qui, avec moi, oseraient soulever le pieu et le tourner dans son œil quand le sommeil le prendrait. Le sort désigna les quatre que j'aurais voulu choisir moi-même et moi-même je fus désigné comme cinquième.

Il revint le soir conduisant ses troupeaux aux belles toisons. Aussitôt il chassa dans la large caverne ses grasses brebis, et ne laissa rien au-dehors, dans la vaste cour, soit qu'il eût quelque pressentiment, soit qu'un dieu le voulût ainsi. Après qu'il eut soulevé et remplacé l'énorme pierre, il s'assit et se mit à traire, en suivant l'ordre, les brebis et les chèvres bêlantes, puis sous chacune il plaça ses petits. Lorsqu'il eut accompli tous ces travaux à la hâte, ayant de nouveau saisi deux de mes compagnons, il en prépara son souper. Alors, m'étant approché du Cyclope, et tenant en main une coupe en bois de lierre remplie de vin noir, je lui dis :

« Cyclope, tiens, bois ce vin, puisque tu as mangé de

la chair humaine, afin que tu saches quelle boisson renfermait notre navire : je te l'avais apporté pour te faire des libations, espérant que tu aurais compassion de moi et me renverrais dans ma patrie ; mais tu es d'une fureur insupportable. Cruel, comment veux-tu qu'à l'avenir aucun homme vienne te trouver, lorsque tu agis ainsi contre les usages ? »

Je parlai ainsi ; il prit et but : il éprouva un grand plaisir en buvant ce breuvage agréable et m'en demanda une seconde fois :

« Donne m'en encore, homme bienveillant, et dis-moi ton nom tout de suite, pour que je te fasse un présent d'hospitalité qui te réjouisse. La terre, productrice de l'épeautre, donne aussi aux Cyclopes la vigne aux grappes énormes que la pluie de Zeus fait croître ; mais ce vin-ci dérive de l'ambrosie et du nectar ! »

Il parla ainsi et je lui présentai de nouveau du vin étincelant : trois fois je lui en portai, trois fois il le but dans son imprudence. Mais lorsque le vin fut monté au cerveau du Cyclope, alors je lui adressai ces mots mielleux :

« Cyclope, tu me demandes le nom dont on m'appelle ; je te le dirai et toi, donne-moi le présent d'hospitalité que tu m'as promis : Personne est mon nom ; c'est Personne que me nomment mon père, ma mère et tous mes compagnons. »

Je parlai ainsi ; il me répondit aussitôt d'un cœur impitoyable :

« Je mangerai Personne le dernier, après ses compagnons ; et les autres, auparavant ! ce sera mon présent d'hospitalité. »

Il dit, et s'étant penché en arrière, il tomba à la

renverse et resta étendu, avec son large cou penché de côté. Le sommeil, qui dompte tout, s'empara de lui. Alors je poussai le pieu sous la cendre, jusqu'à ce qu'il fût brûlant, puis j'encourageai tous mes compagnons, à ne pas reculer, saisis de crainte. Mais comme le pieu d'olivier dans le feu était sur le point de s'enflammer, quoique vert, et qu'il brillait énormément, alors je le retirai du feu et tous mes compagnons se tinrent debout autour de moi : un grand dieu nous inspira du courage. Eux, ayant pris le pieu d'olivier, pointu à l'extrémité, l'enfoncèrent dans l'œil ; moi, m'étant élevé dessus, je le tournais ; de même qu'un ouvrier, forant pour un vaisseau une pièce de bois à l'aide d'une tarière : en bas, ses compagnons, se tenant de chaque côté, tirent la courroie et la tarière court toujours ; ainsi, ayant pris l'épieu à la pointe brûlante, nous le tournons et faisons couler son sang chaud. Déjà la chaleur avait calciné tout autour la paupière et le sourcil, la prunelle brûlait et les muscles de l'œil se fendaient sous l'action du feu. Comme lorsqu'un forgeron plonge pour la tremper — car c'est ce qui fait la force du fer — une grande hache ou une cognée dans l'eau froide, elle gémit fortement, ainsi l'œil sifflait sous l'épieu d'olivier. Il poussa un cri épouvantable, qui ébranla le roc tout autour : saisis de crainte, nous nous enfuîmes. Cependant, il arracha de son œil l'épieu dégouttant de sang, et le jeta loin de lui avec rage. Puis il appela à grands cris les Cyclopes qui demeuraient tout autour, dans des cavernes, sur les sommets exposés aux vents. Ceux-ci, ayant entendu le cri, arrivèrent chacun de leur côté et se tenant autour de la caverne, lui demandèrent ce qui le chagrinait :

« Quelle souffrance ou quelle crainte, ô Polyphème,

t'a saisi durant la nuit immortelle et pourquoi nous as-tu réveillés? quelque mortel t'enlève-t-il tes brebis malgré toi, ou bien te tue-t-il par ruse ou par force ? »

Le robuste Polyphème leur répondit de son antre : « O mes amis, Personne me tue par ruse et non par force ! »

Ceux-ci, lui répondant, dirent ces paroles ailées : « Si personne ne te fait violence et que tu es seul, il n'y a pas moyen d'éviter une maladie envoyée par Zeus ; du reste, adresse des prières à ton père, le dieu Poseidon ».

Ayant ainsi parlé, ils s'éloignent et mon cœur rit de voir comment mon nom et ma ruse irréfutable les ont trompés. Alors le Cyclope gémissant et tourmenté par la souffrance, s'avança en tâtonnant vers la porte, enleva la pierre et s'assit à l'entrée, les mains étendues, pour saisir celui qui voudrait s'échapper avec les brebis : il me prenait donc pour un sot ! Cependant je réfléchissais sur le moyen le plus prompt et le meilleur de délivrer de la mort mes compagnons et moi-même : je tramais toute espèce de ruses, car il y allait de la vie et un grand malheur était proche. Voici l'idée qui parut la meilleure à mon esprit : il y avait des béliers bien nourris, à la laine épaisse, grands et beaux avec une toison d'un violet foncé : je les attachai en silence, trois par trois, avec de solides tresses faites des branches d'osier sur lesquelles dormait le Cyclope, ce monstre qui pratiquait l'iniquité. Celui du milieu portait un homme, sauvegardé par les deux autres qui marchaient de chaque côté. Ainsi, trois béliers portaient un homme. Quant à moi, comme il y avait un bélier de beaucoup le plus fort de tous, l'ayant pris par le dos, je me courbai sous son ventre laineux ; et me tenant continuellement

accroché par les mains à sa forte toison, j'attendis d'un cœur patient. Nous restâmes ainsi dans l'angoisse jusqu'à l'Aurore divine.

Lorsque parut l'Aurore aux doigts de rose, génératrice du matin, il chassa vers le pâturage les béliers et les boucs ; leurs femelles, non traites, bêlaient dans les étables, car leurs mamelles étaient pleines. Cependant leur maître, tourmenté d'horribles souffrances, tâta le dos de tous les béliers qui passaient devant lui ; le sot ne soupçonnait pas que ses ennemis fussent liés sous la poitrine des béliers laineux. Mon bélier se dirigea le dernier de tous vers la porte, accablé sous le poids de sa laine et de moi, qui ne cessais de penser. En le tâtant, le robuste Polyphème dit :

« Cher bélier, pourquoi sors-tu ainsi le dernier de tous de la caverne ? Autrefois, tu ne restais pas en arrière du troupeau ; mais tout le premier, à grands pas, tu allais paître les fleurs tendres de la prairie ; le premier, tu arrivais aux eaux du fleuve ; le premier, tu t'empressais le soir de revenir vers l'étable. Et maintenant te voilà le dernier de tous. Est-ce que, toi aussi, tu regrettes l'œil de ton maître qu'a aveuglé un homme méchant avec ses lâches compagnons, après avoir dompté ses esprits par le vin ; ce Personne, qui, je le jure, n'évitera pas la mort. Puisque tu sympathises avec moi, que n'es-tu doué de la parole, pour me dire où celui-ci évite ma colère : je ferais, en le frappant, voler en éclats sa cervelle çà et là sur le sol de la caverne, et mon cœur serait soulagé des maux que m'a faits ce vil Personne.

Ayant ainsi parlé, il lâcha le bélier dehors. Quand nous arrivâmes à quelque distance de la caverne et de la cour, je me détachai le premier du bélier et je déliai mes

compagnons. Alors nous poussons rapidement devant nous le troupeau aux longues jambes, à la graisse abondante, et faisant de longs détours, nous arrivons au navire. Et ceux d'entre nous qui ont échappé à la mort apparaissent à leurs compagnons, heureux de les revoir : ceux-ci éclatent en sanglots ; mais, par un froncement de sourcils, je leur défendis de pleurer ; puis je leur ordonnai de charger rapidement sur le navire les bœufs à la belle toison et de voguer sur l'onde salée. Ceux-ci montèrent rapidement, prirent place sur leurs bancs et, s'étant assis en rangs, frappèrent de leurs rames la mer grise. Mais lorsque je fus éloigné de la distance d'où l'on peut se faire entendre en criant, alors j'adressai au Cyclope ces paroles qui blessent au cœur :

« Cyclope, ce n'était donc pas un homme sans force, celui dont tu as dévoré les amis, dans ta caverne profonde, à l'aide de la force et de la violence ; et de grands malheurs devaient t'atteindre, cruel qui n'as pas craint de dévorer des hôtes dans ta maison : c'est pour cela que Zeus et les autres dieux t'ont puni. »

« Je parlai ainsi et il s'irrita encore plus dans son cœur : ayant arraché le sommet d'une haute montagne, il approcha et le jeta en avant du navire à la proue bleue. La mer s'agita avec bruit lorsque le rocher s'y enfonça ; aussitôt la vague en reculant nous porta vers la terre et le flux de la mer nous fit arriver au rivage. Alors, prenant en main un très grand roc, je le poussai devant moi et excitant mes compagnons, je leur ordonnai d'un signe de tête de mettre la main à la rame, pour échapper au malheur : ceux-ci se courbèrent sur leurs rames. Mais lorsque nous fûmes éloignés dans la mer d'une distance double, alors j'adressai de nouveau la

parole au Cyclope, tandis que mes compagnons, chacun de leur côté, s'efforçaient de me retenir par ces paroles persuasives :

« Téméraire, pourquoi veux-tu surexciter cet homme sauvage, qui, à l'instant, lançant dans la mer un projectile, a ramené notre navire vers la terre, où nous avons cru périr. S'il entend quelqu'un parler ou crier, il écrasera nos têtes et le bois de notre navire en lançant un rocher pointu comme il sait en jeter. »

Ils parlèrent ainsi, mais ils ne persuadèrent point mon esprit magnanime et je lui dis de nouveau d'un cœur irrité :

« Cyclope, si quelqu'un des hommes mortels t'interroge sur ta cécité ignominieuse, tu diras que tu as été aveuglé par le destructeur de villes, Ulysse, fils de Laërte, qui a sa maison en Ithaque. »

Je parlai ainsi et il me répondit en gémissant :

« Hélas ! voilà que s'est accomplie une prédiction qui m'a été faite depuis bien longtemps. Il est venu ici un devin, homme fort et grand, Télémos, fils d'Eurymos, qui excellait dans la divination et qui atteignit la vieillesse en l'exerçant chez les Cyclopes : il me prédit que tout cela m'arriverait et que des mains d'Ulysse je serais privé de la vue. Mais je m'attendais toujours à voir arriver un homme grand et beau et revêtu d'une grande force : maintenant, étant petit et chétif et faible, il m'a privé de l'œil, parce qu'il m'avait dompté par le vin. Mais viens ici, Ulysse, afin que je te donne les présents d'hospitalité. J'engagerai le dieu illustre qui ébranle la terre à t'accorder le retour : car je suis son enfant et il se glorifie d'être mon père ; lui seul, s'il le veut, me guérira et personne d'autre, ni des dieux bienheureux,

ni des hommes mortels. » Il parla ainsi, mais je lui répondis : « Que ne puis-je, te privant du souffle et de la vie, t'envoyer dans la demeure d'Aïdès, aussi sûrement que même le dieu qui ébranle la terre ne guérira pas ton œil. »

Je parlai ainsi ; alors il adressa cette prière au dieu Poseidon, en étendant les mains vers le ciel étoilé :

« Écoute-moi, Poseidon qui entoures la terre, aux boucles bleues : si je suis ton fils et que tu te glorifies d'être mon père, accorde-moi que le destructeur de villes Ulysse n'arrive pas dans sa patrie ; mais si son destin est de revoir ses amis et d'arriver dans sa maison bien bâtie et sa terre natale, qu'il y arrive tard après toutes sortes d'infortunes, après avoir perdu tous ses compagnons, sur un navire étranger, et que le malheur l'attende dans sa maison. »

Il parla ainsi et le dieu aux boucles bleues l'entendit ; puis aussitôt, ayant soulevé une pierre beaucoup plus grande, il s'approcha en la faisant tourner et, mettant en œuvre sa force immense, il la jeta en arrière du vaisseau à la proue bleue : il s'en fallut de peu qu'il n'atteignit le gouvernail. La mer s'agita avec bruit lorsque le rocher s'y enfonça ; la vague porta notre navire en avant et nous fit arriver à terre. Lorsque nous arrivâmes à l'île, tous les navires munis de bancs s'y trouvaient réunis et tout autour étaient assis mes compagnons affligés, nous attendant toujours ; alors nous poussâmes le navire sur le sable et nous descendîmes sur le rivage de la mer et ayant tiré du vaisseau creux les béliers du Cyclope, nous partageâmes de façon à ce que chacun reçût une part égale. Mes compagnons aux beaux jambards me donnèrent à moi tout seul, comme le meilleur lot, le grand

bélier. L'ayant sacrifié sur le rivage, je brûlai ses cuisses en offrande au fils de Cronos, à Zeus entouré de sombres nuages, qui règne sur tous ; mais il ne fit point cas de mon sacrifice, car il pensait comment faire périr mes navires munis de bancs et mes compagnons bien-aimés.

Alors tout le jour, jusqu'au coucher du soleil, nous restâmes assis, nous repaissant de viandes en quantité et de vin doux. Lorsque le soleil se coucha et entra dans les ténèbres, alors nous nous endormîmes sur le rivage de la mer ; mais quand parut l'Aurore aux doigts de rose, génératrice du matin, alors ayant exhorté mes compagnons, je leur ordonnai de monter sur les navires et de démarrer les câbles de la poupe. Ceux-ci aussitôt y montèrent, se placèrent sur leurs bancs et assis en rang, frappèrent de leurs rames la mer grise. Ensuite nous naviguâmes plus loin, heureux d'avoir échappé à la mort, mais le cœur affligé d'avoir perdu nos chers compagnons.

CHAPITRE CINQUIÈME.

ÉOLE. LES LESTRIGONS. CIRCE.

Nous arrivâmes à l'île d'Eolie : là demeurait Eole, fils d'Hippotas, cher aux dieux immortels, dans une île flottante : c'est un rocher lisse qui s'élève au-dessus de la mer et est entouré tout entier d'un mur d'airain indestructible. Dans son palais il y a douze enfants : six fils et six filles dans la fleur de l'âge. Ils vivent près de

leur père chéri et de leur tendre mère dans des festins continuels : auprès d'eux s'étaient en abondance des mets réconfortants et tout le long du jour l'odeur de la graisse brûlée se répand de la maison dans la cour. La nuit, ils dorment sur des tapis et des lits sculptés.

Nous arrivâmes donc dans leur ville et leur beau palais. Tout un mois Éole me traita en ami et m'interrogea sur toutes choses, sur Iliou, sur les vaisseaux des Argiens, sur leur retour : je lui racontai tout comme cela s'était passé. Puis lorsque je lui demandai qu'il me permit de me remettre en route et qu'il me renvoyât dans ma patrie, il ne m'opposa aucun refus et me fournit les moyens du retour. Il me donna, l'ayant écorché, la peau d'un bœuf de neuf ans, après y avoir enfermé les vents tumultueux, sentiers de l'air : car le fils de Cronos l'a fait dispensateur des vents avec le pouvoir d'apaiser ou de soulever celui qu'il veut. Il déposa dans mon navire profond l'outre entourée d'une brillante corde d'argent, pour que pas même un léger souffle ne s'échappât. Puis il m'envoya Zéphyre dont le souffle devait nous conduire au pays, nous et nos navires ; mais cela ne devait pas s'accomplir : nous succombâmes par notre propre déraison.

Pendant neuf jours nous naviguâmes de nuit et de jour ; le dixième, déjà nous apparaissaient les champs de la patrie et nous voyions tout près les feux allumés lorsque le doux sommeil me saisit, accablé de fatigue ; car j'avais toujours tenu l'écoute et je ne l'avais donnée à aucun de mes compagnons, afin que nous arrivassions plus tôt vers la terre de la patrie. Alors mes compagnons se mirent à parler entre eux. Ils pensaient que je rapportais à la maison de l'or et de l'argent, présents du

magnanime Éole, fils d'Hippotas. Ils se disaient en se regardant les uns les autres :

« Hélas ! comme celui-là est honoré et aimé de tous les hommes, dans quelque ville ou quelque pays qu'il arrive. Tandis que de Troie il rapporte un beau butin, nous qui avons fait la même route, nous revenons à la maison les mains vides. Et maintenant encore Éole, l'honorant de son amitié, lui a donné ceci. Mais voyons au plus vite ce que c'est et combien d'or et d'argent il y a dans l'outre. »

Ils parlèrent ainsi et ce mauvais dessein triompha d'eux : ils délièrent l'outre et tous les vents s'échappèrent et la tempête se déchaînant aussitôt les emporta pleurants sur la mer, loin de la terre de la patrie. Cependant m'étant réveillé, j'hésitai dans mon cœur irréprochable si, me jetant du navire, je périrais dans la mer ou si je souffrirais silencieusement et resterais encore parmi les vivants. Mais je souffris et je restai et m'étendis dans mon navire, tandis que mes compagnons se lamentaient et que la tempête furieuse reportait nos vaisseaux vers l'île d'Éole.

Là, nous débarquâmes et puisâmes de l'eau ; ensuite mes compagnons prirent leur repas près des vaisseaux rapides. Mais lorsque nous fûmes rassasiés de pain et de boisson, alors me faisant accompagner d'un héraut et d'un compagnon, je marchai vers le palais célèbre d'Éole. Je le trouvai mangeant avec son épouse et ses enfants. Étant entrés dans la maison, nous nous assîmes sur le seuil, près des montants de la porte : ceux-ci s'étonnèrent dans leur cœur et dirent :

« Comment viens-tu, Ulysse ? quelle méchante divinité t'a assailli ? Nous t'avions pourtant fourni tous les

moyens de revoir ta patrie, ta maison et tout ce qui t'est cher. »

Ils parlèrent ainsi et je leur répondis, le cœur affligé :

« Mes compagnons méchants et mon triste sommeil m'ont perdu. Mais aidez-moi, amis, car vous en avez le pouvoir. »

Je parlai ainsi, cherchant à les toucher par de douces paroles ; ils se turent, le père seul me répondit :

« Va-t'en de mon île au plus vite, ô le plus méprisable des vivants : il n'est pas convenable que j'accueille un homme haï des dieux bienheureux, ni que je contribue à son retour. Va-t'en, puisque tu arrives ici haï des Immortels. »

Ayant ainsi parlé, il me renvoya de chez lui gémissant profondément. Ensuite, nous naviguâmes plus loin le cœur attristé. Mes hommes, sous le lourd travail de la rame, s'affligeaient de notre insuccès, se voyant privés de l'espérance du retour.

Pendant six jours, nous naviguons nuit et jour ; le septième, nous arrivons à la ville escarpée fondée par Lamos, à Télépylos, en Lestrygonie, où le berger rentrant appelle le berger sortant qui lui répond. Là un homme sans sommeil pourrait gagner deux salaires ; l'un, en gardant les bœufs, l'autre en menant paître les moutons à la toison argentée, tellement les sentiers du jour et de la nuit sont proches. Là nous arrivâmes à un beau port tout autour duquel s'étend la roche escarpée : deux rochers saillants, en face l'un de l'autre, s'élèvent à l'entrée, laissant entre eux un étroit passage. C'est à l'intérieur que tous mes compagnons se tenaient avec leurs vaisseaux recourbés des deux côtes ; et ils étaient amarrés l'un près de l'autre dans le port creux : car

aucune vague ne s'y soulève, ni grande ni petite et tout autour règne un calme blanc. Moi seul, je tins en dehors mon navire noir, près du rivage, amarré à un rocher. Ayant gravi la côté escarpée, je regardai tout autour de moi : on n'apercevait ni les ouvrages des bœufs, ni ceux des hommes ; nous ne voyions que de la fumée s'élevant de terre. Alors j'envoie mes compagnons pour s'informer quels sont les hommes mangeant du pain sur cette terre : je choisis pour cela deux hommes et je leur adjoints un héraut. Ceux-ci, étant partis, entrèrent dans un chemin uni, par lequel les chariots conduisent à la ville le bois des montagnes élevées. Ils rencontrèrent une jeune fille qui puisait de l'eau près de la ville : c'était l'illustre fille du Lestrygon Antiphatès ; elle descendait à la source jaillissante d'Artacie, car c'est de là qu'on portait de l'eau à la ville. Mes compagnons, s'étant arrêtés, lui adressèrent la parole et lui demandèrent qui était le roi de ce peuple et qui leur commandait.

Celle-ci aussitôt leur montra la maison de son père, au toit élevé. Quand ceux-ci entrèrent dans l'illustre maison, ils y virent une femme semblable à la cime d'une montagne et ils s'effrayèrent. Elle appela aussitôt de l'*agora* l'illustre Antiphatès, son époux, qui leur préparait une mort terrible. Ayant aussitôt jeté à terre un de mes compagnons, il en prépara son repas. Les deux autres s'enfuirent et arrivèrent aux navires. Cependant Antiphatès fait retentir le cri de guerre par la ville : les courageux Lestrygons l'entendent et arrivent de tous côtés en grand nombre, semblables, non à des hommes, mais à des géants. Ils lancent du haut des rochers des pierres d'un poids accablant. Cependant, des vaisseaux s'élève un bruit affreux d'hommes qui périssent et de

vaisseaux qui se brisent ; ils embrochent mes compagnons comme des poissons et en préparent un affreux repas. Tandis qu'on les tuait à l'intérieur du port profond, tirant de ma cuisse mon épée tranchante, j'en coupai le câble du navire à la proue bleue. Aussitôt, encourageant mes compagnons, je leur ordonne de se jeter sur leurs rames, pour échapper au malheur : ceux-ci, craignant la mort, firent jaillir l'eau de la mer et mon navire s'éloigna heureusement des rochers qui nous dominaient, vers la haute mer ; mais tous les autres périrent ensemble en cet endroit.

De là, nous naviguâmes plus loin, heureux d'avoir échappé à la mort, mais le cœur contristé d'avoir perdu nos chers compagnons. Nous arrivâmes dans l'île d'Ea ; là demeurait Circé aux belles boucles, terrible déesse, parlant la langue des hommes, sœur du cruel Eétès : tous deux étaient nés du Soleil qui éclaire les mortels et avaient pour mère Persée, fille de l'Océan. Là nous conduisîmes en silence notre navire au rivage, dans un port, abri des navires, et quelque dieu nous y guida. Alors ayant débarqué là, nous y restâmes étendus deux jours et deux nuits, le cœur rongé à la fois par la fatigue et par les souffrances. Mais lorsque l'Aurore aux belles boucles amena le troisième jour, ayant pris mon javelot et mon glaive tranchant, je m'élevai rapidement du navire vers un lieu d'où l'on voyait au loin, pensant voir les travaux des hommes ou entendre leur voix. Ayant gravi la côte escarpée, je regardai autour de moi et je vis la fumée s'élevant de la terre aux larges routes, dans le palais de Circé, à travers une épaisse forêt de chênes.

Alors j'hésitai dans mon esprit et dans mon cœur, si j'irais voir d'où venait cette fumée brûlante ; mais après

avoir réfléchi, il me parut plus avantageux de retourner d'abord vers le vaisseau rapide et vers le rivage de la mer, de donner un repas à mes compagnons, puis de les envoyer aux informations. Et alors quelque dieu eut pitié de moi qui étais seul, car il m'envoya, sur le chemin même, un grand cerf aux cornes élevées : celui-ci descendait de la forêt, où il paissait, vers le fleuve, pour y boire, car l'ardeur du soleil l'y poussait. Comme il descendait, je le frappai au milieu du dos : le javelot d'airain le transperça d'outre en outre ; il tomba en bêlant dans la poussière et son souffle s'envola. M'avançant alors, je retirai mon javelot d'airain de la blessure et je le déposai à terre ; puis, arrachant des rameaux d'osier, j'en formai une corde bien tressée des deux côtés, d'une brasse environ, dont je liai les pieds de l'énorme bête. Et je m'avançai vers le vaisseau noir, le portant suspendu à mon cou et m'appuyant sur mon javelot, car l'animal était si grand qu'il n'y avait pas moyen de le porter sur une épaule en le soutenant de la main adverse. Je le déposai devant le navire et j'encourageai mes compagnons par de douces paroles, en m'adressant à chacun d'eux en particulier :

« O mes amis, malgré notre affliction, nous ne descendrons pas dans la demeure d'Aïdès, avant que soit arrivé le jour fixé par les destins ; allons, aussi longtemps que dans notre vaisseau rapide il y a de la nourriture et de la boisson, songeons à manger et ne nous laissons pas souffrir de la faim. »

Je parlai ainsi et bientôt ils se laissèrent persuader par mes paroles. Ayant découvert le cerf sur le rivage de la mer infertile, ils l'admirèrent, car c'était un très grand animal. Mais lorsque leurs yeux se furent rassasiés

de le regarder, s'étant lavé les mains, ils préparèrent un magnifique repas. Nous nous assimes et nous nous repûmes de viande en quantité et de vin doux. Lorsque le soleil se coucha et entra dans les ténèbres, alors nous nous couchâmes sur le rivage de la mer ; mais lorsque parut l'Aurore aux doigts de rose, génératrice du matin, alors, les ayant tous réunis en assemblée, je leur dis :

« O mes amis, nous ne savons où est le côté des ténèbres ni celui de l'aurore, ni où le soleil, qui éclaire les mortels, descend sous la terre, ni où il remonte. Délibérons au plus vite, s'il n'y a pas autre chose à faire que ce que je vais vous proposer, mais je ne le pense pas, car en gravissant la côte escarpée j'ai vu d'en haut que nous étions dans une île couronnée de tous côtés par la mer immense ; elle est unie et j'ai vu de mes yeux la fumée s'élever du milieu d'un épais bois de chênes. »

Je parlai ainsi et leur cœur se brisa, car ils se souvenaient des méfaits du lestrygon Antiphatès et des violences du hautain Cyclope, l'anthropophage. Ils sanglotèrent bruyamment, versant des larmes abondantes, mais toutes ces lamentations ne menaient à rien.

Cependant, je partageai en deux troupes tous mes compagnons aux beaux jambards et je désignai un chef à chacune d'elles ; je commandais les uns ; Eurylochos, semblable à un dieu, les autres. Nous agitons vivement les sorts dans un casque d'airain : c'est celui du magnanime Eurylochos qui en sort. Il s'avance et avec lui vingt-deux de mes compagnons pleurants et ils nous laissent derrière eux, gémissants. Ils trouvèrent dans un vallon, dans une place bien en vue, le palais de Circé bâti de pierres polies.

Tout autour étaient des loups de montagne et des

lions qu'elle avait charmés en leur donnant des poisons. Ils ne se jetèrent pas sur nos hommes, mais se levèrent en agitant leur longue queue. De même que les chiens agitent leur queue autour de leur maître, revenant du festin, car il rapporte toujours des choses douces à leur cœur, ainsi les loups aux forts ongles et les lions agitaient leur queue autour d'eux. Les nôtres s'effrayèrent quand ils virent ces terribles monstres. Ils s'arrêtèrent sous le portique de la déesse aux belles boucles et ils entendirent à l'intérieur Circé chantant de sa belle voix et tissant, à son grand métier immortel, un de ces ouvrages légers, gracieux et brillants, comme en font les déesses. Alors Politès, un des chefs, qui était pour moi le plus aimable et le plus aimé des compagnons, leur dit :

« O mes amis, quelqu'un à l'intérieur, tissant à un grand métier, chante si bien que le plancher en tremble tout autour : c'est une déesse ou une femme, mais faisons entendre notre voix au plus vite. »

Il parla ainsi et ceux-ci crièrent pour appeler. Elle ouvrit aussitôt les portes brillantes et les appela : ils la suivirent tous étourdiment ; seul Eurylochos resta, pensant que c'était un piège. Les ayant introduits, elle les fit asseoir sur des sièges et des fauteuils. Elle mélangea pour eux du fromage, de la farine d'orge et du miel frais, dans du vin de Pramnè ; mais elle y mêla d'affreux poisons, afin qu'ils oubliassent complètement la terre de la patrie. Lorsqu'elle leur eut donné ce breuvage et qu'ils l'eurent bu, aussitôt, les frappant de sa baguette, elle les enferma dans l'étable à porcs. En effet, ils avaient des cochons et la tête et la voix, et les poils et le corps ; mais leur esprit était demeuré le même qu'auparavant.

Ainsi ils furent enfermés pleurants. Circé leur jeta des glands et des fruits du cornouiller, que les porcs qui couchent sur la terre mangent habituellement.

Eurylochos revint vers le rapide navire noir, pour nous donner des nouvelles de nos compagnons et nous dire leur triste sort : il ne peut d'abord prononcer un seul mot, malgré ses efforts, son cœur étant frappé d'une grande douleur. Ses yeux sont remplis de larmes et mon cœur pressent un malheur. Mais lorsque tous, inquiets, nous l'interrogeâmes, alors il nous raconta le sort funeste de nos autres compagnons.

Quand il eut parlé, je jetai sur mes épaules une grande épée d'airain à clous d'argent, ainsi qu'un arc et des flèches ; puis je l'engageai à me conduire par le même chemin. Mais celui-ci, ayant embrassé mes genoux de ses deux mains, me supplia :

« Ne me conduis pas là malgré moi, nourrisson de Zeus, mais laisse-moi ici ; car je sais que toi-même ne reviendras pas et que tu ne ramèneras aucun de tes compagnons ; mais fuyons plutôt avec ceux-ci qui sont restés ; peut-être éviterons-nous encore le jour fatal. »

Il parla ainsi et je lui dis en réponse :

« Eurylochos, reste donc ici dans ce lieu, mangeant et buvant, près du noir navire creux ; j'irai, moi, car une forte nécessité m'y oblige. »

Ayant ainsi parlé, je m'éloignai du navire et de la mer, mais au moment où, traversant le vallon sacré, j'allais arriver à la grande maison de Circé l'empoisonneuse, je rencontrai Hermès à la baguette d'or, comme il allait vers la maison, semblable à un jeune homme auquel la barbe vient de pousser, la plus charmante

période de la jeunesse. Il me serra la main et me dit s'adressant à moi :

« Où donc, ô malheureux, vas-tu encore une fois seul par les montagnes dans un pays que tu ne connais pas ? Tes compagnons sont chez Circé, enfermés, comme des porcs, dans de solides étables. Peut-être viens-tu ici pour les délivrer ? mais je te dis que toi-même tu ne reviendras pas et que tu resteras ici avec les autres. Mais je veux te délivrer des maux et te sauver. Prends cette plante généreuse qui éloignera de ta tête le mauvais jour et entre avec elle dans la maison de Circé. Je te dirai toutes les ruses funestes de Circé : elle te préparera un mélange, dans lequel elle jettera du poison ; mais elle ne pourra pas t'ensorceler, car la généreuse plante que je te donnerai ne le permettra pas. Je te dirai tout encore : quand Circé te frappera de sa grande baguette, alors, tirant de ta cuisse ton glaive tranchant, élance-toi sur elle comme si tu avais l'intention de la tuer, et l'ayant effrayée, ordonne-lui de délivrer tes compagnons et de jurer par le grand serment des dieux qu'elle ne méditera plus contre toi aucun autre artifice. »

Ayant parlé ainsi, le meurtrier d'Argus arracha la plante de la terre, me la donna et me montra sa nature : elle était noire de racine avec une fleur comme du lait. Les dieux l'appellent Moly et il est difficile aux hommes mortels de l'arracher ; mais les dieux peuvent tout.

Hermès remonta ensuite vers le grand Olympe, pardessus l'île boisée et moi j'allai au palais de Circé ; et en marchant, mon cœur s'agitait beaucoup. Je m'arrêtai aux portes de la déesse aux belles boucles, et je restai là craintif. La déesse entendit ma voix ; étant sortie aussitôt, elle ouvrit les portes brillantes et m'appela : je la

suivis, le cœur affligé. M'ayant fait entrer, elle m'assit sur un fauteuil à clous d'argent, d'un beau travail et plaça un tabouret sous mes pieds. Elle me prépara un mélange dans une coupe d'or, afin que je le busse et y jeta du poison, nourrissant de mauvaises intentions dans son cœur. Lorsqu'elle me l'eût donné et que je l'eus bu, sans que le charme opérât, m'ayant frappé de sa baguette, elle me dit s'adressant à moi :

« Va maintenant dans l'étable à porcs te coucher avec tes compagnons. » Elle parla ainsi et moi tirant mon glaive tranchant de ma cuisse, je m'élançai sur Circé comme si j'avais l'intention de la tuer. Celle-ci, poussant un grand cri, se jeta à mes pieds, embrassa mes genoux et me dit, en gémissant, ces paroles ailées :

« De quels hommes es-tu ? Où sont ta ville et tes parents ? Je m'étonne qu'ayant bu ces poisons, tu n'aies pas été ensorcelé. Car aucun autre homme n'a résisté à ces poisons, après qu'il leur eut fait franchir, en buvant, l'enceinte de ses dents. Tu dois être l'errant Ulysse qu'Hermès à la baguette d'or m'a toujours dit devoir arriver, revenant de Troie, sur son rapide et noir navire. Mais remets ton épée au fourreau et suis-moi ». Elle parla ainsi, mais je lui dis en réponse :

« O Circé, comment veux-tu que je sois bien disposé envers toi qui as changé dans ton palais mes compagnons en porcs et qui médites encore des ruses en m'ordonnant de te suivre. Mais je ne te suivrai pas, ô déesse, à moins que tu ne me jures par le grand serment, que tu n'as pas d'autres mauvais desseins contre moi. »

Je parlai ainsi : celle-ci jura, comme je le demandais, et lorsqu'elle eut prononcé son serment, je la suivis.

Elle avait quatre suivantes qui travaillaient dans son

palais comme ouvrières : elles sont nées des sources et des bois et des fleuves sacrés qui coulent vers la mer. L'une étendit sur les fauteuils de beaux tapis de pourpre qu'elle recouvrit d'une toile ; l'autre, devant les fauteuils, dressa des tables d'argent et y plaça des vases d'or ; la troisième mélangea dans un cratère d'argent le vin doux comme le miel et le distribua dans des coupes d'or ; la quatrième apporta de l'eau et alluma un bon feu sous un grand trépied et l'eau se réchauffa. Mais lorsque l'eau bouillit dans l'airain éblouissant, elle versa l'eau du grand trépied dans une baignoire. Lorsque je me fus lavé et enduit grassement d'huile et que j'eus revêtu une tunique et un beau manteau, la déesse me fit asseoir sur un trône à clous d'argent d'un beau travail et mit un tabouret sous mes pieds. Puis elle m'invita à manger, mais cela ne plaisait pas à mon cœur, et je restais assis, roulant de tristes pensées dans mon esprit.

Lorsque Circé vit que je restais assis sans mettre la main aux mets et que j'étais dans une grande affliction, elle s'approcha de moi et me dit ces paroles ailées :

« Pourquoi donc, Ulysse, es-tu assis ainsi, comme sans voix, rongéant ton cœur et ne touches-tu ni aux mets ni à la boisson ? Craindrais-tu quelque nouvelle embûche ? Tu ne dois rien craindre, puisque j'ai juré le fort serment. »

Elle parla ainsi et je lui dis en réponse :

« O Circé, quel est l'homme juste qui voudrait goûter à la nourriture ou à la boisson, avant de délivrer ses compagnons et de les voir devant ses yeux ? Si c'est de bon cœur que tu m'invites à boire et à manger, délivre-les, afin que je voie de mes yeux mes bien-aimés compagnons. »

Je parlai ainsi et Circé traversa la salle, tenant en main sa baguette ; elle ouvrit les portes de l'étable et en fit sortir mes compagnons semblables à des porcs de neuf ans. Ils se rangèrent devant elle et celle-ci, passant entre eux, frotta chacun d'un autre poison. De leurs membres glissèrent les poils qu'avait fait croître le poison pernicieux que leur avait donné l'imposante Circé. Ils redevinrent aussitôt hommes, plus jeunes qu'ils n'étaient auparavant et beaucoup plus grands et plus beaux à voir. Ils me reconnurent et chacun d'eux me serra la main. Tous se mirent à pleurer de joie et un bruit épouvantable retentit dans la maison : la déesse elle-même fut touchée de pitié, et s'étant approchée de moi, elle me dit :

« Nourrisson de Zeus, fils de Laërte, fécond en ressources Ulysse, va maintenant vers ton vaisseau rapide et vers le rivage de la mer. Tirez tout d'abord votre navire à terre, cachez dans des cavernes vos biens et toutes vos armes et toi-même reviens et amène tes compagnons bien-aimés. »

Elle parla ainsi et mon cœur d'homme fut persuadé. J'allai vers mon vaisseau rapide et vers le rivage de la mer. Je trouvai ensuite sur mon vaisseau rapide mes compagnons bien-aimés se lamentant tristement et versant des larmes abondantes. Lorsqu'ils me virent de leurs yeux, il leur sembla qu'ils arrivaient dans leur patrie et dans la ville même de la pierreuse Ithaque, où ils étaient nés, où ils avaient été élevés. Alors, tout en larmes, ils me dirent ces paroles ailées :

« Ton retour, ô nourrisson de Zeus, nous réjouit, comme si nous arrivions à Ithaque, dans la terre de la patrie. Mais dis-nous comment ont péri nos autres compagnons. »

Ils parlèrent ainsi et je leur répondis par ces douces paroles :

« Tout d'abord tirons à terre le navire, déposons dans des cavernes nos richesses et toutes nos armes ; vous-mêmes, préparez-vous à me suivre tous, afin de voir nos compagnons, dans le palais sacré de Circé, buvant et mangeant, car ils ont de tout en abondance. »

Je parlai ainsi et aussitôt ils crurent à mes paroles ; seul Eurylochos retint mes compagnons :

« Malheureux, où allez-vous ? Vous désirez donc les maux qui vous attendent dans le palais de Circé qui fera de vous tous des porcs, des loups ou des lions, pour garder sa grande maison, employant la violence, comme a fait le Cyclope, lorsque nos compagnons sont arrivés dans son enclos, conduits par l'audacieux Ulysse : car ceux-là aussi ont péri par sa témérité. »

Il parla ainsi et j'hésitai dans mon esprit si, tirant mon épée à la longue lame de ma forte cuisse, et lui tranchant la tête, je ne la ferais pas rouler par terre, bien qu'il fût mon très proche parent ; mais mes compagnons, par leurs paroles douces comme du miel, me retinrent chacun de leur côté :

« Fils de Zeus, laissons-le, si tu le veux, rester ici près du navire, pour le garder et toi conduis-nous vers le palais sacré de Circé. »

Ayant parlé ainsi, ils s'éloignèrent du navire et de la mer et Eurylochos ne resta pas non plus près du navire creux, car il craignait mes terribles menaces.

Pendant ce temps, Circé, dans son palais, faisait prendre un bain à mes autres compagnons et leur fournissait de l'huile pour s'en oindre grassement. Puis elle leur donna des tuniques et des manteaux d'une seule

pièce. Nous les trouvâmes tous festoyant dans la salle. Lorsqu'ils se virent tous les uns les autres en présence, ils éclatèrent en sanglots et la maison en gémit tout autour. Alors, la noble déesse, se tenant près de moi, me dit :

« Maintenant, cessez vos sanglots : je sais moi-même les maux que vous avez soufferts sur la mer poissonneuse ou ceux que vous ont faits sur terre des hommes ennemis ; mais courage, mangez de la nourriture et buvez du vin, jusqu'à ce que vous ayez de nouveau dans votre poitrine un cœur tel que lorsque pour la première fois, vous avez quitté la terre de votre patrie, la pierreuse Ithaque. Maintenant vous êtes sans force et sans courage, vous souvenant toujours de vos dures pérégrinations, parce que vous avez beaucoup souffert. »

Elle parla ainsi et notre cœur d'homme fut persuadé et là, tous les jours, pendant une année entière, nous restâmes assis, nous repaissant de viandes en quantité et de vin doux. Mais lorsque l'année fut révolue et que les saisons recommencèrent leur cours, alors, m'ayant appelé, mes compagnons bien-aimés me dirent :

« Divin Ulysse, il est temps de penser à la terre de la patrie, si ton destin est d'arriver sain et sauf dans ta maison bien bâtie et dans la terre de ta patrie. »

Alors je suppliai Circé, embrassant ses genoux et la déesse entendit ma voix :

« O Circé, tiens la promesse que tu m'as faite de me renvoyer à la maison ; car mon cœur m'y invite, ainsi que celui de mes compagnons, qui me déchirent le cœur en se lamentant autour de moi, dès que tu n'es pas là. »

Je parlai ainsi et la noble déesse me répondit aussitôt :

« Divin fils de Laërte, Ulysse fécond en ressources,

vous ne resterez pas malgré vous dans ma maison ; mais il vous faut d'abord accomplir un autre voyage et aller dans la demeure d'Aïdès et de l'effrayante Perséphonéia, consulter l'âme du thébain Tirésias, le devin aveugle, dont l'esprit est inébranlable, auquel seul Perséphonéia a accordé, entre les morts, d'être animé d'intelligence ; les autres ne sont que des ombres fugitives. »

Elle parla ainsi et mon cœur se brisa : je pleurais et mon esprit ne voulait plus vivre ni voir la lumière du soleil ; mais lorsque je fus rassasié de pleurer et de me rouler, alors je lui répondis en ces termes :

« O Circé ! qui me guidera dans ce chemin ? Personne jamais n'est arrivé dans la demeure d'Aïdès sur un navire noir. »

Je parlai ainsi et la noble déesse me répondit aussitôt :

« Divin fils de Laërte, Ulysse fécond en ressources, que le manque de guide pour ton navire ne t'inquiète pas ; dresse le mât, et ayant tendu les voiles blanches, embarque-toi : le souffle de Borée mènera ton navire. Mais lorsque tu auras traversé l'océan avec ton vaisseau, tu trouveras une plage unie et les bois sacrés de Perséphonéia, de grands peupliers noirs et des saules dont la fleur tombe sans donner naissance à un fruit. Tu arrêteras ton navire sur l'océan aux profonds tourbillons et toi-même entreras dans la demeure humide d'Aïdès. Là se jettent dans l'Achéron le Phlégéthon de feu et le Cocyte, qui n'est qu'un bras du Styx : un rocher se trouve à la jonction des deux fleuves qui coulent avec fracas. Là, ô héros, t'approchant, comme je te le dis, tu creuseras un trou, d'une coudée en tous sens et tu y verseras une libation à tous les

morts, d'abord, de lait mélangé de miel, ensuite, de vin agréable et en troisième lieu, d'eau ; puis tu saupoudreras le tout de blanche farine d'orge. Alors implore bien des fois les têtes sans force des morts ; promets-leur, arrivé à Ithaque, de leur immoler dans ton palais une vache stérile, la meilleure du troupeau, et d'allumer un bûcher rempli de choses précieuses ; et à Tirésias à part, d'immoler pour lui seul une brebis toute noire, qui l'emporte sur toutes les vôtres. Lorsque tu auras supplié par tes prières le peuple illustre des morts, alors, tourné du côté de l'Erèbe, sacrifie un bélier et une brebis noire, puis tourne-toi d'un autre côté, le regard fixé sur les eaux du fleuve. Là viendront beaucoup d'âmes de ceux qui sont morts. Alors engage et oblige tes compagnons à écorcher les victimes qui gisent égorgées par l'airain impitoyable, à les brûler et à adresser leurs prières aux dieux, au vaillant Aïdès et à la terrible Perséphonéïa. Toi-même, ayant tiré de ta cuisse ton glaive tranchant, assieds-toi et ne permets pas aux têtes sans force des morts d'approcher du sang avant que tu n'aies interrogé Tirésias. Là, aussitôt, viendra le devin, chef des peuples, qui t'indiquera le chemin et la longueur de la route et comment tu feras ton retour sur la mer poissonneuse. »

Elle parla ainsi et moi, allant par le palais, j'excitai mes compagnons par des paroles douces comme du miel, m'adressant à chacun en particulier :

« Cessez de dormir et de respirer le doux sommeil, mais partons, car la respectable Circé me l'a permis. »

Je parlai ainsi et leur cœur d'homme obéit. Cependant je n'emmenai pas de là non plus mes compagnons sans malheur. Un certain Elpénor, le plus jeune de tous, qui

n'était ni très brave à la guerre, ni d'un esprit solide, recherchant la fraîcheur, appesanti qu'il était par le vin, s'était couché à l'écart de ses compagnons, dans le palais sacré de Circé. Ayant entendu le bruit de ses compagnons qui s'en allaient, il se leva tout à coup et oubliant de redescendre par le grand escalier, il se jeta tout droit en bas du toit : la vertèbre de son cou se brisa et son âme descendit chez Aïdès.

Lorsque mes compagnons furent rassemblés, je leur dis : « Vous pensez sans doute retourner maintenant à la maison dans la terre de la patrie ; mais Circé vous a indiqué une autre route : nous allons dans la demeure d'Aïdès et de la terrible Perséphonéia, consulter l'âme du Thébain Tirésias.

Je parlai ainsi et leur cœur se brisa et s'étant assis, ils se lamentèrent et s'arrachèrent les cheveux. Mais toutes ces lamentations ne menaient à rien.

Lorsque, attristés et versant des larmes abondantes, nous arrivâmes vers notre vaisseau rapide et le rivage de la mer, nous y trouvâmes un bélier et une brebis noire, que Circé avait attachés près du navire noir, sans que nous l'eussions vue passer, car qui peut voir de ses yeux un dieu qui ne le veut pas, alors qu'il va de côté et d'autre ?

CHAPITRE SIXIÈME.

DESCENTE AUX ENFERS.

Lorsque nous arrivâmes au navire et à la mer, nous tirâmes tout d'abord le navire dans la mer divine, nous

établimes le mât et les voiles et ayant pris avec nous le bélier et la brebis, nous montâmes dans le navire noir, affligés et versant des larmes abondantes. Circé aux belles boucles, la terrible déesse douée de la parole, envoya derrière le navire à la proue bleue un vent favorable, bon compagnon, qui gonfla nos voiles. Nous, après avoir mis en ordre tout le gréement du navire, nous nous assimes, laissant au vent et au pilote le soin de nous conduire.

Tout le jour les voiles du navire fendant la mer restèrent tendues ; puis le soleil se coucha et tous les chemins s'obscurcirent. Nous arrivâmes aux limites de l'océan au cours profond. Là se trouvent le peuple et la ville des hommes Cimmériens, cachés dans la brume et les nuages. Jamais le soleil brillant ne les regarde de ses rayons, ni quand il monte vers le ciel étoilé, ni quand il descend du ciel vers la terre ; mais la triste nuit s'étend sur ces misérables mortels. Arrivés là, nous abordons ; nous retirons du navire le bélier et la brebis et marchons le long du cours de l'océan, jusqu'à ce que nous arrivions au lieu que nous a indiqué Circé.

Là, Périmédès et Eurylochos tiennent les victimes : moi, tirant de ma cuisse mon glaive tranchant, je creusai un trou d'une coudée en tout sens : je versai alentour une libation à tous les morts ; d'abord, de lait mélangé de miel ; ensuite, de vin agréable et en troisième lieu, d'eau ; je saupoudrai le tout de blanche farine d'orge. J'implorai longtemps les têtes sans force des morts, leur promettant, arrivé à Ithaque, de leur sacrifier dans mon palais une vache stérile, la meilleure de toutes et d'allumer un bûcher rempli de choses précieuses ; et à Tirésias à part, de lui sacrifier, pour lui tout seul, une

brebis toute noire, qui surpasse toutes les nôtres. Lorsque j'eus adressé au peuple des morts ces prières et ces supplications, prenant les victimes, je les égorgéai dans le trou, et le sang noir coula. Alors se rassemblèrent, sortant de l'Erèbe, les âmes des morts. J'engageai ensuite mes compagnons à écorcher les victimes qui gisaient égorgées par l'airain impitoyable, à les brûler, et à adresser leurs prières aux dieux, au vaillant Aïdès et à la terrible Perséphonéia. Moi-même, ayant tiré mon épée tranchante de ma cuisse, je m'assis, ne permettant pas aux têtes sans force des morts de s'approcher du sang avant que j'eusse interrogé Tirésias.

La première âme qui se présenta fut celle de notre compagnon Elpénor, car il n'avait pas été enseveli sous la terre aux larges chemins : nous avons laissé son corps dans le palais de Circé, sans le pleurer, sans l'enterrer, parce qu'une autre entreprise nous réclamait. Je pleurai en le voyant et le plaignis dans mon cœur et m'adressant à lui, je lui dis ces paroles ailées :

« Elpénor, comment es-tu arrivé sous les ténèbres brumeuses ? Allant à pied, tu es arrivé avant moi avec mon navire. »

Je parlai ainsi et il me répondit en gémissant :

« C'est un sort fatal et le vin trop abondant qui m'ont perdu ! M'étant couché dans le palais de Circé, je n'ai pas pensé de redescendre par le grand escalier, mais je me suis précipité directement du toit. Je me suis brisé la vertèbre du cou et mon âme est descendue dans la demeure d'Aïdès.

Maintenant je te supplie au nom de ceux que tu as laissés derrière toi, au nom des absents, de ton épouse, et de ton père qui t'a nourri quand tu étais petit, et de

Télémaque que tu as laissé comme unique rejeton dans ton palais. Je sais que, retournant de la demeure d'Aïdès chez toi, tu arrêteras ton navire bien construit à l'île d'Ea. Là, ô roi, je te prie de te souvenir de moi et de ne pasme laisser non pleuré, non enseveli, derrière toi quand tu partiras, de peur que je ne devienne un objet de colère pour les dieux. Mais brûle-moi avec les armes qui m'appartiennent et élève, à un compagnon malheureux, un tertre sur les bords de la mer grise, pour conserver mon souvenir à ceux qui viendront. Fais cela pour moi, puis plante sur ma tombe une rame, celle avec laquelle, pendant ma vie, j'ai ramé avec mes compagnons. »

Il parla ainsi et je lui dis en réponse : « O infortuné, cela sera fait et accompli. »

Après que nous eûmes échangé ces tristes paroles, nous nous assîmes, moi d'un côté, tenant mon épée au-dessus du sang, l'ombre de mon compagnon de l'autre côté, et nous causâmes longtemps.

Puis vint l'âme de ma mère morte, Anticléia, fille du magnanime Autolykos, que j'avais laissée vivante en partant pour la ville sacrée d'Ilion. Je pleurai en la voyant et je la plaignis dans mon cœur, mais je ne lui permis pas, tout en étant profondément affligé, de s'approcher du sang, avant que j'eusse interrogé Tirésias.

Puis vint l'âme du thébain Tirésias, tenant un sceptre d'or. Il me reconnut et dit :

« Pourquoi donc, ô infortuné, quittant la lumière du soleil, es-tu venu pour voir les morts et un lieu désagréable? Mais retire-toi du trou et écarte ton glaive tranchant afin que je boive le sang et que je te dise la vérité. »

Il parla ainsi et moi, ayant retiré mon glaive à clous

d'argent, je le rentraï dans le fourreau. Le devin irréprochable, lorsqu'il eut bu le sang noir, me parla en ces termes :

« Tu veux obtenir un retour doux comme le miel, ô brillant Ulysse, mais un dieu te le rendra pénible, car je ne crois pas que celui qui ébranle la terre oublie la colère qu'il a ressentie dans son cœur, parce que tu as aveuglé son fils. Mais, quoique endurent des maux, vous arriverez dans votre patrie, si tu veux contenir ton esprit et celui de tes compagnons : quand, ayant échappé à la mer de couleur violette, tu aborderas avec ton navire bien travaillé à l'île de Thrinacie, vous y trouverez paissants, les bœufs et les grasses brebis du Soleil qui voit et qui entend tout. Si, soucieux du retour, tu les laisses intacts, vous arriverez encore à Ithaque, bien qu'en éprouvant beaucoup de maux. Mais si tu y touches, je te prédis la perte de ton vaisseau et de tes compagnons. Mais toi, après avoir toutefois longtemps erré, tu reviendras tard et tristement, sur un navire étranger, ayant perdu tous tes compagnons. Ce que je te dis, c'est la vérité. »

Il parla ainsi et je lui dis en réponse :

« Tirésias, assurément les dieux mêmes ont filé ces destins, mais dis-moi en toute vérité : je vois cette âme de ma mère morte ; elle est assise silencieusement près du sang et ne peut ni voir que je suis son fils, ni me parler : dis-moi, ô roi, comment lui faire connaître qui je suis. »

Je parlai ainsi et il me dit aussitôt en réponse :

« Je te ferai une réponse qui entrera facilement dans ton esprit : celui des morts auquel tu permettras de s'approcher du sang, celui-là te dira la vérité ; celui auquel tu le refuseras, celui-là s'éloignera. »

Ayant ainsi parlé, l'âme du roi Tirésias s'en alla dans la maison d'Aïdès, après m'avoir fait connaître la volonté des dieux. Et moi, je restai là immobile, jusqu'à ce que ma mère se fût approchée et eût bu le sang noir. Aussitôt, elle me reconnut et, gémissant, me dit ces paroles ailées :

« Mon enfant, comment es-tu venu, vivant, sous les ténèbres brumeuses ? C'est un spectacle pénible pour les vivants. Arrives-tu peut-être ici, à ton retour de Troie, après avoir erré longtemps avec ton navire et tes compagnons ? Tu n'es sans doute pas rentré à Ithaque et tu n'as pas revu ta femme ? »

Elle parla ainsi et je lui dis en réponse :

« Ma mère, la nécessité m'a conduit dans la demeure d'Aïdès, pour interroger l'âme du thébain Tirésias. Car je ne me suis pas encore approché de l'Achaïe et je n'ai pas abordé à notre terre, mais j'ai toujours erré éprouvant des malheurs, depuis le jour où, pour la première fois, j'ai suivi le divin Agamemnon vers Ilion riche en chevaux, afin de combattre les Troyens.

« Mais dis-moi ceci et réponds-moi sincèrement : Quel genre de la mort qui allonge les membres a triomphé de toi ? Est-ce une longue maladie ? Ou bien Artémis qui lance des flèches, s'approchant de toi, t'a-t-elle tuée de ses traits brillants ? Parle-moi de mon père et du fils que j'ai laissé. ont-ils encore mon bien, ou déjà quelque autre le possède-t-il et dit-on que je ne reviendrai plus ? Dis-moi les desseins et les pensées de mon épouse : restet-elle auprès de son enfant et garde-t-elle tout sans y rien changer ou bien déjà quelqu'un des plus vaillants parmi les Achéens l'a-t-il épousée ? »

Je parlai ainsi et ma vénérable mère me répondit aussitôt :

« Elle reste toujours dans ton palais, le cœur affligé : les jours et les nuits se consomment toujours pour elle tristement, dans les pleurs. Personne n'a ton beau bien, mais Télémaque garde ta propriété intacte et assiste à des festins bien ordonnés, comme il convient d'en offrir à un homme du rang de juge : car tous l'invitent. Quant à ton père, il reste là à la campagne et ne vient pas en ville. Il n'a ni lits, ni couvertures, ni tapis brillants, mais l'hiver il dort où dorment les serviteurs de la maison, dans la cendre près du feu, et il entoure son corps de mauvais vêtements. Et lorsqu'arrivent l'été et l'automne florissante, partout, sur la colline de son vignoble, il se fait un lit à terre avec des feuilles tombées ; là, il s'étend en gémissant et sa grande douleur va toujours en croissant dans son esprit : c'est le regret de ton absence. Il mène une triste vieillesse. Car c'est ainsi que j'ai péri et que j'ai subi mon sort. Ce n'est ni la déesse qui lance ses flèches d'une main sûre qui, s'approchant de moi, m'a tuée de ses traits brillants dans mon palais, ni la maladie qui m'a atteinte, ôtant la force à mes membres par une affreuse langueur ; mais c'est bien le regret et le souci de ton absence, ô brillant Ulysse, c'est le souvenir de ta bienveillance qui a brisé mon cœur doux comme du miel. »

Elle parla ainsi et moi, l'ayant résolu dans mon esprit, je voulus saisir l'âme de ma mère morte : trois fois je m'élançai, car mon cœur me poussait à la saisir, trois fois, comme une ombre, ou comme un songe, elle s'envola de mes mains. Une douleur aiguë surgit dans mon cœur et, m'adressant à elle, je lui dis ces paroles ailées :

« Ma mère, pourquoi ne restes-tu pas quand je veux te saisir afin que, dans la demeure d'Aïdès aussi, nous tenant embrassés, nous jouissions du froid bonheur de nous lamenter ensemble ? Ou bien n'es-tu qu'une image trompeuse que la noble Perséphonéia m'a envoyée, afin que, plein de douleur, je gémisses encore davantage ? »

Je parlai ainsi et aussitôt ma vénérable mère me répondit :

« Ce n'est pas Perséphonéia, fille de Zeus, qui te trompe, mais c'est la loi même des mortels, lorsqu'ils viennent à mourir ; car leurs muscles ne tiennent plus liés les chairs et les os, tout cela est anéanti par la force du bûcher enflammé, dès que l'esprit abandonne les os blancs, et que l'âme s'envole semblable à un songe. Mais va vite vers la lumière. »

Telles furent les paroles que nous échangeâmes. Moi, je restai là immobile, attendant la venue des héros des temps passés qui ont péri, et j'aurais vu ceux que je désirais voir, mais auparavant une foule innombrable de morts se rassembla avec un bruit effrayant : la peur verte me saisit que la noble Perséphonéia ne m'envoyât, de la demeure d'Aïdès, la tête de la Gorgone, ce monstre horrible. Aussitôt, allant vers mon navire, j'ordonnai à mes compagnons d'y monter et de détacher les amarres. Ceux-ci y entrèrent aussitôt et s'assirent à leurs bancs. Et notre navire descendit le cours du fleuve Océan, d'abord à la rame, ensuite poussé par un bon vent.

CHAPITRE SEPTIÈME.

LES SIRÈNES. — CHARYBDE ET SCYLLA. — LE NAUFRAGE.

Mais lorsque notre navire, quittant le courant du fleuve Océan, parvint, sur les vagues de la mer aux larges routes, à l'île d'Ea, où se trouvent la maison et les chœurs de l'Aurore, génératrice du matin, et les levers du soleil, arrivés là, nous tirâmes le navire sur le sable et nous-mêmes descendîmes sur le rivage de la mer : là, nous étant endormis, nous attendîmes l'aurore divine.

Lorsque parut l'Aurore aux doigts de rose, génératrice du matin, j'envoyai mes compagnons dans le palais de Circé pour emporter le corps d'Elpénor. Ayant aussitôt coupé du bois, nous fîmes ses funérailles sur le point le plus élevé d'un promontoire, le cœur affligé, versant des larmes abondantes. Lorsque le mort et les armes du mort furent consumés, nous élevâmes un tertre, sur lequel nous érigeâmes une colonne et au sommet du tertre nous plantâmes une rame solide.

Tandis que nous nous occupions de tout cela, il n'échappa point à Circé que nous étions revenus de la demeure d'Aïdès et ayant fait ses apprêts, elle arriva bien vite : ses suivantes étaient avec elles, portant du pain et beaucoup de viande et du vin rouge et étincelant.

La noble déesse, s'étant placée au milieu de nous, dit :

« Infortunés qui êtes descendus vivants dans la demeure d'Aïdès, mourant deux fois, quand les autres hommes ne meurent qu'une fois ! Mais mangez de la nourriture et buvez du vin ici tout le jour ; avec l'aurore naissante, vous naviguez. Je vous montrerai le chemin

et vous indiquerai tout, afin que, par quelque triste aberration, vous ne souffriez pas de maux sur mer, ni sur terre. »

Elle parla ainsi et notre cœur d'homme fut persuadé. Alors, tout le jour, jusqu'au coucher du soleil, nous restâmes assis, nous repaissant de viande en quantité et de vin doux. Lorsque le soleil se coucha et entra dans les ténèbres, mes compagnons se couchèrent près des câbles du navire ; Circé, m'ayant pris par la main, me fit asseoir à l'écart et s'étant assise auprès de moi, elle m'interrogea sur toutes choses. Lorsque je lui eus tout raconté selon l'ordre, alors la respectable Circé me parla en ces termes :

« Voilà donc comment tout cela s'est passé ; maintenant écoute ce que je te dirai, c'est une déesse qui t'avertit elle-même :

Tu arriveras d'abord aux Sirènes, qui ensorcèlent tous les hommes qui arrivent près d'elles. Celui qui, sans être prévenu, s'approche et entend leur voix, celui-là, sa femme et ses innocents enfants ne le reverront plus à la maison et ne se réjouiront plus de son retour : les Sirènes, assises dans leur prairie, l'ensorcèlent par leur chant retentissant ; autour d'elles, un grand tas d'ossements d'hommes pourrissants, dont la peau se retire. Il faut passer rapidement près d'elles, après avoir enduit les oreilles de tes compagnons de cire ramollie douce comme le miel, de peur que quelqu'un d'entre eux ne les entende. Mais toi-même, si tu veux les entendre, fais-toi lier, dans ton vaisseau rapide, par les bras et les jambes, au pied du mât avec des cordages, afin que tu aies le plaisir d'entendre la voix des deux Sirènes. Que si tu implores

tes compagnons et leur ordonne de te délier, qu'ils te chargent de liens encore plus nombreux.

Mais lorsque tes compagnons les auront dépassées, je ne m'étendrai plus sur la route que tu devras choisir, toi-même décideras dans ton esprit; je te les dirai toutes les deux : tu verras des rochers surplombants, contre lesquels rugit la grande vague d'Amphitrite à la face bleue, les dieux les appellent Errantes. Par là ne peuvent passer ni les oiseaux, ni les timides colombes, qui portent l'ambrosie au Père Zeus; mais la pierre lisse en fait périr toujours quelqu'une; alors le Père en envoie une autre pour compléter le nombre. Jamais vaisseau conduit par des hommes, arrivant là, ne leur a échappé; mais les planches des navires en même temps que les corps des hommes sont emportés par les vagues de la mer et par les tempêtes aux feux destructeurs. Un seul navire traversant la mer y a passé : c'est Argo, présent à tous les esprits, naviguant vers le royaume d'Aétés. Et encore, celui-ci était sur le point d'être jeté contre les grands rochers, quand Héré l'en écarta parce que Jason lui était cher.

De ces deux écueils, l'un atteint le large ciel de sa cime pointue qu'une nuée bleue environne, sans jamais se dissiper ! jamais, autour de sa cime, le ciel n'est serein, ni en été, ni en automne. Aucun homme ne pourrait y monter, ni en descendre, eût-il vingt bras et vingt jambes; car la pierre est lisse, comme si elle avait été polie. Au milieu du rocher est une caverne brumeuse, tournée du côté des ténèbres, vers l'Erèbe, par où vous dirigerez votre navire profond, ô brillant Ulysse. Un homme dans toute sa vigueur, lançant, du navire profond, un trait de son arc, n'arriverait pas à la caverne creuse.

Là, demeure Scylla, aboyant horriblement : sa voix ressemble à celle d'un jeune chien ; elle-même est un monstre méchant. Personne ne se réjouirait à la voir, pas même si c'était un dieu qui la rencontrât. Elle a douze pieds, tous difformes, et six cous très grands, surmontés chacun d'une tête horrible, avec trois rangées de dents, serrées et tranchantes, pleines de noire mort. Elle est enfoncée jusqu'au milieu du corps dans sa caverne creuse et elle sort ses six têtes de l'abîme effrayant, pêchant là-même et saisissant tout autour du rocher des dauphins, des chiens de mer et parfois, s'il s'en présente, une proie plus grande, telle que la baleine, que la bruyante Amphitrite nourrit en quantité innombrable. Jamais les navigateurs ne peuvent se flatter de passer devant elle sains et saufs : chaque tête emporte un homme qu'elle a arraché du navire à la proue bleue.

L'autre écueil est plus bas à la vue, ô Ulysse, et proche du premier : une flèche, lancée de l'un atteindrait l'autre. Sur ce dernier est un grand figuier sauvage, verdoyant de feuilles. En dessous, la divine Charybde engloutit l'eau noire : trois fois par jour, elle la rejette et trois fois elle l'engloutit d'une manière effrayante ; puisses-tu ne pas te trouver là quand elle l'engloutit ; car le dieu qui ébranle la terre lui-même ne t'arracherait pas au malheur. Mais, voguant très vite près de l'écueil de Scylla, passe devant avec ton navire, car il vaut beaucoup mieux perdre six compagnons dans ton navire, que tous à la fois. »

Elle parla ainsi et je lui dis en réponse :

« Dis-moi sincèrement, ô déesse : si je parvenais à éviter la pernicieuse Charybde, ne pourrais-je me défendre contre l'autre, quand elle attaquerait mes compagnons ? »

Je parlai ainsi et la noble déesse me répondit aussitôt :

« Malheureux, tu penses encore aux œuvres et aux fatigues guerrières ! ne cèderas-tu pas devant les dieux immortels ? Celle-ci n'est pas une mortelle, mais un être malfaisant immortel, terrible, dur et sauvage, qu'on ne peut combattre, car il n'est pas de force qui en viendrait à bout, le mieux est de la fuir. Car si, en t'armant, tu t'attardes auprès du rocher, je crains que, s'étant élancée de nouveau, elle ne t'attaque avec autant de têtes et ne te prenne encore autant d'hommes. Mais il faut passer très vite, en invoquant Crataïs, la mère de Scylla, qui l'a enfantée pour le malheur des humains, elle l'empêchera alors de s'élancer une seconde fois.

• Tu arriveras dans l'île de Thrinacie ; là paissent les bœufs nombreux et les grasses brebis du Soleil : sept troupeaux de bœufs et autant de brebis, de cinquante chacun. Ils ne donnent point de progéniture et ils ne meurent point. Ils ont des déesses pour bergères, les nymphes aux belles boucles, Phaétousa et Lampétié, que le Soleil, fils d'Hypérion, a eues de la divine Néaera. Après les avoir enfantées et nourries, leur respectable mère les a envoyées demeurer au loin dans l'île de Thrinacie, pour garder les brebis de leur père et ses bœufs aux cornes recourbées. Si, soucieux du retour, tu laisses ceux-ci intacts, vous arriverez encore à Ithaque, bien qu'en éprouvant beaucoup de maux ; mais si tu y touches, je te prédis la perte de ton vaisseau et de tes compagnons ; mais toi, après avoir toutefois longtemps erré, tu reviendras tard et tristement, ayant perdu tous tes compagnons. »

Elle parla ainsi et aussitôt arriva l'Aurore au trône d'or ; ensuite la noble déesse s'éloigna dans son île.

Quant à moi, allant vers le navire, j'engageai mes compagnons à y monter et à démarrer les câbles. Ils y entrèrent aussitôt et s'assirent sur leurs bancs. Circé aux belles boucles, la terrible déesse douée de la parole, nous envoya encore, derrière le navire à la proue bleue, un vent favorable, bon compagnon, qui gonfla nos voiles. Aussitôt, après avoir mis en ordre tout le grément du navire, nous nous assimes, laissant au vent et au pilote le soin de nous conduire. Alors, le cœur attristé, je dis à mes compagnons :

« O amis, il ne faut pas qu'un homme seulement ni même deux sachent les secrets des dieux que m'a dits Circé, la noble déesse, afin que, les sachant, ou bien nous mourions, ou bien nous évitions la mort et échappions à un sort fatal. D'abord, elle nous engage à éviter la voix et la prairie fleurie des divines Sirènes. A moi seul elle a permis d'écouter leur voix, mais vous m'attachez avec de forts liens, afin que j'y demeure fixé, au pied du mât et si je vous conjure et vous ordonne de me détacher, vous me chargerez de liens encore plus nombreux.

Après que j'eus ainsi tout expliqué à mes compagnons, notre vaisseau bien construit arriva rapidement à l'île des Sirènes, car un vent favorable nous poussait. Aussitôt le vent cessa, l'accalmie se fit et un dieu endormit les vagues. Mes compagnons, s'étant levés, détachèrent les voiles et les déposèrent dans le navire profond, puis, s'étant assis, ils blanchirent la mer de leurs rames polies de sapin. Cependant ayant partagé en morceaux avec l'airain tranchant un grand gâteau de cire, je la broyai dans mes fortes mains. Aussitôt la cire s'échauffa, parce que ma grande force et la chaleur du dieu Soleil, fils

d'Hypérion, l'y forçaient. J'en enduisis à tour de rôle les oreilles de tous mes compagnons. Ceux-ci me lièrent à la fois les bras et les jambes, dans le vaisseau, au pied du mât, avec des cordages. Puis s'étant assis, ils frappèrent de leurs rames la mer grise. Lorsque nous n'étions plus qu'à la distance d'où l'on peut se faire entendre en criant, comme nous passions rapidement, il ne leur échappa point qu'un navire, fendant les ondes, se rapprochait d'elles, et elles entonnèrent leur chant sonore :

« Allons, viens ici, Ulysse tant vanté, grande gloire des Achéens, arrête ton navire, afin que tu entendes notre voix à toutes les deux. Car jamais personne n'a passé par ici sur son navire noir, sans entendre de notre bouche notre voix aux sons mielleux. Puis il se retire charmé et plus instruit. Car nous savons tout ce qu'ont souffert, dans la large Troie, par la volonté des dieux, les Argiens et les Troyens, nous savons tout ce qui arrive sur la terre nourricière.

Elles parlèrent ainsi, envoyant leur belle voix ; mon cœur voulait les entendre et par un froncement de sourcils, j'ordonnai à mes compagnons de me délivrer : ceux-ci se courbèrent sur leurs rames ; mais aussitôt Périclès et Eurylochos, s'étant levés, m'attachèrent de nouveaux liens et m'enchainèrent davantage. Mais lorsque nous les eûmes dépassées et que nous n'entendîmes plus la voix des Sirènes, ni leur chant, mes compagnons bien-aimés retirèrent aussitôt la cire qui enduisait leurs oreilles et me délivrèrent de mes liens.

Mais lorsque nous eûmes quitté l'île, aussitôt je vis de la fumée et une grande vague et j'entendis un grand fracas : effrayés de tout cela, ils laissèrent échapper les

rames qui retombèrent avec bruit dans l'eau. Le navire s'arrêta là, parce que leurs mains ne maniaient plus les rames à la longue poignée. Alors, allant par le navire, et m'arrêtant devant chaque homme, j'encourageai mes compagnons par ces paroles douces comme du miel :

« Amis, nous ne sommes certes pas sans expérience des dangers ! Il ne peut y en avoir de plus grands que lorsque le Cyclope nous retint, par la force et la violence, dans sa caverne profonde et pourtant par mon courage, ma prudence et mon esprit, nous lui avons échappé. Je crois que vous vous en souvenez ; maintenant courage, obéissez tous à ce que je dirai : vous, assis sur vos bancs, frappez de vos rames la vague profonde et que Zeus nous accorde d'éviter et d'écarter la mort ; et toi, pilote, voici ce que je te recommande et mets-le toi dans l'esprit, puisque tu diriges le gouvernail du navire profond. Gouverne en dehors de cette fumée et de cette vague, tout en observant l'écueil, de crainte que notre navire ne s'y dirige sans que tu t'en aperçoives et que tu ne nous jettes dans le péril. »

Je parlai ainsi et ceux-ci obéirent aussitôt à mes paroles. Je ne leur parlai pas de Scylla, irremédiable malheur, de peur que, saisis de crainte, mes compagnons ne cessassent de ramer et ne se cachassent à l'intérieur du navire. Alors j'oubliai la triste recommandation de Circé, qui m'avait défendu de m'armer ; mais ayant revêtu mes armes illustres, et ayant pris dans mes mains deux grandes lances, je montai sur le banc de la proue, d'où je pensais apercevoir tout d'abord Scylla embusquée dans son rocher, qui devait apporter le malheur à mes compagnons. Je ne pus l'apercevoir nulle part et mes yeux se fatiguèrent à scruter de tous côtés la roche brumeuse.

Nous remontons, en gémissant, l'étroit canal : d'un côté, Scylla ; de l'autre, la divine Charybde qui engloutit, d'une manière effrayante, l'onde salée. Quand elle la rejette, comme une marmite sur un grand feu, elle la soulève à gros bouillons et elle en lance l'écume dans les airs, sur la cime des deux rochers. Mais lorsqu'elle engloutit l'onde salée de la mer, elle se montre agitée tout entière à l'intérieur ; tout autour la roche mugit d'une manière effrayante et le sable du fond paraît bleu. La peur verte les saisit, et nous regardons dans cette direction, attendant la mort. Cependant Scylla enlève, du navire creux, six de mes compagnons, ceux qui avaient les bras les plus robustes et étaient les plus forts. Jetant un regard sur le navire rapide, puis sur mes compagnons, je les vis déjà enlevés en l'air, les bras et les jambes pendantes. Dans leur angoisse, ils criaient, en m'appelant par mon nom, pour la dernière fois. De même que d'une saillie du rocher, le pêcheur, lançant, au bout d'un long bâton, un aliment qui doit servir de piège aux petits poissons, plonge dans la mer son hameçon de corne de bœuf et ayant pris un poisson, le rejette sur le sol tout frétilant, ainsi frétilaient mes compagnons soulevés vers le rocher. Elle les mangea, là, à l'entrée, tandis qu'ils criaient, étendant vers moi les mains dans cette lutte horrible. C'est là que mes yeux ont vu la scène la plus lamentable de toutes celles que j'ai souffertes, errant sur les routes de la mer.

Mais lorsque nous eûmes fui les rochers, l'effrayante Charybde et Scylla, aussitôt nous arrivâmes à l'île irréprochable du dieu : là, étaient les beaux bœufs au large front et les nombreuses et grasses brebis du Soleil, fils d'Hypérion. Étant encore sur mer dans mon navire noir,

j'entendais le mugissement des bœufs parqués et le bêlement des brebis, et alors à mon esprit se représentèrent les paroles du devin aveugle, le thébain Tirésias et de Circé, l'habitante d'Ea, qui m'avaient bien recommandé d'éviter l'île du Soleil qui réjouit les mortels. Alors, le cœur attristé, je dis à mes compagnons :

« Écoutez mes paroles, ô compagnons qui avez tant souffert, afin que je vous dise les prédictions de Tirésias et de Circé, l'habitante d'Ea, qui m'ont bien recommandé d'éviter l'île du Soleil qui réjouit les mortels ; car ils m'ont dit que nous y éprouverions les plus terribles des maux. Mais faites passer rapidement devant l'île notre navire noir. »

Je parlai ainsi et leur cœur se brisa. Aussitôt Eurylochos me répondit par ce discours violent :

« Tu es cruel, Ulysse ; tu as la force et tes membres ne se fatiguent pas ; sans doute tout en toi est fait de fer, toi qui, à tes compagnons épuisés de fatigue et de sommeil, ne permets pas de descendre à terre, où, dans l'île entourée par les vagues, nous préparerions un repas succulent ; mais qui nous forces à errer par la nuit rapide, dans l'Océan brumeux, après nous être écartés de l'île. Des nuits surgissent les vents rudes, la ruine des navires. Comment fuir une perte inévitable, si tout à coup survient une tempête de vent, ou de Notos, ou de Zéphyre, au souffle violent, les deux vents qui le plus souvent mettent en pièces les navires, contre la volonté des dieux scouverains. Obéissons plutôt maintenant à la nuit noire, et préparons un repas en restant près de notre navire. Dès l'aurore, nous rembarquant, nous voguerons sur la large mer. »

Ainsi parla Eurylochos et les autres compagnons l'ap-

prouvèrent. Alors je reconnus bien que quelque dieu nous préparait des malheurs et m'adressant à lui, je lui dis ces paroles ailées :

« Eurylochos, en vérité, vous usez de contrainte contre moi qui suis seul ; mais au moins, jurez-moi tous maintenant par un fort serment, que si nous trouvons un troupeau de bœufs ou de brebis, personne, par une mauvaise folie, ne tuera ni un bœuf, ni une brebis ; mais que vous mangerez tranquillement la nourriture que nous a fournie l'immortelle Circé. »

Je parlai ainsi et tous aussitôt jurèrent comme je le demandais. Mais lorsque tous eurent juré et eurent terminé leur serment, nous arrêtâmes dans le port profond notre navire bien construit, près d'une source d'eau douce ; mes compagnons descendirent du navire et préparèrent ensuite habilement leur repas. Mais lorsqu'ils eurent rassasié leur désir de boisson et de nourriture, ils se souvinrent de leurs chers compagnons qu'avait mangés Scylla, après les avoir enlevés du navire profond et ils les pleurèrent. Comme ils pleuraient, un sommeil paisible vint les trouver. Lorsque le tiers de la nuit fut passé, tandis que les constellations suivaient leur cours, Zeus, l'assembleur de nuages, suscita un vent impétueux avec d'effrayants tourbillons et couvrit de nuées à la fois la terre et la mer : la nuit descendit du ciel.

Lorsqu'apparut l'Aurore aux doigts de rose, génératrice du matin, nous traînâmes notre navire dans une grotte creuse, où les Nymphes tenaient leurs beaux chœurs et leurs réunions. Alors, ayant convoqué une assemblée, je leur dis à tous :

« Amis, dans notre navire rapide, il y a de la nourri-

ture et de la boisson : abstenons-nous des bœufs, pour ne pas nous attirer quelque malheur ; car ces bœufs et ces grasses brebis sont à un dieu terrible, le Soleil, qui voit tout et qui entend tout. »

Je parlai ainsi et leur cœur d'homme fut persuadé. Pendant tout un mois, Notos souffla sans interruption et il n'y eut pas d'autre vent, si ce n'est Euros et Notos. Aussi longtemps qu'ils eurent du pain et du vin rouge, désireux de vivre, ils s'abstinrent des bœufs. Mais lorsque tous les vivres du navire furent consommés, alors, errant par nécessité, ils attrapèrent la proie qui leur tombait sous la main, poissons ou oiseaux, avec des hameçons recourbés ; car la faim leur frottait l'estomac. Alors je m'éloignai dans l'intérieur de l'île, pour prier les dieux que l'un d'eux me montrât la voie du retour. Lorsque, allant à travers l'île, je me fus séparé de mes compagnons, m'étant lavé les mains, à un endroit à l'abri du vent, j'adressai mes prières à tous les dieux de l'Olympe : ceux-ci versèrent un doux sommeil sur mes paupières. Alors Eurylochos inspira à mes compagnons un mauvais dessein :

« Écoutez-moi, ô compagnons qui souffrez de si grands maux, toutes les morts sont terribles pour les misérables mortels ; mais le plus triste est de mourir de faim. Allons, enlevons les meilleurs bœufs du Soleil et sacrifions-les aux Immortels qui habitent le large ciel. S'il nous est donné ensuite d'arriver à Ithaque, dans la terre de la patrie, nous bâtirons aussitôt un temple magnifique au Soleil fils d'Hypérion, et nous y déposerons beaucoup d'objets précieux. Mais si, irrité à cause de ses bœufs aux cornes dressées, il veut faire périr notre navire et que les autres dieux y consentent, je préfère perdre la

vie d'un coup en ouvrant la bouche à la vague, que de languir longtemps dans une île déserte. »

Ainsi parla Eurylochos et mes autres compagnons l'approuvèrent. Aussitôt, ils saisirent dans le voisinage les meilleurs des bœufs du Soleil ; car ils paissaient non loin du vaisseau à la proue bleue, les beaux bœufs aux cornes recourbées, au large front. Ils les entourèrent et adressèrent leurs prières aux dieux, après avoir arraché de tendres feuilles du chêne à la haute chevelure ; car ils n'avaient pas d'orge blanche sur le navire muni de bancs.

Lorsqu'ils eurent prié, ils les tuèrent, les écorchèrent, puis, ayant détaché les cuisses, ils les placèrent entre deux couches de graisse et mirent au-dessus des morceaux de viande crue. Ils n'avaient pas de vin à verser sur les victimes flambantes ; mais ayant fait des libations avec de l'eau, ils firent rôtir toutes les entrailles. Mais lorsque les cuisses furent brûlées et qu'ils eurent mangé les entrailles, ils découpèrent le reste en morceaux qu'ils mirent à la broche.

C'est alors que le doux sommeil s'enfuit de mes paupières, et je me mis en route vers le navire rapide et le rivage de la mer. Mais comme je m'approchais du navire recourbé des deux côtés, l'odeur agréable de la graisse m'enveloppa et, me lamentant, je criai aux dieux immortels :

« Père Zeus et vous autres dieux bienheureux toujours existants, c'est pour mon malheur que vous m'avez endormi d'un sommeil impitoyable et mes compagnons, restés seuls, ont commis une grande faute. »

Bientôt Lampétié au long voile vint annoncer au Soleil, fils d'Hypérion, que nous avions tué ses bœufs. Aussitôt, le cœur irrité, il dit aux Immortels :

« Père Zeus, et vous autres dieux bienheureux toujours existants, vengez-moi des compagnons d'Ulysse, fils de Laërte, qui ont cruellement tué mes bœufs que je me réjouissais à voir et quand je montais vers le ciel étoilé et quand, descendant du ciel, je retournais vers la terre. Si l'on ne me donne pas pour mes bœufs une satisfaction convenable, je me plongerai dans la demeure d'Aïdès et j'éclairerai les morts. »

Zeus qui assemble les nuages lui dit en réponse :

« Soleil, en vérité, éclaire les Immortels et les êtres mortels habitant la terre qui produit l'épeautre. Quant à ceux-là, bientôt, lançant de près ma foudre brillante sur leur vaisseau rapide, je les brûlerai au milieu de la mer couleur de vin ».

J'ai appris cela de Calypso à la belle chevelure et elle-même m'a dit l'avoir entendu du messager Hermès. Cependant lorsque j'arrivai à mon navire et à la mer, m'approchant d'eux, je leur adressai des reproches à chacun ; mais nous ne pouvions plus trouver aucun moyen, les bœufs étaient déjà tués.

Bientôt les dieux se manifestèrent à eux par des prodiges : les peaux rampaient ; les chairs, tant cuites que crues, mugissaient autour de la broche, comme si c'était la voix des bœufs.

Ensuite durant six jours mes compagnons bien-aimés se repurent des meilleurs bœufs du Soleil qu'ils avaient enlevés ; mais lorsque Zeus, fils de Cronos, fit luire sur eux la septième journée, alors le vent cessa de souffler en tempête. Aussitôt étant montés sur notre navire, nous le lançâmes dans la large mer, après avoir dressé le mât et hissé les voiles blanches.

Mais lorsque nous eûmes quitté l'île, aucune autre

terre n'apparut, rien que le ciel et la mer ! Alors le fils de Cronos suspendit au-dessus de notre navire profond une nuée bleue et la mer s'assombrit sous elle. Notre navire ne marcha plus longtemps ; car aussitôt survint le bruyant Zéphyre, soufflant en grande tempête. La violence du vent rompit les deux câbles du mât ; celui-ci tomba en arrière et tout le grément fut précipité au fond du navire ; cependant, à la poupe, le mât frappa le pilote à la tête, et tous les os de la tête furent brisés. Celui-ci tomba du banc de la poupe comme un plongeur et son esprit vaillant abandonna ses os. Cependant Zeus tonne et lance la foudre sur notre navire qui tremble tout entier, frappé par la foudre de Zeus et se remplit de soufre : mes compagnons tombèrent à la mer. Semblables à des corneilles, ils étaient portés par les flots tout autour du navire : un dieu leur refusait le retour. Quant à moi, je restai sur le navire jusqu'à ce que la vague eût détaché des flancs la quille qu'elle emporta ; elle jeta ensuite le mât contre la quille, au mât était attachée une lanière, faite de peau de bœuf. Avec elle, je liai ensemble et la quille et le mât et m'étant assis dessus, je fus emporté par les vents pernicioeux.

Alors Zéphyre cessa de souffler en tempête et bientôt vint Notos, apportant des douleurs à mon cœur, pour me faire passer de nouveau devant la pernicioeuse Charybde. Je fus emporté toute la nuit et au soleil levant, j'arrivai au rocher de Scylla et à la terrible Charybde. Celle-ci engloutissait l'onde salée de la mer ; mais je me soulevai en l'air en m'accrochant au grand figuier, où je restai suspendu comme une chauve-souris. Je n'avais ni où appuyer le pied, ni où monter, car les racines étaient loin et les longues branches pendaient de

haut, couvrant Charybde d'ombre. Je me tins ferme, jusqu'à ce qu'elle rejetât de nouveau le mât et la quille ; ils revinrent tard au gré de mes désirs : à l'heure où le juge quitte l'agora pour aller prendre son repas, après avoir jugé beaucoup de différends entre des jeunes gens, mes deux pièces de bois apparurent, sortant de Charybde. Alors, je lâchai les pieds et les mains pour me précipiter d'en haut et je tombai avec un grand bruit au milieu des deux grandes pièces de bois. Je m'y assis et me mis à ramer des deux mains.

De là, je fus emporté pendant neuf jours et à la dixième nuit, les dieux me poussèrent à l'île d'Ogygie, où demeure Calypso aux belles boucles, terrible déesse douée de la parole ; elle m'aima et prit soin de moi.

Mais pourquoi t'en dire davantage ? Hier, dans ta maison, je t'ai raconté le reste à toi et à ton illustre épouse, et il me paraît déplaisant de répéter ce qui a déjà été dit très clairement.

CHAPITRE HUITIÈME.

LE RETOUR A ITHAQUE.

Il parla ainsi et tous demeurèrent en silence, saisis d'admiration, dans le palais couvert des ombres de la nuit. Alors Alcinoos lui répondit en disant :

« O Ulysse, puisque tu es arrivé à ma maison au seuil d'airain et au toit élevé, je pense que tu retourneras sans errer davantage, car tu as grandement souffert. Et voici ce que je dirai en m'adressant à chacun de vous

qui buvez toujours dans mon palais le vin rouge réservé aux hôtes respectables, en écoutant l'aède. Déjà les habits destinés à notre hôte sont déposés dans un coffre bien poli, ainsi que l'or artistement travaillé et tous les autres présents que les conseillers des Phéaciens ont apporté ici. Mais donnons-lui encore chacun un grand trépied et une cuvette ; nous nous dédommagerons ensuite en faisant une collecte parmi le peuple, car il est dur pour un seul de faire un don gratuit. »

Ainsi parla Alcinoos et cette idée leur plut. Ils s'en retournèrent chacun chez soi pour dormir et lorsque parut l'Aurore aux doigts de rose, génératrice du matin, ils s'empressèrent vers le navire, apportant l'airain qui rend l'homme fort. Le courageux Alcinoos, allant par le navire, plaça lui-même en ordre ces objets sous les bancs, de peur qu'ils ne blessassent quelqu'un des compagnons, quand ils feraient force de rames. Les autres se dirigèrent vers le palais d'Alcinoos et préparèrent le festin.

Le courageux Alcinoos sacrifia pour eux un bœuf au fils de Cronos, à Zeus entouré de sombres nuages, qui commande à tous. Ayant brûlé les cuisses, ils mangèrent avec délices le glorieux festin. Ensuite le divin aède Démodocos, honoré des peuples, leur fit entendre ses chants. Cependant Ulysse tournait souvent la tête vers le soleil brillant, pressé de le voir disparaître ; car il ne pensait qu'au retour. Tel un homme, désireux de souper, après que, tout le jour, ses deux bœufs couleur de vin ont traîné sur son champ la forte charrue, voit avec plaisir disparaître la lumière du soleil, pour aller souper et ses genoux fléchissent dans sa marche rapide ; ainsi Ulysse se réjouit de voir disparaître la lumière du

soleil et s'adressant aux Phéaciens amis de la rame et principalement à Alcinoos, il leur dit :

« Puissant Alcinoos, le plus illustre entre tous tes peuples, renvoyez-moi heureusement après avoir fait des libations, et vous-mêmes, vivez en joie. Car déjà s'accomplit ce que voulait mon cœur, le retour avec de beaux présents, que les dieux célestes veillent me rendre profitables ! Retournant à la maison, puissé-je y trouver mon épouse fidèle et mes amis en bonne santé. Quant à vous, restant ici, faites le bonheur de vos femmes et de vos enfants ; que les dieux vous accordent toute espèce de prospérités et qu'il n'y ait aucune calamité publique. »

Il parla ainsi et tous l'approuvèrent et décidèrent qu'il fallait renvoyer l'étranger, parce qu'il avait parlé comme il convient. Alors Alcinoos dit au héraut :

« Pontonoos, mélange le vin dans le cratère et distribue-le à tous dans la salle, afin qu'après avoir adressé nos prières au Père Zeus, nous renvoyions l'étranger dans la terre de sa patrie. »

Il parla ainsi et Pontonoos mélangea le vin qui inspire des pensées joyeuses ; puis, s'approchant, il le distribua à tous. De leur place, sans quitter leurs sièges, ils firent des libations aux dieux bienheureux qui habitent le vaste ciel. Mais le divin Ulysse se leva, mit dans les mains d'Arété une double coupe et s'adressant à elle, lui dit ces paroles ailées :

« Soit continuellement heureuse, ô reine, jusqu'à ce qu'arrivent la vieillesse et la mort, qui sont réservées aux hommes. Moi, je m'en retourne ; mais toi, sois heureuse dans ta maison, en tes enfants, en tes peuples et par le roi Alcinoos. »

Ayant parlé ainsi, le divin Ulysse franchit le seuil et le courageux Alcinoos le fait précéder d'un héraut qui le conduise vers le navire rapide et le rivage de la mer. Arété envoya avec lui des servantes dont l'une portait un manteau et une tunique bien lavés ; à l'autre, elle avait confié un grand coffre ; la troisième portait des vivres et du vin rouge.

Lorsqu'ils arrivèrent au navire et à la mer, aussitôt les illustres compagnons de voyage d'Ulysse, ayant pris toute la nourriture et la boisson, les placèrent dans le navire profond et étendirent pour Ulysse un tapis et un drap à la poupe du navire, pour qu'il dormît sans être réveillé. Lui-même monta et se coucha en silence ; eux s'assirent en ordre, chacun à son banc, détachèrent le câble de la pierre trouée et s'étant courbés, firent jaillir l'eau de la mer sous leurs rames. Un doux sommeil tomba sur les paupières d'Ulysse, un sommeil à ne pas se réveiller, semblable de très près à la mort.

Tels dans la plaine quatre étalons attelés de front, courant tous ensemble sous les coups de fouet et bondissant au-dessus du sol, accomplissent rapidement leur course, ainsi bondissait la poupe du navire et derrière elle courait la grande vague pourpre de la mer agitée. Le navire marchait ferme ; même l'épervier, le plus rapide des ailés, n'eût pu le suivre. Ainsi courant rapidement, le navire fendait les vagues de la mer, portant un homme aux pensées semblables à celles des dieux, qui, après avoir souffert beaucoup de maux dans son cœur, après avoir éprouvé les guerres des hommes et les tristes flots, dormait alors sans bouger, ayant oublié ce qu'il avait souffert.

Lorsque se leva l'astre brillant qui le plus souvent

vient annoncer la lumière de l'Aurore, génératrice du matin, alors le navire traversant la mer s'approcha de l'île.

Il y a dans Ithaque le port de Phorcys, vieillard de la mer : là, deux rochers escarpés et surplombants, s'inclinant vers le port, tiennent ses flots à l'abri des vents violents du dehors. Au dedans, les navires munis de bancs restent sans amarres, lorsqu'ils arrivent au terme de leur course. A la tête du port se trouve un figuier au feuillage étendu, et tout près un antre très agréable et ténébreux, asile sacré des Nymphes que l'on appelle Naiades. Là, il y a des cratères et des amphores de pierre où les abeilles déposent leur nourriture ; de grands métiers en pierre où les Nymphes tissent des manteaux de pourpre merveilleux à voir. Il y a aussi des fontaines intarissables. Cette grotte a deux entrées : l'une, du côté de Borée, par où les hommes y descendent ; celle du côté de Notos est aux dieux : jamais les hommes n'entrent de ce côté ; mais c'est le chemin des Immortels.

Ils abordèrent en ce lieu qu'ils connaissaient déjà ; le navire s'élança de toute une moitié sur le rivage, tellement étaient forts les bras des rameurs qui le poussaient. Étant sortis à terre du navire bien charpenté, ils enlevèrent d'abord du navire profond Ulysse avec son drap et son tapis brillant et le déposèrent sur le sable, dompté par le sommeil ; ensuite ils prirent les richesses que les illustres Phéaciens, inspirés par la magnanime Athéné, lui avaient fournies pour rapporter chez lui et ils les placèrent au pied d'un olivier touffu, en dehors du chemin, de peur que quelque passant, étant survenu avant le réveil d'Ulysse, n'y portât dommage. Ensuite eux-mêmes s'en retournèrent chez eux.

Le divin Ulysse s'éveilla, couché sur la terre de la patrie ; il ne la reconnut point, ayant été absent depuis si longtemps. C'est que la déesse Pallas Athéné, fille de Zeus, avait versé autour de lui une nuée, afin de le rendre invisible et de pouvoir lui dire tout. Il ne fallait pas que son épouse, ses concitoyens et ses amis le reconnussent, avant qu'il eût fait expier aux prétendants toute leur insolence. A cause de cela, tout apparaissait au roi avec une autre figure ; et les longs sentiers, et le port où partout peuvent mouiller les navires, et les rochers escarpés, et les arbres verdoyants. Il se leva d'un bond et contempla la terre de la patrie ; puis il gémit et frappant ses deux cuisses de la paume de ses mains, il dit ces tristes paroles :

« Hélas ! sur la terre de quels mortels arrivé-je encore une fois ? Sont-ils insolents, sauvages et iniques, ou sont-ils hospitaliers et ont-ils un esprit à l'image des dieux ? Où emporterai-je ces nombreuses richesses et moi-même où porterai-je mes pas ? Ah ! que ne sont-elles restées chez les Phéaciens ; moi, je serais arrivé chez quelque autre roi puissant qui m'aurait aimé et fourni les moyens de retourner. Maintenant, je ne sais où les mettre et je ne puis les laisser ici, de peur qu'elles ne deviennent la proie d'étrangers. Hélas ! ils n'étaient donc point tout à fait sages et justes, les chefs et conducteurs des Phéaciens, qui m'ont emmené dans une autre terre et n'ont pas accompli ce qu'ils avaient promis, de me conduire à Ithaque visible au loin. Que Zeus, protecteur des suppliants, les punisse, lui qui voit tous les hommes et punit ceux qui trompent. Mais comptons nos richesses et voyons s'ils ne sont pas partis en emportant quelque chose dans leur navire creux. »

Ayant parlé ainsi, il compta les beaux trépieds et les cuvettes et l'or et les beaux habits tissés : rien n'y manquait. Alors, il pleure la terre de la patrie, se roulant sur le rivage de la mer agitée et se lamentant beaucoup. Près de lui s'approcha Athéné, semblable, pour le corps, à un jeune homme, pasteur de brebis, délicat comme le sont les enfants des rois, ayant sur les épaules un double manteau d'un beau travail. A ses pieds brillants, elle avait des sandales et dans ses mains, un javelot. Ulysse se réjouit en la voyant et vint à sa rencontre, et s'adressant à elle, il lui dit ces paroles ailées :

« O ami, salut à toi que je rencontre le premier dans ce pays ; ne m'aborde pas avec de mauvais desseins, mais sauve ces richesses et sauve-moi, car je te prie comme un dieu et j'embrasse tes genoux. Dis-moi en toute vérité, pour que je le sache bien : quelle est cette terre, quel est ce peuple, quels hommes habitent ici ? Est-ce quelque île visible au loin, ou quelque rivage, penché vers la mer, d'un continent aux glèbes fertiles ? »

Alors Athéné, la déesse à la face de hibou, lui répondit :

« Tu es un sot, ô étranger, ou tu viens de bien loin, si tu t'informes de cette terre, car elle n'est pas à ce point sans nom : beaucoup la connaissent, et ceux qui demeurent du côté de l'aurore et du soleil et ceux qui sont à l'opposite, vers les ténèbres brumeuses. En vérité elle est rocheuse et ne peut être parcourue à cheval ; mais bien qu'elle ne soit pas vaste, elle n'est pas trop pauvre, car elle produit du blé en abondance et du vin : elle a toujours de la pluie et une rosée féconde. Elle est bonne nourricière pour les chèvres et les bœufs. Elle a toute espèce d'arbres et des abreuvoirs abondants. C'est par

cela, ô étranger, que le nom d'Ithaque arrive même jusqu'à Troie que l'on dit être loin de la terre d'Achaïe. »

Elle parla ainsi et le divin Ulysse se réjouit, saluant cette terre de la patrie que lui indiquait Pallas Athéné, fille de Zeus qui porte l'égide, et il lui répondit, mais sans lui dire la vérité, et il déguisa sa pensée en se donnant pour un fugitif de Crète, car il conservait toujours dans sa poitrine un esprit rusé.

Quand il eut parlé, Athéné, la déesse à la face de hibou, sourit et le frappa légèrement de la main : elle ressemblait alors pour le corps à une femme belle et grande et instruite aux brillants ouvrages. S'adressant à lui, elle lui dit ces paroles ailées :

« Bien astucieux et bien dissimulé serait celui qui te surpasserait en toutes ruses, si même c'était un dieu qui te rencontrât. Méchant, artificieux, insatiable de ruses, tu ne pouvais donc, même étant dans ta patrie, oublier tes tromperies et tes pensées de dissimulation, qui te sont chères depuis l'enfance. Mais voyons, ne parlons plus de cela ; tous deux nous nous connaissons en ruses, puisque tu es de beaucoup le premier des mortels pour le conseil et les idées et que moi, entre tous les dieux, je suis renommée pour mon esprit et pour mes ruses. Tu n'as donc pas reconnu en moi Pallas Athéné, la fille de Zeus, qui t'ai assisté et gardé toujours dans tous tes travaux, et qui t'ai fait l'ami de tous les Phéaciens. Maintenant je suis venue jusqu'ici pour t'ourdir un plan ; je cacherai les richesses que t'ont fournies les illustres Phéaciens, en vue de ton retour à la maison, par mon conseil et mon inspiration ; je te dirai quels maux le sort te réserve dans ta maison bien construite et que tu devras supporter comme une nécessité, sans dire à per-

sonne, ni de tous les hommes, ni de toutes les femmes, pourquoi tu es arrivé errant. Tu devras tout souffrir en silence, étant en butte aux violences des hommes. »

Le sage Ulysse lui dit en réponse :

« Il est difficile, ô déesse, au mortel qui te rencontre, de te reconnaître, même à celui qui est très expérimenté, car tu sais prendre toutes les apparences. Je sais bien qu'autrefois tu m'étais favorable, aussi longtemps que les fils des Achéens ont guerroyé devant Troie ; mais quand nous eûmes saccagé la ville escarpée de Priam, que nous fûmes montés sur nos vaisseaux et qu'un dieu eut dispersé les Achéens, je ne t'ai plus vue depuis, fille de Zeus, et je ne t'ai pas vue monter sur mon navire, pour écarter de moi quelque souffrance. Maintenant j'embrasse tes genoux, te suppliant au nom de ton père ; car je ne crois pas être arrivé dans Ithaque visible de loin, mais je pense que je me trouve dans quelque autre terre. Je crois que tu as dit cela en te moquant de moi, pour tromper mon esprit — dis-moi si, véritablement, je suis arrivé dans ma chère patrie.

Athéné, la déesse à la face de hibou, lui répondit ensuite :

« Tu as toujours cette même pensée dans ta poitrine ! Je ne puis t'abandonner dans le malheur, parce que tu es éloquent, ingénieux et prudent. Car un autre homme, revenant après avoir erré longtemps, serait heureux d'accourir dans son palais, voir ses enfants et son épouse. Mais toi, tu ne veux rien apprendre, ni demander, avant d'avoir encore éprouvé ton épouse, qui est assise dans ton palais, consumant tristement les nuits et les jours à verser des larmes. Pour moi, j'ai toujours eu confiance, car je savais dans mon cœur que tu reviendrais après

avoir perdu tous tes compagnons. Mais je ne voulais pas combattre Poseidon, le frère de mon père, qui avait fait entrer dans son cœur la colère contre toi, irrité de ce que tu avais aveuglé son cher fils. Mais voyons, que je te montre le sol d'Ithaque, afin que tu sois persuadé. Ceci est le port de Phorcys, le vieillard de la mer, et voilà, à la tête du port, l'olivier au feuillage étendu. Ceci est la grotte voûtée où tu as fait aux Nymphes beaucoup d'hécatombes selon toutes les règles ; et voilà le mont Nériton couvert de forêts. »

En parlant ainsi, la déesse dissipa la nuée et la terre apparut. Alors le divin Ulysse tant éprouvé se réjouit, salua sa terre et baisa le sol qui produit l'épeautre. Puis aussitôt, élevant les bras, il adressa cette prière aux Nymphes :

« Nymphes Naiades, filles de Zeus, je ne pensais jamais vous revoir encore ; maintenant, recevez mes prières agréables ; nous vous donnerons encore des dons comme auparavant, si la bienveillante fille de Zeus me permet de vivre moi-même et protège mon cher fils. »

Athéné, la déesse à la face de hibou, lui répondit :

« Prends courage et que cela ne t'inquiète pas dans ton esprit ; mais déposons dès maintenant tes richesses au fond de la grotte divine, afin qu'au moins celles-là te restent intactes. Et nous mêmes délibérons comment faire pour que tout s'arrange pour le mieux. »

Ayant ainsi parlé, la déesse entra dans la grotte brumeuse y cherchant des cachettes ; cependant Ulysse apporta tout plus près, l'or et le fer qui ne s'use pas et les habits bien faits que les Phéaciens lui avaient donnés et Pallas Athéné, fille de Zeus qui porte l'égide, enfouit bien tout cela et plaça une pierre à l'entrée. Puis tous

deux, assis à l'ombre de l'olivier sacré, méditèrent la perte des prétendants insolents. Athéné, la déesse à la face de hibou, parla la première.

« Illustre fils de Laërte, Ulysse fécond en ressources, dis-moi comment tu porteras la main sur les prétendants échontés qui depuis trois ans sont installés en maîtres dans ta maison, aspirant à la main de ta divine épouse et ayant donné les cadeaux de fiançailles. Celle-ci, désirant toujours ton retour dans son cœur affligé, leur donne à tous de l'espoir et fait des promesses à chacun en particulier, lui envoyant des messages, mais elle roule d'autres pensées dans son esprit. »

Le sage Ulysse lui dit en réponse :

« Hélas ! ainsi donc, je devais périr dans mon palais du même sort qu'Agamemnon, fils d'Atrée, si tu ne m'avais, ô déesse, tout dit comme cela est. Mais ourdis-moi un plan, comment me venger d'eux. Toi-même tiens-toi près de moi, m'envoyant la force et l'audace que j'avais lorsque nous détruisîmes les brillants remparts de Troie. Si tu m'assistais avec cette même ardeur, déesse à la face de hibou, je combattrais même contre trois cents hommes, avec toi, puissante déesse, qui me soutiendrais de ta bienveillance.

Athéné, la déesse à la face de hibou, lui répondit ensuite :

« Oui, je serai près de toi et tu ne me seras pas caché lorsque nous exécuterons ces choses ; et je pense que plus d'un de ces prétendants qui mangent ton bien élaboussera le sol de son sang et de sa cervelle. Mais voyons que je te rende méconnaissable à tous les mortels : je sécherai ta belle peau sur tes membres courbés, je ferai tomber de ta tête tes cheveux blonds ; je te couvrirai de

haillons qui te rendront odieux aux hommes qui te verront ; je rendrai troubles tes yeux jusqu'à présent très beaux, de façon que tu paraisses misérable à tous les prétendants, à ton épouse et à l'enfant que tu as laissé dans ton palais. Tu te rendras tout d'abord chez le porcher qui est le gardien de tes porcs, qui t'a toujours été très dévoué et qui aime ton enfant et la prudente Pénélope. Tu le trouveras assis au milieu des porcs qui paisent près du rocher de Corax et de la fontaine Aréthuse, mangeant des glands à satiété et buvant l'eau noire, qui donnent aux porcs une graisse florissante. Reste-là et assis près de lui, interroge-le sur tout. Cependant j'irai à Sparte aux belles femmes, pour rappeler Télémaque, ton cher fils, ô Ulysse, qui s'est rendu auprès de Ménélas, dans la vaste Lacédémone, pour s'informer de ce qu'on dit de toi et apprendre si tu existes encore. »

Le sage Ulysse lui dit en réponse :

« Pourquoi ne le lui as-tu pas dit, toi qui sais tout dans ton esprit, plutôt que, errant sur le mer infertile, il souffre, lui aussi, toute espèce de maux ; tandis que d'autres mangent son bien. »

Athéné, la déesse à la face de hibou, lui répondit :

« Qu'il ne te préoccupe pas trop : c'est moi-même qui l'ai envoyé pour que, arrivant là, il acquit une bonne renommée. Cependant il n'a aucune fatigue, mais est tranquillement assis dans le palais du fils d'Atrée, et autour de lui règne l'abondance. »

Ayant ainsi parlé, Athéné le toucha de sa baguette : elle sécha sa belle peau sur ses membres courbés, fit tomber de sa tête ses cheveux blonds, enveloppa tous ses membres de la peau d'un vieillard décrépité, rendit troubles ses yeux jusqu'alors très beaux. Puis, elle jeta

sur lui un mauvais haillon et une tunique déchirée et souillée, toute tachée de suie. Elle le revêtit ensuite de la grande peau nue d'un cerf rapide, lui donna un bâton et une besace sordide, toute déchirée, avec une corde pour la porter.

Après s'être ainsi concertés, ils se séparèrent et elle s'en alla vers la divine Lacédémone, près du fils d'Ulysse.

CHAPITRE NEUVIÈME.

CHEZ EUMÉE.

Cependant Ulysse, quittant le port, marcha par un sentier rocheux à travers une contrée boisée, vers les hauteurs où la déesse lui avait dit qu'il trouverait le divin porcher, qui, de tous les esclaves que possédait le divin Ulysse, prenait le plus de soin de son bien.

Il le trouva assis sous le portique, où, dans un endroit d'où la vue peut s'étendre au loin, était construite sa haute cour, belle, grande et ronde. Le porcher l'avait bâtie lui-même pour ses porcs après le départ du roi, sans l'ordre de sa maîtresse ni du vieillard Laërte, avec des pierres apportées de loin et l'avait entourée de ronces. Tout autour il avait établi une palissade de pieux serrés, de chêne noir, durcis au feu. A l'intérieur de la cour, il avait fait douze étables, séparées les unes des autres, pour servir de lits aux porcs ; dans chacune étaient enfermées cinquante truies fécondes couchant sur la terre nue. Les mâles passaient la nuit dehors ; ils étaient beaucoup moins nombreux, car les divins préten-

dants les diminuaient en les mangeant et le porcher leur envoyait toujours le meilleur de tous ses porcs engraisés ; il y en avait trois cent soixante. Auprès d'eux passaient toujours la nuit quatre chiens, semblables à des bêtes fauves, qu'avait élevés le porcher, chef d'hommes. Lui-même arrangeait autour de ses pieds des sandales, taillant une peau de bœuf de belle couleur ; de ses compagnons, trois s'étaient éloignés, chacun de son côté, avec leurs troupeaux ; le quatrième était parti pour la ville, conduire, par nécessité, un porc aux insolents prétendants, afin que, le sacrifiant, ils rassassient leur cœur de viandes.

Aussitôt que les chiens aboyants eurent aperçu Ulysse, ils s'élançèrent vers lui en hurlant ; celui-ci, par prudence, s'assit et laissa échapper le bâton de ses mains. Là, près de son propre enclos, il faillit souffrir d'indignes douleurs, mais le porcher, accourant d'un pied rapide, s'élança du portique et la peau s'échappa de sa main. Ayant grondé les chiens, il les chassa en divers sens avec de grosses pierres, puis il dit au roi :

« O vieillard, peu s'en est fallu que les chiens ne te déchirassent subitement et que tu ne me couvrisses d'opprobre. Et, en vérité, les dieux m'ont donné d'autres maux et d'autres sujets de lamentations ; car je suis ici, regrettant mon roi divin et soupirant, engraisant mes porcs, pour qu'ils soient mangés par d'autres, tandis que lui manque peut-être de nourriture, errant parmi le peuple et la ville d'hommes qui parlent une autre langue, si toutefois il vit encore et voit la lumière du soleil. Mais suis-moi, allons dans ma cabane, ô vieillard, afin que toi aussi, tu te rassasies de mets et de vin selon ton cœur et que tu dises d'où tu es et quels maux tu as soufferts. »

Ayant parlé ainsi, le divin porcher le conduisit dans sa cabane et l'ayant introduit, le fit asseoir. Il jeta à terre un amas de broussailles, étendit dessus la peau velue d'un bouc sauvage et lui fit une couche grande et épaisse. Ulysse se réjouit qu'on le reçût ainsi et s'adressant à lui, il lui dit :

« Que Zeus, ô mon hôte, et les autres dieux immortels te donnent ce que tu désires le plus, puisque tu m'as reçu avec bienveillance ! »

Alors, lui répondant, tu dis, porcher Eumée :

« O mon hôte, il ne serait pas juste de ma part, si même il s'en présentait un plus misérable que toi, de ne pas honorer un hôte ; car ils nous sont tous envoyés par Zeus, les étrangers et les mendiants : notre offrande lui sera agréable, quoique petite ; car c'est tout ce que peuvent donner des serviteurs, toujours tremblants, quand ils sont sous les ordres d'un jeune maître. Car les dieux ont enchaîné le retour de celui qui m'eût aimé constamment, qui m'eût enrichi, et m'eût donné une maison, un lot de terre et une femme très estimée, ce qu'accorde un maître généreux au serviteur qui travaille beaucoup pour lui et dont un dieu fait prospérer les travaux, comme prospèrent ceux auxquels je suis préposé. Pour cela, mon maître m'eût bien récompensé, s'il avait vieilli ici, mais il est mort, comme devrait périr la race d'Hélène, qui a fait défaillir les genoux de tant d'hommes ! Car, lui aussi, pour l'honneur d'Agamemnon, est allé vers Ilios riche en chevaux, pour combattre les Troyens. »

Ayant parlé ainsi, il releva vivement sa tunique et la passa dans sa ceinture, puis il entra dans les étables où était enfermé le peuple des cochons de lait. En ayant choisi deux, il les apporta et les sacrifia tous les deux,

puis les flamba, les découpa et les mit à la broche. Quand il eut cuit toutes ces viandes, il les apporta et les plaça devant Ulysse, toutes fumantes et encore à la broche. Ensuite, il les saupoudra de farine d'orge, mélangea dans une coupe un vin doux comme du miel, puis s'assit en face de son hôte, et lui dit en l'encourageant :

« Mange maintenant, ô mon hôte, ces cochons de lait, qui sont l'apanage des serviteurs, tandis que les porcs gras sont mangés par les prétendants, qui, dans leur esprit, ne pensent pas à la vengeance des dieux et ne connaissent pas la compassion. Or, les dieux bienheureux n'aiment pas les œuvres mauvaises, mais ils honorent la justice et les bonnes œuvres des hommes. Même les hommes mal intentionnés et ennemis qui, après avoir enlevé, dans une terre étrangère, les bœufs et l'autre butin que Zeus leur a donné, en chargeant leurs navires et se préparent à retourner à la maison, même ceux-là éprouvent dans leur esprit une grande crainte du châtiement. Mais ceux-ci doivent savoir quelque chose, avoir entendu de quelque dieu la nouvelle de la triste mort d'Ulysse, puisqu'ils ne veulent, ni se fiancer comme il convient, ni retourner chez eux, mais qu'ils gaspillent tranquillement ses richesses, immodérément, sans aucun ménagement. Toutes les nuits et les jours que Zeus nous donne, ils ne se contentent pas d'une victime, ni même de deux ; et ils consomment le vin, en puisant au delà de toute mesure. Car mon maître avait des richesses innombrables ; aucun autre héros n'en possède autant, ni sur le noir continent, ni dans Ithaque ; même vingt mortels réunis, n'ont pas une pareille abondance. Je vais te les énumérer : sur le continent, il a douze troupeaux

de bœufs, autant de brebis, autant de porcs, autant de chèvres, que font paître des pâtres qui lui appartiennent ainsi que des étrangers. Ici, il a onze troupeaux de chèvres qui paissent sur le rivage et que surveillent des hommes d'élite. Chaque jour l'un d'eux amène aux prétendants celle des chèvres engraisées qui paraît la meilleure. Quant à moi, je surveille et je garde ces porcs, et ayant bien choisi le meilleur, je le leur envoie. »

Il parla ainsi et l'autre mangeait assidûment les viandes et buvait avidement le vin, en silence, méditant la ruine des prétendants. Lorsqu'il eut mangé et rassasié son cœur de nourriture, Eumée, ayant rempli de vin la coupe dans laquelle il avait bu, la lui donna : Ulysse la reçut et se réjouit dans son cœur ; puis, s'adressant à lui, il lui dit ces paroles ailées :

« Ami, quel est celui qui t'a acheté de ses biens et qui est riche et puissant comme tu le dis ? Tu dis qu'il est mort pour l'honneur d'Agamemnon. Nomme-le moi : peut-être l'ai-je connu. Zeus et les autres dieux immortels savent si je puis vous annoncer que je l'ai vu ; car j'ai erré en bien des endroits. »

Le porcher, chef d'hommes, lui répondit ensuite : « O vieillard, aucun homme errant, arrivant ici avec des nouvelles ne persuaderait sa femme ni son cher fils ; car les hommes errants trompent pour que l'on ait soin d'eux et ne veulent pas dire la vérité. Tout vagabond qui arrive dans le peuple d'Ithaque vient trouver ma maîtresse et lui dit des mensonges. Celle-ci les reçoit bien, les choie et les interroge sur toutes choses et s'affligeant, verse des larmes de ses paupières, comme il convient à une femme dont l'époux a péri au loin. Toi aussi, vieillard, tu fabriquerais vite quelque mensonge.

Sans doute déjà les chiens rapides et les oiseaux ont arraché la peau de ses os et son âme les a abandonnés ; ou les poissons l'ont mangé dans la mer et ses os reposent sur le rivage, recouverts de beaucoup de sable. C'est ainsi qu'il est mort, causant beaucoup de regrets à tous ses amis et à moi surtout ; car nulle part je ne trouverai un maître aussi bienveillant, en quelque endroit que j'aie, si même je retournais à la maison de mon père et de ma mère, où je suis né et qui m'ont nourri. Et je ne les regrette pas autant, bien que je désire les voir de mes yeux dans la terre de ma patrie ; mais le regret d'Ulysse absent s'empare de moi. O étranger, quoiqu'il soit absent, c'est avec respect que je prononce son nom, car il m'a aimé et s'est soucié de moi dans son cœur ; aussi je l'appelle frère, quoique absent. »

A son tour, le divin Ulysse, tant éprouvé, lui dit : « Ami, puisque tu nies complètement qu'il puisse encore revenir et que ton cœur est toujours incrédule, je ne te dirai pas tout simplement, mais avec un serment, qu'Ulysse reviendra. Que l'on me récompense de cette bonne nouvelle aussitôt qu'il arrivera dans son palais ; mais qu'auparavant, quoique en ayant bien besoin, je ne reçoive rien. Car, il m'est odieux comme les portes d'Aïdès, celui qui, cédant à la pauvreté, raconte des mensonges. Maintenant je prends d'abord à témoin Zeus entre les dieux, cette table hospitalière, le foyer de l'irréprochable Ulysse, auquel je suis assis, que tout s'accomplira comme je le dis : avant que cette année soit révolue, Ulysse reviendra ici. »

Alors lui répondant, tu dis, porcher Eumée :

« O vieillard, ce n'est pas moi qui récompenserai cette bonne nouvelle et Ulysse ne reviendra plus dans sa

maison ; mais bois tranquillement et parlons d'autre chose, et ne me rappelle plus cela, car mon cœur gémit dans ma poitrine, quand quelqu'un me fait souvenir de mon bon maître. Mais que pourtant ton serment soit valable et puisse Ulysse revenir comme je le désire moi-même, ainsi que Pénélope, le vieillard Laërte et Télémaque semblable à un dieu. »

Comme ils parlaient ainsi, les porcs et les pâtres s'approchèrent : on enferma ceux-là dans leurs étables pour y dormir et un vacarme épouvantable s'éleva du milieu des porcs renfermés dans la cour. Cependant le divin porcher dit à ses compagnons :

« Amenez le meilleur des porcs, afin que je le sacrifie à cet hôte qui vient de loin : en outre, nous-mêmes en profiterons, nous qui éprouvons tant de peines avec ces porcs aux dents blanches, tandis que d'autres mangent impunément le fruit de nos travaux. »

Ayant ainsi parlé, il fendit du bois avec l'airain impitoyable ; cependant ceux-ci lui amenèrent un porc très gras de cinq ans et ils le placèrent près du foyer. Le porcher n'oublia pas les Immortels, car il possédait un esprit excellent : arrachant, comme prémices, les poils de la tête du porc aux dents blanches, il les jeta dans le feu et pria tous les dieux d'accorder au sage Ulysse le retour dans sa maison. Puis ayant soulevé une bûche de chêne qu'il avait laissée intacte, il en frappa la victime : l'âme de celle-ci l'abandonna. Alors ses compagnons égorgèrent et flambèrent le porc, puis le découpèrent. Le porcher plaça sur la graisse des morceaux de chair, pris, comme prémices, sur tous les membres et les jeta dans le feu, après les avoir saupoudrés de farine d'orge. Ses compagnons coupèrent le reste en morceaux qu'ils

embrochèrent et rôtirent avec soin, puis les ayant tous retirés, ils les mirent en entier sur la table. Le porcher se leva pour découper, car, dans son esprit, il connaissait les convenances. Il fit de tout sept parts : l'une qu'il offrit en priant aux Nymphes et à Hermès, fils de Maïa ; des autres, il en distribua une à chacun. A Ulysse, il fit présent de tout le dos du porc aux dents blanches et réjouit le cœur du roi. Le sage Ulysse, s'adressant à lui, lui dit :

« Puissest-tu, Eumée, devenir l'ami du Père Zeus, comme tu es le mien, toi qui traites si bien un malheureux tel que moi ! »

Alors, lui répondant, tu dis, porcher Eumée :

« Mange, cher hôte, et régale-toi de ce qui est devant toi ; la divinité me donnera ou ne me donnera pas ce qu'elle voudra dans son cœur ; car elle peut tout. »

Il dit et sacrifia aux dieux toujours existants les prémices de la victime et ayant fait des libations, il plaça le vin étincelant dans les mains d'Ulysse, le preneur de villes : celui-ci s'assit devant sa part. Le pain fut distribué par Mésaulios qu'il avait acheté lui-même, depuis le départ de son maître, à l'insu de sa maîtresse et du vieillard Laërte ; il l'avait acheté à des Taphiens, de ses propres ressources. Ensuite ils mirent les mains aux mets préparés qui se trouvaient devant eux. Mais lorsqu'ils eurent satisfait leur désir de boisson et de nourriture, Mésaulios enleva le pain et, rassasiés de pain et de viandes, ils se dirigèrent vers leurs lits.

Survint une nuit sans lune et affreuse, car Zeus plut toute la nuit et Zéphyre, qui amène la pluie, souffla constamment avec force. Cependant Eumée plaça près du feu le lit d'Ulysse et jeta dessus des peaux de brebis

et de chèvres. Quand Ulysse s'y fut étendu, il jeta sur lui un manteau grand et épais qu'il avait de rechange pour mettre quand il survenait un très mauvais temps.

Ainsi Ulysse était couché là, et auprès de lui, les jeunes gens ; mais le porcher n'aimait pas à se coucher loin de ses porcs : il se prépara donc à sortir et Ulysse se réjouit de voir comment, en son absence, il prenait soin de son bien. Il suspendit d'abord un glaive tranchant à ses fortes épaules, puis il revêtit un manteau très épais, pour s'abriter du vent ; il prit ensuite la toison d'un grand bouc bien nourri, et un javelot aigu, défense contre les chiens et les hommes. Il alla se coucher à l'endroit où dormaient ses porcs aux dents blanches, sous un rocher creux, à l'abri de Borée.

CHAPITRE DIXIÈME.

ENTREVUE D'ULYSSE ET DE TÉLÉMAQUE.

Levés avec l'aurore, Ulysse et le divin porcher préparaient tous deux le déjeuner dans la cabane, allumant le feu, après avoir envoyé les pâtres avec les troupeaux de porcs. Alors les chiens hurlants agitèrent joyusement la queue à l'approche de Télémaque et n'aboyèrent pas. Le divin Ulysse vit l'agitation des chiens et entendit un bruit de pas. Aussitôt il dit à Eumée ces paroles ailées :

« Eumée, ce doit être quelqu'un de tes compagnons ou une autre connaissance qui s'approche, car les chiens n'aboient pas mais agitent joyusement la queue, j'entends un bruit de pas. »

Il n'avait pas tout dit que son fils chéri était déjà sous le portique. Le porcher étonné se leva et de ses mains tomba le vase où il mélangeait le vin étincelant. Il alla au devant de son maître, lui baisa la tête et les deux beaux yeux et les deux mains, et ses larmes coulèrent en abondance. Comme un père reçoit avec tendresse un enfant aimé qui revient de la terre étrangère à la dixième année, un fils unique né dans sa vieillesse, pour lequel il a beaucoup souffert, ainsi le divin porcher embrasse et serre dans ses bras, Télémaque semblable à un dieu, comme échappé à la mort. Puis, en soupirant, il dit ces paroles ailées :

« Te voilà revenu, Télémaque, douce lumière : je n'espérais plus te revoir encore depuis que tu étais parti pour Pylos sur un navire. Mais entre donc, cher enfant, que je me réjouisse dans mon cœur, en te voyant chez moi tout nouvellement arrivé de l'étranger. C'est que tu ne viens plus souvent visiter ton champ, ni tes pâtres, mais tu restes à la maison, comme si cela réjouissait ton cœur de voir l'insolente assemblée des prétendants. »

Le sage Télémaque lui répondit :

« Assez là dessus, père. Je suis venu ici à ton intention, pour te voir de mes yeux et apprendre par toi si ma mère demeure encore dans son palais ou si déjà quelque autre homme l'a épousée. »

Le porcher, chef d'hommes, lui répondit :

« Elle demeure encore dans son palais, le cœur affligé ; et toutes ses tristes nuits et ses jours se consomment dans les larmes. »

Ayant parlé ainsi, il prit des mains de Télémaque son javelot d'airain ; cependant celui-ci entra et franchit le

seuil de pierre. Son père Ulysse voulut lui céder son siège, mais Télémaque le retint et lui dit :

« Reste assis, ô étranger ; nous trouverons bien ailleurs un siège dans notre étable ; il y a ici un homme qui m'en placera un. »

Il parla ainsi et Ulysse retourna s'asseoir. Alors le porcher répandit des rameaux verts et étendit dessus des toisons : là s'assit ensuite le fils chéri d'Ulysse. Le porcher plaça devant eux une table chargée de viandes rôties, restes du repas de la veille ; il disposa vivement du pain dans des corbeilles et dans une coupe versa du vin doux comme du miel. Lui-même s'assit en face du divin Ulysse. Ils portèrent les mains aux mets préparés déposés devant eux. Quand ils eurent satisfait leur envie de boire et de manger, Télémaque dit au divin porcher :

« Père, d'où cet étranger est-il venu ? Comment les matelots l'ont-ils amené à Ithaque ? Qui disaient-ils être ? Car je ne crois pas qu'il soit arrivé ici à pied ».

Alors, lui répondant, tu dis, porcher Eumée :

« Mon fils, je te dirai toute la vérité. Il se glorifie d'être né dans la vaste Crète et d'avoir parcouru, errant, beaucoup de villes ; car tel est le sort qu'un dieu lui a filé. Maintenant, s'étant sauvé d'un vaisseau thesprote, il est venu à mon étable et je te le remets : fais-en ce que tu veux, il s'honore d'être ton suppliant. »

Alors le sage Télémaque lui répondit :

« Eumée, tu as dit là un mot qui fait mal à mon cœur : car comment recevrais-je cet hôte dans ma maison ? Moi-même, je suis jeune et n'ai point de confiance dans mes bras pour défendre un homme lorsque quelqu'un le maltraitera. Et ma mère hésite en son

cœur, si elle restera ici près de moi et prendra soin de sa maison, ou si elle suivra, entre les Achéens qui prétendent à sa main, le plus vaillant héros et celui qui lui offrira le plus de présents. Mais puisque cet hôte est arrivé dans ta maison, je l'habillerai de beaux vêtements, un manteau et une tunique ; je lui donnerai une épée à deux tranchants et des sandales pour ses pieds et je le renverrai où son cœur le désirera. Si tu le veux, garde-le dans ton étable et prends-en soin : je t'enverrai ici les habits et toute espèce de provisions, pour qu'il ne te porte pas préjudice à toi et à tes compagnons. Mais je ne lui permettrai pas de venir là-bas au milieu des prétendants, car leur insolence est trop grande : je crains qu'ils ne l'accablent de railleries et ce serait pour moi un terrible ennui. Il est difficile d'agir à un homme, même robuste, qui se trouve au milieu d'un grand nombre, car ils sont de beaucoup plus forts. »

Alors le divin Ulysse tant éprouvé lui dit :

« Ami, s'il m'est permis de prendre part à la conversation, je dirai que mon cœur se déchire, quand je vous entends parler des insolences que les prétendants commettent dans le palais contre la volonté d'un homme tel que toi. Dis-moi si c'est de ta propre volonté que tu es foulé par eux, ou si le peuple te hait, docile à la voix de quelque dieu, ou si tu as à te plaindre de tes frères, ceux dans l'appui desquels un homme se confie, si même une grande dispute s'élève. Si, avec le courage que j'ai, j'étais jeune comme toi, si j'étais un des fils de l'irréprochable Ulysse, ou bien Ulysse lui-même, je voudrais qu'un étranger me coupât aussitôt la tête, si je ne devenais pas le fléau d'eux tous. Et si, étant seul, j'étais accablé par la multitude, je préférerais mourir, tué

dans mon palais, que de voir constamment ces choses indignes, mes hôtes outragés dans ma maison, mon vin puisé à fond, mes provisions consommées insolemment et continuellement pour une affaire dont on ne voit pas la fin. »

Le sage Télémaque lui répondit :

O, étranger, je te dirai tout sans détours : non, tout le peuple ne me hait pas et ne m'opprime pas ; non, je n'ai pas à me plaindre de frères, dans l'appui desquels un homme se confie, si même une grande dispute s'élève. Voici comment le fils de Cronos n'a jamais donné qu'un seul rejeton à notre race : Arcésios a eu pour fils unique Laërte qui n'a été père que du seul Ulysse. Ulysse, à son tour, m'a laissé enfant unique dans son palais et n'a pas joui de mes caresses. Un grand nombre de malintentionnés se trouvent maintenant dans sa maison : tous les plus forts de ceux qui ont la puissance dans les îles de Doulichion, Samé et Zacynthe la boisée, et tous ceux qui dominent dans la pierreuse Ithaque, tous prétendent à la main de ma mère et dévastent notre maison : elle n'ose ni se refuser au triste mariage, ni se décider à faire une fin. Mais tout cela est au pouvoir des dieux ; toi, père, va au plus vite dire à la prudente Pénélope que je suis arrivé sain et sauf de Pylos. Quant à moi, je resterai ici, où tu reviendras après avoir communiqué ton message à elle seule : que personne d'autre des Achéens ne le sache, car beaucoup me veulent du mal.

Alors lui répondant, tu dis, porcher Eumée :

« Connu, compris ! tes ordres s'adressent à un homme intelligent. Mais dis-moi ceci et réponds-moi sans détours : n'irai-je pas du même coup annoncer la nou-

velle à l'infortuné Laërte qui auparavant, tout en souffrant de l'absence d'Ulysse, surveillait les travaux et les serviteurs dans la maison, buvant et mangeant quand son cœur le lui ordonnait dans sa poitrine ; mais maintenant, depuis que tu étais parti sur ton navire pour Pylos, on dit qu'il ne mange plus, ni ne boit plus, qu'il ne surveille plus les travaux, mais qu'il est assis gémissant et sanglotant et que la peau se consume autour de ses os. »

Le sage Télémaque lui répondit :

« C'est triste, mais laissons-le ainsi pour le moment, quoique à regret. Car si tout se passait au choix des mortels, nous choisirions d'abord le jour du retour de mon père. Toi reviens après avoir fait ton message et n'erre pas dans les champs pour aller le trouver ; mais dis à ma mère qu'elle envoie au plus tôt en cachette son économe qui portera la nouvelle au vieillard. »

Il dit et excita le porcher à partir. Celui-ci prit ses sandales en mains, pour les attacher à ses pieds et s'en alla à la ville. Eumée sortant de l'étable ne resta pas inaperçu d'Athéné et elle s'approcha, semblable, pour le corps, à une belle et grande femme, connaissant les beaux ouvrages. Se tenant debout, devant la porte de la cabane, elle se fit voir à Ulysse ; mais Télémaque ne l'aperçut point, car les dieux n'apparaissent pas visibles à tous. Mais Ulysse et les chiens la virent et ceux-ci n'aboyèrent point, mais ils s'enfuirent, en grondant, de l'autre côté de l'étable. Elle fit un signe des sourcils ; Ulysse le vit, sortit de la chambre et marchant le long du grand mur de la cour, il s'arrêta devant elle. Alors Athéné lui dit :

« Divin fils de Laërte, Ulysse fécond en ressources,

parle dès maintenant à ton fils et ne lui cache rien afin que, préparant la mort et un sort fatal aux prétendants, vous alliez ensemble à la ville célèbre. Je ne serai pas longtemps loin de vous, car je pense à combattre avec vous. »

Elle dit et le toucha de sa baguette d'or : d'abord elle enveloppa sa poitrine d'un manteau bien lavé et d'une tunique; puis elle augmenta son corps et sa jeunesse. Il redevint noir de peau ; ses joues se tendirent ; sa barbe bleue revint autour de son menton. Ayant fait cela, elle s'en alla et Ulysse rentra dans la cabane. Son fils chéri resta stupéfait : saisi de crainte, il jeta les yeux d'un autre côté, craignant que ce ne fût un dieu et s'adressant à lui, il lui dit ces paroles ailées :

« Tout autre, ô mon hôte, tu m'apparais maintenant qu'auparavant : tu as d'autres habits et ta peau n'est plus la même. Sans doute tu es l'un des dieux qui habitent le large ciel. Aie compassion de nous, afin que nous fassions des sacrifices d'actions de grâces et que nous te donnions des présents en or travaillé, mais aie compassion de nous. »

Le divin Ulysse, tant éprouvé lui répondit ensuite :

« En vérité, je ne suis pas un dieu, pourquoi me compares-tu aux Immortels ? Mais je suis ton père pour lequel tu souffres en gémissant beaucoup de maux, exposé aux violences des hommes ».

Ayant ainsi parlé, il embrassa son fils et le long de sa joue coula à terre une larme qu'il avait retenue jusqu'alors. Mais Télémaque, car il n'était pas persuadé que ce fût son père, lui répondit aussitôt en ces termes :

« Tu n'es pas Ulysse, mon père, mais une divinité qui use de charmes envers moi, pour que je m'afflige et

sanglote encore davantage. Car comment un homme mortel pourrait-il faire ces choses à l'instant avec son esprit, si un dieu lui-même étant venu ne se montrait à sa volonté en jeune homme ou en vieillard ? Car, il n'y a qu'un instant, je t'ai connu vieillard et misérablement vêtu ; maintenant tu es semblable aux dieux qui habitent le large ciel ».

Le sage Ulysse lui dit en réponse :

« Télémaque, il ne te convient pas de t'étonner outre mesure ni d'être stupéfait de ce que ton père chéri est ici ; car il ne viendra pas ici un autre Ulysse ; mais c'est moi qui le suis, moi qui, après avoir bien souffert, après avoir beaucoup erré, arrive à la vingtième année, dans la terre de ma patrie. Mais tout ceci est l'œuvre de la belliqueuse Athéné, qui me fait paraître ce qu'elle veut, car elle le peut : tantôt semblable à un mendiant, tantôt à un homme jeune et ayant de beaux habits sur la peau. Il est facile aux dieux qui habitent le large ciel de glorifier ou de rabaisser un homme mortel.

Ayant parlé ainsi, il s'assit et Télémaque ayant jeté les bras autour de son noble père, fondit en larmes. Et chez tous les deux s'éleva un désir de sanglots et ils pleurèrent tout haut, plus violemment que des oiseaux, des aigles ou des vautours aux serres crochues, dont les paysans ont enlevé les enfants avant qu'ils ne devinssent ailés. Ainsi ils versaient des larmes de dessous leurs sourcils.

..... Le soir, le divin porcher revint trouver Ulysse et son fils. Alors Athéné, s'approchant d'Ulysse et le frappant de sa baguette, en fit de nouveau un vieillard et le couvrit de haillons de peur que le porcher ne reconnût qui il était et n'allât l'annoncer à la prudente Pénélope, au lieu de garder cela dans son esprit.

CHAPITRE ONZIÈME.

ULYSSE DANS SON PALAIS.

Lorsque parut l'Aurore aux doigts de rose, génératrice du matin, alors Télémaque, le fils chéri du divin Ulysse, attacha sous ses pieds ses belles sandales, prit un fort javelot, qui lui remplissait la paume de la main, se préparant à aller à la ville ; puis il dit à son porcher :

« Père, je vais à la ville pour que ma mère me voie ; car je crois qu'elle ne cessera pas ses tristes pleurs et ses sanglots larmoyants avant qu'elle ne me voie moi-même. Mais je te recommanderai ceci : conduis le malheureux étranger à la ville, afin qu'il y mendie sa nourriture ; celui qui le voudra lui donnera un pain de froment et une coupe de vin. Pour moi, accablé de soucis, je ne puis recevoir tous ceux qui se présentent. Si mon hôte s'en fâche, tant pis pour lui, mais j'aime à dire la vérité. »

Le sage Ulysse lui dit en réponse :

« Ami, et moi-même je ne pense pas à rester ici : pour le mendiant, il vaut mieux mendier sa nourriture à la ville qu'aux champs ; me donnera qui voudra. Car je ne suis plus d'âge à rester dans une étable pour obéir en tout aux ordres d'un chef. Mais va, cet homme auquel tu l'as ordonné, me conduira dès que je me serai réchauffé au feu et que la chaleur du soleil se fera sentir. Car mes habits sont terriblement mauvais et je crains d'être saisi par la gelée du matin ; or il m'a dit que la ville était loin. »

Il parla ainsi et Télémaque traversa l'étable et s'éloigna à grands pas, méditant la ruine des prétendants.

Mais lorsqu'il arriva à sa maison bien habitée, il déposa son javelot contre une grande colonne; lui-même entra et franchit le seuil de pierre.

La nourrice Eurycléïa le vit la toute première; elle était occupée à étendre des toisons sur des fauteuils bien travaillés; elle courut à lui en pleurant. Les autres servantes du patient Ulysse se rassemblèrent autour de lui et lui souhaitèrent la bienvenue en embrassant sa tête et ses épaules.

La sage Pénélope sortit de sa chambre, semblable à Artémis ou à la blonde Aphrodité : elle jeta en pleurant ses deux bras autour de son cher enfant, embrassa sa tête et ses deux belles joues, et lui dit, en sanglotant, ces paroles ailées :

« Te voilà revenu, Télémaque, douce lumière ! je ne pensais plus te revoir encore depuis que tu étais parti à Pylos sur ton navire, en secret et malgré moi, pour avoir des nouvelles de ton père chéri. Mais dis-moi ce que tu as vu. »

Le sage Télémaque lui répondit :

« Mère, je te dirai la vérité : nous sommes partis à Pylos, chez Nestor, pasteur des peuples. Celui-ci m'ayant reçu dans son palais élevé, me témoigna la même affection qu'un père à son fils qui vient de revenir de loin après un long temps ; c'est ainsi qu'il me traita, lui et ses illustres fils. Cependant il me dit n'avoir rien entendu, au sujet d'Ulysse à l'esprit patient, d'aucun de ceux qui vivent sur terre; il ne savait s'il était vivant ou mort. Mais il m'envoya avec des chevaux et un char bien construit chez le fils d'Atrée, Ménélas, habile à manier la lance. Là je vis l'argienne Hélène, à cause de laquelle les Argiens et les Troyens ont tant souffert par la volonté

des dieux. Aussitôt, Ménélas brave au combat me demanda quelle nécessité m'avait conduit à Lacédémone la divine. Je lui dis toute la vérité et il me dit ces paroles en réponse :

« Voici ce que m'a dit Protée, le vieillard véridique de la mer et je ne te cacherai pas une seule de ses paroles. Il dit l'avoir vu dans une île, en proie à une grande douleur, dans le palais de la nymphe Calypso, qui le retenait de force. Il ne pouvait retourner dans la terre de sa patrie, car il n'avait ni navires, ni compagnons maniant la rame, qui l'eussent conduit sur le large dos de la mer. »

« Ainsi parla le fils d'Atrée, Ménélas habile à manier la lance. Ayant fait cela, je m'en suis revenu et les Immortels m'ont donné un vent favorable, qui m'a promptement ramené dans ma chère patrie. »

Il parla ainsi et fit battre le cœur de Pénélope dans sa poitrine.

Cependant Ulysse et le divin porcher se préparent à partir pour la ville. Ulysse jette sur ses épaules sa sordide besace toute déchirée, retenue par une corde; Eumée lui donne un bon bâton et ils se mettent tous deux en marche, laissant derrière eux, pour garder l'étable, les chiens et les pâtres. Ainsi Eumée conduit à la ville son maître, semblable à un misérable mendiant et à un vieillard, s'appuyant sur un bâton et vêtu d'affreux haillons.

Comme ils approchaient du palais, les sons de la lyre creuse arrivèrent jusqu'à eux : Phémios se préparait à chanter pour les prétendants. Alors Ulysse, prenant le porcher par le bras, lui dit : « Eumée, c'est là sans

doute le beau palais d'Ulysse ; il est facile à reconnaître même au milieu d'un grand nombre, car il est autre que les autres : il est entouré d'une cour formée d'un mur avec des corniches et il a une porte à deux battants qui ferme bien et un homme ne le prendrait pas de force. Je reconnais aussi que dans l'intérieur beaucoup d'hommes prennent part à un festin, car la fumée de la graisse s'élève et on y entend résonner la lyre, que les dieux ont faite la compagne des festins ».

Alors lui répondant, tu dis, porcher Eumée :

« Tu l'as facilement reconnu, car, du reste, tu n'es pas sans esprit. Mais voyons, délibérons sur ce que nous allons faire. Ou bien entre le premier dans le palais bien habité et mêle-toi aux prétendants, tandis que je resterai ici ; ou bien, si tu veux, reste et moi, j'irai en avant ; mais ne tarde pas, de peur que quelqu'un, t'ayant vu dehors, ne te frappe ou ne te chasse : voilà ce à quoi tu dois réfléchir. »

Alors le divin Ulysse tant éprouvé lui répondit :

« Connu, compris ! car tu t'adresses à un homme intelligent. Va en avant et moi je resterai ici. »

Comme ils se parlaient ainsi l'un à l'autre, un chien couché releva la tête et les oreilles : c'était Argos qu'Ulysse à l'esprit patient avait autrefois nourri lui-même, sans avoir eu le temps de s'en servir, avant de partir pour la sainte Ilion. Autrefois les jeunes gens chassaient avec lui les chèvres sauvages, les chevreuils et les lièvres. Maintenant il gisait méprisé, en l'absence de son maître, au milieu du fumier de mules et de bœufs qui se trouvait étendu en abondance devant la porte, jusqu'à ce que les serviteurs d'Ulysse l'enlevassent pour en fumer ses champs. Là gisait le chien Argos, tout

rongé de vermine. Pourtant lorsqu'il vit Ulysse s'approcher, il remua la queue et abaissa les deux oreilles ; mais il n'eut plus la force de s'approcher de son maître. Ulysse se détourna pour essuyer une larme, qu'il voulait cacher à Eumée. Celui-ci entra dans la maison et alla tout droit à la salle où se trouvaient les illustres prétendants. Et Argos devint la proie de la mort noire, après avoir revu Ulysse à la vingtième année.

Peu de temps après, Ulysse entra à son tour dans le palais, semblable à un misérable mendiant et à un vieillard, s'appuyant sur un bâton et vêtu d'affreux haillons. Il s'assit sur le seuil de frêne à l'intérieur des portes, s'appuyant contre le chambranle de cyprès. Télémaque ayant appelé le porcher, prit un pain entier de la belle corbeille et de la viande autant que ses deux mains pouvaient en contenir, et lui dit :

« Porte cela à notre hôte et donne-le lui ; puis ordonne-lui de faire le tour de tous les prétendants en leur demandant l'aumône : car il n'est pas bon d'avoir honte pour un homme qui est dans le besoin ».

Ulysse reçoit des deux mains ce présent et le met devant ses pieds sur sa sordide besace. Puis il mange, tandis que l'aède chante dans le palais ; mais quand il eut mangé et que l'aède divin eut cessé, il fit le tour de la salle en commençant par la droite, implorant chacun en particulier et étendant les mains de tous côtés, comme s'il était mendiant depuis longtemps. Tous lui donnaient et remplissaient sa besace de pain et de viande ; enfin il s'arrêta devant Antinoos. Celui-ci s'écria :

« Quelle divinité a amené ici ce fléau, ce trouble-fête ? Reste-là debout au milieu de la salle, loin de ma table, insolent et éhonté quémandeur ! »

Alors, le sage Ulysse dit en se retirant :

« Hélas ! ainsi donc avec la beauté tu n'as pas l'esprit, et tu ne donnerais pas même du sel dans ta maison à un mendiant, toi qui maintenant assis à la table d'autrui n'a pas pu rompre un morceau de pain pour me le donner, alors qu'il y a de tout en abondance. »

Il parla ainsi et Antinoos s'irrita encore davantage dans son cœur, et le regardant par en-dessous, il lui dit ces paroles ailées :

« Maintenant certes je ne crois pas que tu sortes en bon état du palais, puisque tu dis des injures. »

Il parla ainsi et saisissant un escabeau, le lança sur l'épaule droite d'Ulysse, au haut du dos : celui-ci resta ferme comme un roc et le projectile d'Antinoos ne l'abattit point, mais il baissa la tête en silence, méditant la vengeance au fond de son cœur. Il retourna s'asseoir sur le seuil.

Cependant une grande douleur pénétra dans le cœur de Télémaque, quand il vit son père frappé ; mais pourtant aucune larme ne s'échappa de ses paupières, et il baissa la tête en silence, méditant la vengeance au fond de son cœur.

Quand Pénélope entendit que quelqu'un avait été frappé dans son palais, elle dit à ses suivantes :

« Qu'ainsi l'illustre archer Apollon le frappe lui-même ! »

Alors Eurynomé, son économé, lui dit :

« Si tout s'accomplissait suivant nos désirs, aucun de ceux-là n'atteindrait l'Aurore au beau trône. Ensuite Pénélope, ayant fait appeler le divin porcher, lui dit :

« Va, divin Eumée et engage l'hôte à venir, pour que je lui parle et lui demande s'il a entendu parler quelque

part d'Ulysse à l'esprit patient ou s'il l'a vu de ses yeux, car il paraît avoir beaucoup erré. »

Alors, lui répondant, tu dis, porcher Eumée :

« O reine, si les Achéens se taisaient, ce qu'il raconte charmerait ton cœur ; car je l'ai eu trois nuits et l'ai gardé trois jours dans ma cabane, où il vint me trouver tout d'abord, après s'être échappé d'un navire ; et il n'a pu me raconter jusqu'au bout ses malheurs. De même que, lorsqu'on contemple un aède qui, instruit par les dieux, chante des poèmes agréables aux mortels, on pense sans cesse à l'écouter, aussi longtemps qu'il chante, ainsi celui-là m'a charmé, assis près de moi dans ma demeure. Il dit avoir été l'hôte du père d'Ulysse, et habiter la Crète, d'où est la race de Minos. De là, il est arrivé jusqu'ici après avoir souffert bien des maux et avoir été ballotté çà et là par les vagues. Il assure avoir entendu parler d'Ulysse près d'ici, dans la riche nation des Thesprotes : il est vivant et ramène chez lui de nombreux trésors. »

La sage Pénélope lui répondit :

« Va, appelle-le ici, qu'il parle en ma présence. Et que ceux-là se réjouissent, assis devant la porte, ou ici dans la maison, puisqu'ils ont l'esprit joyeux. Car leurs biens sont intacts dans leurs demeures ; de leur pain et de leur vin agréable, leurs serviteurs seuls se nourrissent, tandis qu'eux-mêmes, hantant tous les jours notre maison, sacrifient nos bœufs, nos brebis et nos chèvres grasses, et festoient en buvant gratis notre vin étincelant. Et nos richesses se consomment en grande quantité, car il n'y a plus un homme, tel qu'était Ulysse, pour détourner le malheur de notre maison. Si Ulysse revenait dans la terre de sa patrie, il vengerait avec son fils les violences de ces hommes. »

Elle parla ainsi et Télémaque éternua fortement et tout autour la maison en retentit terriblement. Pénélope se mit à rire et dit aussitôt à Eumée ces paroles ailées :

« Va, fais venir cet étranger en ma présence. Ne vois-tu pas que mon fils a éternué en présage favorable à tout ce que je viens de dire ? Ainsi puisse une mort certaine atteindre tous les prétendants et qu'aucun n'évite la mort et un sort fatal. Je te dirai ensuite, et mets-toi cela dans l'esprit, que si je reconnais que tout ce qu'il m'a dit est vrai, je le vêtirai de beaux habits, d'un manteau et d'une tunique. »

Elle parla ainsi, et le porcher, après l'avoir entendue, s'en alla et se tenant près d'Ulysse, il lui dit ces paroles ailées :

« Père étranger, la sage Pénélope, mère de Télémaque, t'appelle. Son cœur lui ordonne de s'informer de son époux, quoiqu'elle soit accablée de douleur. Si elle reconnaît que tout ce que tu as dit est vrai, elle te vêtira d'un manteau et d'une tunique, ce dont tu as le plus besoin ; quant à la nourriture, tu peux repaître ton estomac en mendiant parmi le peuple ; te donnera qui voudra. »

Le divin Ulysse tant éprouvé lui répondit :

« Eumée, je serais prêt à dire tout de suite toute la vérité à la fille d'Icare, la sage Pénélope ; car je connais bien ce qui concerne son époux et nous avons été affligés de malheurs semblables ; mais je crains la foule intraitable des prétendants, dont l'insolence et la violence montent jusqu'au ciel de fer. Car, à l'instant, quand cet homme m'a fait mal en me lançant un escabeau, alors que j'allais par la maison, n'ayant rien fait de mauvais, ni Télémaque, ni personne d'autre ne m'ont défendu,

C'est pourquoi engage Pénélope à rester dans ses appartements, bien qu'elle soit pressée, jusqu'au soleil couchant ; et qu'alors elle m'interroge sur le jour du retour de son époux, après m'avoir fait asseoir près du feu, car j'ai de mauvais habits ; tu le sais, car c'est toi que j'ai supplié le premier. »

Il parla ainsi et le porcher alla rapporter ses paroles à Pénélope.

CHAPITRE DOUZIÈME.

ENTREVUE D'ULYSSE ET DE PÉNÉLOPE.

Lorsque les prétendants eurent mangé et bu autant que leur cœur le désirait, ils se retirèrent chacun dans sa maison pour se coucher ; Ulysse seul resta dans le palais.

Alors la sage Pénélope sortit de sa chambre à coucher, semblable à Artémis ou à la blonde Aphrodité. On lui plaça près du feu le fauteuil dans lequel elle s'asseyait : il était tout recouvert d'ivoire et d'argent, et avait été fait par l'ouvrier Icmalios. Il y avait un escabeau pour les pieds, faisant corps avec le fauteuil, et sur lequel était jetée une grande toison. La sage Pénélope s'y assit et dit à Eurynomé, son économe :

« Eurynomé, apporte un siège avec une toison dessus pour que l'étranger, s'y asseyant, me parle et m'entende, car je veux l'interroger. »

Elle parla ainsi et celle-ci apporta et plaça rapidement un siège bien poli et jeta dessus une toison. Là s'assit ensuite le divin Ulysse tant éprouvé. La sage Pénélope commença ainsi l'entretien ;

« Étranger, voici ce que je te demanderai tout d'abord : de quels hommes es-tu ? Où sont ta ville et tes parents ? »

Le sage Ulysse lui dit en réponse :

« O femme, personne des mortels, sur la terre sans bornes, ne pourrait te blâmer, car ta gloire atteint le large ciel, comme celle d'un roi irréprochable, qui, semblable à un dieu, gouvernant des hommes nombreux et vaillants, fait régner parmi eux la justice. La terre noire porte du froment et de l'orge ; les arbres sont chargés de fruits, les troupeaux se multiplient constamment, la mer fournit des poissons, tout cela à cause de sa bonne direction et ses peuples vivent heureux sous lui. Tu peux donc m'interroger maintenant sur tout dans ta maison, mais ne me demande pas ma race, ni la terre de ma patrie, de peur que tu ne remplisses encore davantage mon cœur de tristesse, en me faisant souvenir, car j'ai beaucoup souffert. Et il ne convient pas que je sois assis dans une maison étrangère, me lamentant et pleurant, car il est mauvais de se désoler toujours et je crains que quelqu'un des serviteurs ou toi-même ne t'irrites contre moi, disant que je nage dans les larmes parce que mon esprit est appesanti par le vin. »

La sage Pénélope lui répondit :

« O étranger, je voudrais que les dieux eussent détruit ma beauté, mes attraits et mes charmes, quand les Argiens s'embarquèrent pour Ilioupolis, et avec eux, Ulysse, mon époux, et que celui-ci, revenu, prit soin de ma vie, ma gloire serait plus grande et plus belle ainsi. Maintenant je gémiss sous les maux que le sort m'a envoyés. C'est pourquoi je ne m'occupe ni des hôtes, ni des suppliants, ni même des hérauts, serviteurs du peuple ; mais je fonde mon cœur en regrettant Ulysse. Les prétendants

hâtent mon mariage et moi j'invente des ruses. D'abord un dieu m'inspira de dresser un grand métier et de tisser dans mon palais un voile léger et de grandes dimensions et cependant je leur dis : Jeunes gens, mes prétendants, puisque le divin Ulysse est mort, cessez de presser mon mariage, jusqu'à ce que je termine ce voile — pour que mon fil ne se perde pas à rien — qui servira de linceul au héros Laërte, si un sort funeste le livre à la mort qui étend les membres. Il ne faut pas que quelqu'un du peuple des Achéens puisse me reprocher qu'il gît sans linceul, lui qui possédait tant de richesses. Je parlai ainsi et leur cœur d'homme fut persuadé. Alors, le jour, je tissais à mon grand métier, et la nuit, je défaisais mon ouvrage à la lueur des torches. Ainsi, pendant trois ans, je trompai et persuadai les Achéens. Mais lorsqu'arriva la quatrième année et que les saisons se succédèrent à nouveau, alors, par la faute de mes servantes, chiennes qui ne se soucient de rien, ils me surprirent et m'accablèrent de reproches. Ainsi, je fus contrainte de finir malgré moi. Maintenant, je ne puis, ni éviter le mariage, ni trouver quelque autre ruse : mes parents me pressent de me marier et mon fils s'irrite de voir manger son bien ; car il est déjà de ceux qui prennent soin de leur maison et auxquels Zeus réserve la gloire. Mais dis-moi la race d'où tu es, car je ne pense pas que tu proviennes du chêne, ni de la pierre, dont parlent nos vieux contes. »

Le sage Ulysse lui dit en réponse :

« O femme respectable d'Ulysse, fils de Laërte, ne cesseras-tu pas de me demander ma race ? Eh ! bien, je te la dirai ; mais tu me donneras par là plus de maux que je n'en ai : c'est le lot d'un homme qui est absent de sa

patrie depuis aussi longtemps que je le suis maintenant, après avoir erré, en souffrant des maux, à travers beaucoup de villes humaines. Mais je vais te dire ce que tu me demandes :

Il y a une terre de Crète, au milieu de la mer couleur de vin, belle et fertile, tout entourée d'eau ; il y a en elle des hommes en quantité innombrable et quatre-vingt-dix villes. Diverses langues s'y confondent ; il s'y trouve des Achéens, de vrais Crétois magnanimes, des Cydones, des Doriens divisés en trois tribus et des Pélasges divins. Là se trouve Gnosse, grande ville où Minos, avec qui le grand Zeus aimait à s'entretenir, régna pendant neuf ans. Il était le père de mon père, le magnanime Deucalion. Deucalion m'engendra ainsi que le roi Idoménée, qui s'en alla, avec les fils d'Atrée, vers Ilion dans des vaisseaux recourbés. Le nom dont on m'appelle est Aithon et je suis le plus jeune ; lui, est l'aîné et le plus brave. C'est alors que je vis Ulysse et que je lui donnai les présents d'hospitalité ; car la force du vent, comme il allait à Ilion, le rejeta loin du cap Malée vers la Crète. Il arrêta à Amnissos, où est la grotte d'Iliithyié, dans un mauvais port et c'est avec peine qu'il échappa à la tempête. Aussitôt qu'il fut entré dans la ville, il demanda Idoménée, car il disait être son hôte aimé et respecté. Or, c'était déjà la dixième ou la onzième aurore depuis que celui-ci était parti pour Ilion avec ses vaisseaux recourbés. Le conduisant dans ma demeure, je lui donnai une large hospitalité, au sein de l'abondance et l'aimai tendrement. A lui et à ses compagnons qui le suivaient, je donnai de la farine d'orge et du vin étincelant, recueilli parmi le peuple ; je leur sacrifiai des bœufs, afin qu'ils rassasiassent leur cœur. Les Achéens

divins restèrent douze jours, car un grand vent de Borée les retenait, qui ne permettait pas même de se tenir debout à terre et qu'un dieu méchant avait soulevé. Le treizième, le vent tomba et ils partirent. »

Ainsi, il inventait, en parlant, beaucoup de mensonges qui ressemblaient à des vérités. Celle-ci, en l'écoutant, versait des larmes et sa peau fondait. Comme fond sur les montagnes élevées la neige qu'a versée Zéphyre et que fond Euros, et comme, en fondant, elle emplit les fleuves qui coulent, ainsi fondaient les belles joues de la pleureuse, qui regrettait son homme assis devant elle. Cependant Ulysse avait compassion de sa femme qui sanglottait, mais ses yeux restaient fermes, comme de la corne ou du fer, dans ses paupières : par ruse, il retenait ses larmes. Lorsqu'elle se fut soulagée en pleurant abondamment, elle lui adressa aussitôt ces paroles :

« Maintenant, ô étranger, je veux t'éprouver, pour savoir si vraiment tu as alors donné l'hospitalité dans ton palais, comme tu le dis, à mon époux et à ses compagnons semblables aux dieux. Dis-moi quels habits il revêtait sur sa peau, comment il était lui-même et quels compagnons le suivaient. »

Le sage Ulysse lui dit en réponse :

« O femme, il est difficile de dire ce qui était il y a si longtemps : car il y a déjà vingt ans qu'il est parti de là et qu'il a quitté ma patrie ; mais je te dirai ce qu'il semble à mon cœur. Le divin Ulysse avait un épais manteau de pourpre double avec une agrafe d'or formée de deux tuyaux, et dont la face extérieure était une œuvre d'art. Un chien tenait sous ses pattes de devant un faon bigarré, le regardant se débattre d'un œil avide : et tous s'étonnaient comment tous les deux étant d'or, l'un, étouffant

le faon, le regardait d'un œil avide, et l'autre, pensant à fuir, se débattait des pieds. Je vis ensuite autour de sa peau une tunique brillante. Telle est une pelure sèche d'oignon, ainsi elle était souple ; et elle était brillante comme le soleil : beaucoup de femmes l'admirent. Je te dirai autre chose et mets-le dans ton esprit : je ne sais si Ulysse en avait revêtu sa peau en partant de la maison, ou si quelqu'un de ses compagnons la lui avait donnée alors qu'il allait sur son navire rapide, ou quelqu'un d'autre en qualité d'hôte, car Ulysse était l'ami de beaucoup ; car peu d'Achéens lui étaient comparables. Pour moi, je lui donnai une épée d'airain, un beau manteau double de pourpre et une tunique descendant jusqu'aux pieds et je le renvoyai avec respect sur son navire muni de bancs. Un héraut un peu plus âgé que lui le suivait et je te dirai quel il était : Eurybatès était son nom et Ulysse l'honorait au-dessus de tous ses compagnons, parce qu'il partageait ses vues. »

Il parla ainsi et Pélénope fut saisie d'un plus grand désir de pleurer, ayant reconnu les signes qu'Ulysse lui avait indiqués véritablement. Mais lorsqu'elle se fut soulagée par des larmes abondantes, elle lui adressa ces paroles :

« Maintenant certes, ô étranger, si tu as été jusqu'à présent malheureux, tu seras traité dans mon palais en ami et en hôte respecté. C'est moi-même en effet qui lui ai fourni les habits dont tu parles, les ayant apportés de ma chambre, bien pliés et j'y avais fixé cette agrafe, pour lui servir d'ornement. Mais je ne l'accueillerai plus, revenant dans sa maison, dans la terre de sa chère patrie. Certes, c'est par un mauvais destin qu'Ulysse est parti sur son navire creux pour voir cette méchante Iliou, qui n'est pas digne d'être nommée. »

Le sage Ulysse lui dit en réponse :

« O femme respectable d'Ulysse, fils de Laërte, ne détruis plus maintenant ta belle peau et ne fonds pas ton cœur, en pleurant ton époux. Ce n'est pas que je te blâme, car qui a perdu un jeune époux pareil à Ulysse, que l'on dit être semblable aux dieux ? Mais cesse de te lamenter et écoute mon récit, car je te dirai la vérité et je ne te cacherai pas que j'ai déjà entendu parler du retour d'Ulysse, tout près, dans le peuple florissant des Thesprotes. Il vit et ramène avec lui des richesses nombreuses et éclatantes qu'il a recueillies parmi le peuple. Mais il a perdu tous ses bien-aimés compagnons et son vaisseau profond sur la mer couleur de vin, en quittant l'île de Thrinacie ; car Zeus et le Soleil étaient irrités contre lui, parce que ses compagnons avaient tué les bœufs de ce dernier. Ils périrent tous sur la mer agitée ; quant à lui, la vague le jeta au rivage avec la quille du navire, vers la terre des Phéaciens qui sont proches des dieux. Ceux-ci l'honorèrent dans leur cœur comme un dieu, lui donnèrent beaucoup et voulurent le reconduire eux-mêmes chez lui sain et sauf. Ainsi Ulysse serait depuis longtemps ici, mais il lui a paru en son cœur plus profitable d'amasser des richesses en parcourant beaucoup de pays. Car, entre tous les hommes mortels, Ulysse connaît beaucoup de ruses et aucun des humains ne pourrait rivaliser avec lui. Voilà ce que m'a dit Phidon, le roi des Thesprotes et il m'a juré à moi-même, en faisant des libations dans sa maison, que le navire était tiré à la mer et que les compagnons étaient prêts, qui devaient le reconduire dans la terre de sa patrie. Mais il me fit partir le premier, car il se trouva qu'un navire des Thesprotes partait pour Doulichion riche en

froment. Et il me montra les richesses qu'avait assemblées Ulysse. Et certes, après la dixième génération on en nourrirait encore une, avec les trésors qui gisaient dans le palais du roi. Il me dit qu'Ulysse était parti pour Dodone, afin d'entendre, du chêne à la haute chevelure, l'avis du dieu Zeus, comment retourner dans la terre de sa chère patrie, dont il était absent depuis si longtemps, ouvertement ou bien à la dérobée. Ainsi, comme il est sain et sauf et se trouve déjà très près, il ne restera plus longtemps éloigné de ses amis et de la terre de sa patrie : du reste je t'en ferai le serment. Sachent maintenant Zeus tout d'abord, le premier et le meilleur des dieux ; le foyer de l'irréprochable Ulysse, auquel je me trouve, que tout cela s'accomplira comme je le dis : cette année même, Ulysse arrivera ici, entre ce mois qui se consume et celui qui se lève. »

La sage Pénélope lui répondit :

« Ah ! si ce que tu dis, ô étranger, pouvait s'accomplir ! tu connaîtrais bien vite ce que vaut mon amitié et les nombreux présents que tu recevrais feraient envie à qui te rencontrerait. Mais voici ce qu'en mon cœur il me semble qu'il arrivera : Ulysse ne reviendra plus dans sa maison et tu ne recevras pas les moyens de t'en retourner, car il n'y a pas dans la maison d'hommes capables, comme Ulysse l'était parmi les hommes, quand il vivait, de recevoir les hôtes respectables et de leur fournir les moyens de s'en retourner. Mais, ô suivantes, disposez pour lui un lit avec des draps et des couvertures brillantes, afin qu'il ait bien chaud jusqu'à ce qu'arrive l'Aurore au trône d'or. Et toi, sage Eurycléa, lève-toi et lave les pieds du contemporain de ton maître. Peut-être Ulysse est-il déjà le même quant aux pieds et le même quant

aux mains, car les humains vieillissent vite dans le malheur. »

Elle parla ainsi et la vieille couvrit son visage de ses mains et versa de chaudes larmes ; puis elle dit ces paroles plaintives :

« Hélas ! mon enfant, je ne puis rien faire pour toi ! Zeus te hait donc entre tous les hommes, toi qui as un esprit semblable à celui des dieux. Et pourtant aucun des humains n'a brûlé autant de grasses cuisses que toi à Zeus ami de la foudre et ne lui a offert autant d'hécatombes choisies, que tu ne l'as fait, le priant de te faire arriver à une vieille respectée et de te donner le temps d'élever ton illustre fils. Et maintenant, c'est à toi seul que le jour du retour est refusé. — Et peut-être, chez les étrangers demeurant au loin, dans la maison desquels il est arrivé, les femmes le tournent-elles en dérision comme l'ont fait pour toi toutes ces chiennes d'ici. Quant à moi, si je te lave les pieds, ce n'est pas seulement parce que Pénélope me l'a ordonné, mais je le fais volontiers, parce qu'au dedans de moi mon cœur est agité par tes malheurs. Mais écoute maintenant ce que je te dirai : Beaucoup d'étrangers, éprouvés par le malheur, sont arrivés ici, mais je n'ai jamais vu quelqu'un qui ressemblât autant que toi à Ulysse, par le corps, la voix et les pieds. »

Le sage Ulysse lui dit en réponse :

« O vieille, ainsi parlent ceux qui nous ont vus tous les deux de leurs yeux ; nous nous ressemblons beaucoup, comme tu le dis toi-même judicieusement. »

Il parla ainsi et la vieille prit une cuvette brillante pour lui laver les pieds et elle y versa beaucoup d'eau froide, et y ajouta ensuite de l'eau chaude. Cependant

Ulysse s'assit devant le foyer, se tournant rapidement du côté de l'ombre, car la crainte l'avait pris tout à coup qu'elle ne remarquât la cicatrice et que tout ne se découvrit. Elle s'approcha donc de son maître et le lava, et elle reconnut aussitôt la cicatrice qu'autrefois un sanglier lui avait faite de sa dent blanche, alors qu'il était allé trouver au Parnasse Autolykos et ses fils, le noble père de sa mère, qui dépassait tous les hommes dans l'art de voler et de faire des serments ambigus ; il tenait cet art du dieu Hermès lui-même, auquel il brûlait, offrande agréable, les cuisses des agneaux et des chevreaux, en échange de quoi celui-ci lui prêtait une aide bienveillante.

La vieille donc, prenant dans ses mains le pied d'Ulysse, reconnut au toucher la cicatrice et laissa échapper le pied qui retomba dans la cuvette : l'airain retentit et se renversa et l'eau se répandit à terre. La joie et la douleur s'emparèrent en même temps de son esprit, ses yeux se remplirent de larmes et la voix lui manqua. Elle saisit le menton d'Ulysse et lui dit :

« En vérité, tu es Ulysse, mon cher enfant, je ne t'ai pas reconnu avant d'avoir palpé mon maître. »

Elle dit et tourna les yeux vers Pénélope, voulant lui dire que son cher époux était dans la maison. Mais celle-ci ne pouvait voir devant elle, car Athéné avait détourné son esprit ; cependant Ulysse, ayant étendu les mains, lui prit la gorge de la main droite ; tandis que de la gauche, il l'attirait près de lui et lui dit :

« Nourrice, pourquoi veux-tu me perdre, toi qui m'as nourri toi-même de tes mamelles ? Maintenant, après avoir enduré beaucoup de maux, je reviens, à la vingtième année, dans la terre de ma patrie ; puisque

tu as deviné et qu'un dieu a jeté dans ton esprit qui je suis, tais-toi, de peur que quelqu'un d'autre dans mon palais ne l'apprenne ; car alors ta qualité de nourrice ne te sauverait pas. »

La sage Eurycléia lui répondit :

« Mon enfant, quel discours s'est échappé de l'enceinte de tes dents ! Tu sais combien ma volonté est ferme et inflexible : je me contienrai comme une pierre dure ou comme du fer. »

Alors la vieille traversa la chambre, pour rapporter de l'eau pour lui laver les pieds, car la précédente était toute répandue. Mais lorsqu'elle l'eut lavé et oint grassement d'huile d'olive, aussitôt Ulysse rapprocha son siège du feu pour se réchauffer et cacha la cicatrice avec ses haillons. Alors Pénélope recommença ainsi l'entretien :

« Je te dirai maintenant autre chose et mets-le toi dans l'esprit : Voici venir l'aurore néfaste qui m'éloignera de la maison d'Ulysse ; car je vais proposer une joute. Il avait des haches, qu'il plaçait dans son palais en file, comme des côtes de navires, au nombre de douze ; puis, se plaçant très loin, il faisait passer une flèche à travers toutes les ouvertures. Maintenant je proposerai aux prétendants ce prix de la lutte ! Celui qui tendra le plus facilement l'arc de ses mains et traversera d'une flèche l'ouverture de toutes les douze haches, celui-là, je le suivrai, abandonnant cette maison conjugale, si belle, pleine de tout ce qui est nécessaire à la vie : je crois que je m'en souviendrai toujours, même dans mes songes ! »

Le sage Ulysse lui dit en réponse :

« O femme respectable d'Ulysse fils de Laërte, ne

diffère plus de commencer cette joute dans ta maison, car le sage Ulysse arrivera ici, avant qu'ils aient touché l'arc bien poli, qu'ils aient tendu la corde et traversé le fer ».

La sage Pénélope lui répondit :

« Si tu voulais, ô étranger, me charmer, assis dans mon palais, le sommeil ne se répandrait pas sur mes paupières. Mais il n'est pas permis aux hommes de rester toujours sans sommeil. Car les Immortels ont réglé chaque chose pour les mortels sur la terre qui produit l'épeautre. Ainsi, montant à l'étage, je me coucherai dans mon lit, toujours rempli de mes sanglots et mouillé de mes larmes, depuis le jour où Ulysse est parti pour voir cette méchante Ilion, indigne d'être nommée. C'est là que je me coucherai et toi, couche-toi dans la maison, ou t'étendant par terre, ou dans le lit que l'on te fera. »

Ayant ainsi parlé, elle monta vers l'étage brillant ; pas seule, car ses suivantes allaient avec elle. Étant montée à l'étage avec ses suivantes, elle pleura Ulysse, son cher époux, jusqu'à ce que Athéné à la face de hibou jetât sur ses paupières un doux sommeil.

CHAPITRE TREIZIÈME.

L'ÉPREUVE DE L'ARC.

Pénélope détacha du clou l'arc avec l'étui brillant qui l'entourait ; puis s'étant assise, elle retira l'arc du roi et l'ayant placé sur ses genoux, pleura abondamment.

Lorsqu'elle se fut soulagée en versant des larmes abondantes, elle se dirigea vers la salle où se trouvaient les illustres prétendants, ayant en mains l'arc détendu et le carquois, dans lequel se trouvaient beaucoup de flèches meurtrières. Derrière elle, les suivantes portaient un coffre où se trouvaient beaucoup d'objets en fer et en airain, qu'Ulysse avait gagnés dans les jeux.

Lorsque la noble femme arriva près des prétendants, elle s'arrêta à la porte de la salle bien construite, ayant devant ses joues un voile brillant. S'adressant aux prétendants, elle leur dit aussitôt :

« Écoutez-moi, audacieux prétendants, qui, mangeant et buvant continuellement, ruinez la maison d'un homme absent depuis longtemps. Vous n'avez pu trouver d'autre prétexte que de dire que vous venez pour me marier et faire de moi votre femme. Eh ! bien, voyons, ô prétendants, voilà l'épreuve qui s'offre à vous ! Je vous apporte le grand arc du divin Ulysse ; celui qui tendra le plus facilement l'arc de ses mains, et lancera une flèche à travers les ouvertures de toutes les douze haches, celui-là je le suivrai, abandonnant cette maison conjugale, si belle, pleine de tout ce qui est nécessaire à la vie : je crois que je m'en souviendrai toujours, même dans mes songes ! »

Elle parla ainsi et ordonna à Eumée, le divin porcher, de remettre aux prétendants l'arc et le fer poli. Eumée les reçut et les remit en pleurant. Le bouvier Philétios, qui l'accompagnait, pleura aussi, en voyant l'arc de son maître.

Alors le fort Télémaque dit :

« Hélas ! Zeus, fils de Cronos, m'a donc rendu insensé : ma chère mère, toute sage qu'elle est, dit,

qu'abandonnant cette maison, elle va suivre un autre homme, et cependant je ris et me réjouis dans mon cœur insensé. Mais courage, prétendants, puisque le prix de la lutte est une femme comme il n'y en a pas d'autre dans la terre d'Achaïe, ni dans la sainte Pylos, ni à Argos, ni à Mycènes : du reste, vous le savez vous-mêmes ; qu'ai-je besoin de faire l'éloge de ma mère ? Mais ne traînez pas l'affaire en longueur sous divers prétextes, ne tardez pas longtemps à tendre l'arc, afin que nous sachions qui l'emportera. Moi-même, je veux tenter l'épreuve : si je tends l'arc et fais passer ma flèche à travers les haches, ma respectable mère ne quittera pas, à ma grande douleur, cette maison pour suivre un autre homme, me laissant derrière elle seul possesseur des choses précieuses remportées en prix par mon père. »

Il dit et s'étant levé brusquement, il rejeta de ses épaules son manteau de pourpre et en ôta son glaive acéré. D'abord, ayant creusé un sillon, il y plaça les haches, toutes de même hauteur, les alignant au cordeau, puis il battit la terre tout autour. Tout le monde fut saisi d'étonnement, en voyant avec quel art il les avait placées, sans avoir, auparavant, jamais rien vu de pareil. Ensuite, allant vers le seuil, il s'y tint debout et éprouva l'arc. Trois fois il l'ébranla, désirant le tendre ; trois fois il relâcha sa force, espérant toujours dans son cœur qu'il tendrait la corde et traverserait de sa flèche le fer. Et probablement il l'eût tendue au quatrième effort, mais Ulysse le lui défendit d'un signe de tête et le retint malgré son désir. Alors le fort Télémaque dit :

« Hélas, serai-je toujours sans énergie et sans force,

ou bien suis-je encore trop jeune et ne puis-je encore me fier à mes bras pour me défendre contre un homme qui m'attaquerait ? Mais voyons, vous qui l'emportez en force sur moi, essayez l'arc et terminons la lutte.

En parlant ainsi, il déposa l'arc à terre, l'appuyant contre les battants bien construits et bien polis de la porte. Quant au trait rapide, il l'appuya contre le bel anneau de la porte. Lui-même se rassit sur le fauteuil d'où il s'était levé. Alors Antinoos, fils d'Eupithès, dit :

Levez-vous tous, compagnons, à tour de rôle en commençant par la droite, par le côté d'où l'on commence à verser le vin ».

Ainsi parla Antinoos et l'avis leur plut. Liodès, fils d'Oenops, se leva le premier. C'était leur sacrificateur qui était toujours assis le plus près du beau cratère : lui seul était ennemi de l'injustice et il faisait des reproches à tous les prétendants ; ce fut lui qui le premier prit l'arc et le trait rapide. Allant vers le seuil, il s'y tient debout et essaie l'arc ; mais il ne le tend pas, car ses mains molles et délicates sont bientôt fatiguées. Alors, il dit aux prétendants :

« Amis, puisque je ne le tends pas, qu'un autre le prenne. En vérité cet arc privera de la pensée et du souffle beaucoup de héros, car il vaut beaucoup mieux mourir que de vivre sans obtenir ce pourquoi nous nous réunissons toujours ici, attendant tous les jours. Maintenant chacun espère et médite en son esprit de marier Pénélope, l'épouse d'Ulysse. Mais quand il aura éprouvé et connu l'arc, qu'il se fiance, en lui offrant des présents, à quelque autre des Achéennes au beau voile. Quant à Pénélope, qu'elle se marie à celui qui lui donnera le plus et qui sera désigné par le destin. »

Antinoos parla ainsi, l'interpellant par son nom :

« Liodès, quel discours terrible et dur s'est échappé de l'enceinte de tes dents ? Je suis indigné de l'entendre ! Quoi ! cet arc privera de la pensée et du souffle beaucoup de héros, parce que tu ne peux pas le tendre ! C'est que ta respectable mère ne t'a pas engendré pour être un tendeur d'arc et de flèches ; mais bientôt les autres prétendants illustres le tendront. »

Il parla ainsi et ordonna à Mélanthios, le chevrier :

« Allons, allume du feu dans la salle, Mélanthios, place auprès un grand siège et une toison dessus et apporte du dedans un grand rouleau de suif, afin que, réchauffant l'arc et le frottant de suif, nous l'éprouvions et terminions la lutte. »

Il parla ainsi ; aussitôt Mélanthios alluma le feu infatigable et apporta du dedans un grand rouleau de suif : ayant réchauffé l'arc, les jeunes gens l'éprouvèrent, mais ils ne purent le tendre, il s'en fallait de beaucoup. Restaient encore Antinoos et Eurymachos semblable à un dieu, les principaux des prétendants, car ils étaient de beaucoup les plus courageux.

Déjà Eurymachos tourne l'arc dans ses mains, l'exposant, tantôt en un point, tantôt en l'autre, à la chaleur du feu. Mais il ne peut le tendre et son noble cœur en est grandement affligé. Il gémit et dit ces paroles :

« Hélas ! je m'afflige et sur moi-même et sur nous tous ; ce n'est pas à cause de ce mariage que je me lamente, bien que j'en sois attristé : il est encore beaucoup d'autres Achéennes, et dans cette même Ithaque entourée par la mer, et dans d'autres villes ; mais bien parce que nous sommes si éloignés de la force du divin

Ulysse, que nous n'avons pu tendre son arc. Notre honte sera connue même de ceux qui viendront. »

Alors Antinoos, fils d'Eupithès, lui dit :

« Eurymachos, il n'en sera pas ainsi : tu le sais bien toi-même. Aujourd'hui c'est, parmi le peuple, la sainte fête d'Apollon : comment donc pourrait-on tendre l'arc ? Déposons-le tranquillement ; quant aux haches, laissons-les debout, car je ne pense pas que quelqu'un les enlève, en s'introduisant dans le palais d'Ulysse, fils de Laërte. Allons, que l'échanson remplisse nos coupes, afin que nous fassions une libation en déposant l'arc recourbé. Dès l'aurore, vous ordonnerez à Mélanthios, le chevrier, de conduire les chèvres qui l'emportent de beaucoup entre tous les troupeaux, afin qu'offrant leurs cuisses à Apollon, le célèbre archer, nous essayions l'arc et terminions la lutte. »

Ainsi parla Antinoos et l'avis leur plut. Les hérauts leur versèrent de l'eau sur les mains ; les jeunes gens remplirent les cratères de boisson, et la distribuèrent entre tous en la versant dans les coupes. Lorsqu'ils eurent donc fait leurs libations et bu autant que leur cœur le désirait, alors, méditant des ruses, le sage Ulysse leur dit :

« Écoutez-moi, illustres rois prétendants ; mais j'adresse surtout ma prière à Eurymachos et à Antinoos, car ce dernier a parlé comme il faut en disant qu'il fallait maintenant laisser l'arc et remettre la chose aux dieux ; que demain, le dieu donnerait la force à qui il le voudrait. Mais donnez-moi l'arc bien poli, afin qu'après vous, j'éprouve mes bras et ma force, que je sache si ma vigueur est encore telle qu'elle était autrefois dans mes membres souples, ou si elle m'a abandonné par suite de mes courses errantes et du manque de soins.

Il parla ainsi et tous, mais principalement Antinoos, l'accablèrent d'insolences, craignant qu'il ne tendît l'arc bien poli.

Alors la sage Pénélope dit :

« Antinoos, il n'est ni beau, ni juste d'injurier les hôtes de Télémaque, quel que soit celui qui se présente dans sa maison. Crois-tu que si l'étranger, confiant dans ses bras et dans sa force, tend le grand arc d'Ulysse, il me conduira chez lui et me fera son épouse ? Mais lui-même n'espère pas cela dans sa poitrine. Que donc, au milieu du festin, aucun de vous ne s'afflige dans son cœur à cause de cela, car il n'y a rien de semblable à cela. »

Alors Eurymachos, fils de Polybos, lui dit :

« Fille d'Icare, sage Pénélope, nous ne pensons pas qu'il te conduise chez lui : c'est invraisemblable ; mais nous craignons les dires des hommes et des femmes. Un jour quelqu'un des plus vils entre les Achéens pourrait dire : des hommes qui ne le valaient pas se fiançaient à la femme d'un héros irréprochable ; ils ne parvinrent pas à tendre son arc bien poli ; mais un autre homme, un mendiant vagabond, étant survenu, tendit facilement l'arc et lança la flèche à travers le fer. Voilà ce que l'on dirait et cela serait déshonorant pour nous. »

La sage Pénélope lui répondit :

« Eurymachos, ils n'acquièrent pas une bonne renommée parmi le peuple, ceux qui ne respectent pas la maison d'un homme noble et qui mangent son bien ; pourquoi donc considérez-vous ceci comme déshonorant ? Cet étranger est grand et bien bâti ; il se glorifie d'être le fils d'un père de noble race ; donnez-lui donc l'arc bien poli, afin que nous voyions. Car voici ce que je dirai, et cela sera accompli : s'il le tend, je l'habillerai de beaux

vêtements, d'un manteau et d'une tunique ; je lui donnerai un javelot aigu, défense contre les chiens et les hommes et une épée à deux tranchants ; je lui donnerai des sandales à mettre à ses pieds et lui fournirai les moyens d'aller où son cœur le désire. »

Le sage Télémaque lui répondit :

« Ma mère, de tous les Grecs, personne n'a le droit autant que moi de donner ou de refuser l'arc à qui je le veux, ni de ceux qui dominent dans la pierreuse Ithaque, ni de ceux qui habitent l'Élide, nourricière de chevaux. Aucun d'entre eux ne me forcera à le livrer malgré moi et si je le veux, je puis donner tout à fait à cet étranger l'arc à emporter. Mais va dans la maison et occupe-toi de tes propres affaires, de ton métier, de tes fuseaux et donne des ordres à tes servantes. L'arc est l'affaire de tous les hommes et de moi principalement : à moi appartient l'autorité dans la maison. »

Pénélope, étonnée, s'en retourna chez elle, car elle avait mis dans son esprit l'avis intelligent de son enfant. Étant montée à l'étage avec ses suivantes, elle pleura ensuite Ulysse, son cher époux, jusqu'à ce qu'Athéné, à la face de hibou, lui jetât sur les paupières un doux sommeil.

Cependant le divin porcher prit l'arc recourbé : tous les prétendants alors l'accablèrent de menaces et saisi de crainte, il déposa l'arc à l'endroit même où il se trouvait. Mais d'un autre côté, Télémaque lui cria d'un ton menaçant :

« Père, porte l'arc plus loin ; on ne peut pas bien obéir à tout le monde. Prends garde que, bien que plus jeune que toi, je ne te chasse aux champs à coups de pierres, car je te suis supérieur en force. Que ne suis-je

supérieur en force à tous les prétendants qui se trouvent dans la maison, je les ferais bientôt sortir d'une manière funèbre de notre maison, où ils machinent de mauvais desseins. »

Il parla ainsi et tous les prétendants rirent agréablement de lui et oublièrent leur lourde colère contre Télémaque. Le porcher, ayant porté l'arc à travers la maison, s'arrêta devant Ulysse à l'esprit éclairé et le lui remit dans les mains. Celui-ci se mit à manier l'arc, le retournant de tous côtés, l'éprouvant ici et là, examinant si les vers n'avaient pas rongé la corne pendant son absence. Le voyant, ils se disaient les uns aux autres :

« Ce doit être quelque admirateur et voleur d'arcs ; ou bien peut-être en a-t-il de tout à fait pareils dans sa maison ; ou il veut peut-être en fabriquer ; comme il le tourne et retourne dans ses mains, ce vagabond adroit au mal ! »

D'autres des jeunes présomptueux disaient : « Puisse-t-il n'avoir jamais plus de réussite qu'il n'en aura en voulant tendre l'arc ! »

Ainsi parlaient les prétendants ; cependant le sage Ulysse, après qu'il eut palpé et regardé l'arc de tous côtés, de même qu'un homme qui connaît bien la lyre et le chant tend facilement une corde sur une nouvelle cheville, en saisissant des deux côtés le boyau de brebis bien tressé, ainsi, sans précipitation, Ulysse tendit le grand arc. Puis, le prenant de la main droite, il éprouva la corde : elle rendit un beau son, semblable à la voix d'une hirondelle.

Un grand trouble saisit les prétendants et tous tressaillirent ; cependant Zeus envoya comme présage un

grand coup de tonnerre. Alors le divin Ulysse se réjouit de ce que le fils de Cronos aux desseins tortueux lui envoyait un présage. Il prit la flèche rapide qui était étendue devant lui sur la table : les autres gisaient au fond du carquois creux et les Achéens devaient bientôt les éprouver. La prenant dans sa main, il tira à la fois la corde et la coche de la flèche, et du siège où il était assis, visant en face de lui, il lança le trait. De la première ouverture, la flèche traversa toutes les haches sans en manquer une et alla tout droit jusqu'à la porte du fond. Cependant Ulysse dit à Télémaque :

« Télémaque, l'hôte qui est assis dans ton palais ne te fais pas honte : il n'a pas manqué le but et il ne s'est pas fatigué longtemps à tendre l'arc. J'ai encore ma force tout entière et je ne suis pas ce que les prétendants me qualifient en m'injuriant. Maintenant il est temps de préparer aux Achéens un souper en plein jour, et ensuite de les réjouir autrement par la danse et la lyre, qui sont les accompagnements du festin. »

Il dit et fit un signe de ses sourcils : Télémaque ceignit son épée tranchante, prit en main sa lance, et armé de l'airain étincelant, se tint debout près du fauteuil de son père.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

LE MASSACRE DES PRÉTENDANTS.

Cependant le sage Ulysse se dépouilla de ses haillons, s'élança sur le seuil élevé, tenant l'arc et le carquois

rempli de flèches. Là, il éparpilla devant ses pieds les flèches rapides et dit aux prétendants :

« Voilà que cette lutte inoffensive est terminée ; maintenant je viserai un autre but que jamais aucun homme n'a frappé : qu'Apollon me donne la gloire de l'atteindre ! »

Il dit et dirigea vers Antinoos le trait amer. Celui-ci s'apprêtait à soulever une belle coupe d'or à deux anses et la tenait dans ses mains, afin de boire du vin. L'idée d'un meurtre n'occupait pas son esprit ; qui eût pu croire qu'au milieu d'hommes assis au festin, un seul entre tant d'autres, si même il eût été beaucoup plus fort, leur préparât une mort affreuse et un noir destin ? Ulysse, l'ayant visé, lui lança une flèche à travers le cou : la pointe traversa entièrement le cou délicat ; il tomba à la renverse de l'autre côté ; la coupe échappa de sa main qui retomba et aussitôt un épais torrent de sang humain jaillit de ses narines ; en se débattant, il repoussa du pied la table loin de lui et renversa les mets à terre, souillant le pain et les viandes cuites.

Les prétendants poussèrent des cris par la maison lorsqu'ils virent tomber un homme ; ils sautèrent de leurs sièges courant à travers la maison, scrutant des yeux partout les murs bien construits : mais nulle part il n'y avait ni bouclier, ni fort javelot à prendre. Alors ils injurièrent Ulysse, de ces paroles irritées :

« Étranger, tu perces méchamment des hommes de tes flèches ! tu n'assistes plus à d'autres épreuves ; maintenant une mort prompte est inévitable pour toi, car tu viens de tuer un homme qui était de beaucoup le plus illustre entre les jeunes gens d'Ithaque : c'est pourquoi, ici même, les vautours te mangeront. »

Chacun d'eux disait cela par feinte, car ils croyaient qu'il avait tué un homme sans le vouloir : les sots ne voyaient pas qu'eux tous étaient marqués pour la mort ! Les regardant en dessous, le sage Ulysse dit :

« O chiens ! vous ne pensiez pas que je reviendrais à la maison, de retour du peuple des Troyens, vous qui ruiniez ma maison et de mon vivant vouliez épouser ma femme, ne craignant ni les dieux qui habitent le large ciel, ni quelque vengeance à survenir de la part des hommes ; maintenant vous êtes tous marqués pour la mort ! »

Il parla ainsi et la peur verte les saisit tous ; Eurymachos seul lui répondit :

« Si tu es Ulysse l'Ithacien qui es revenu, tu as dit vrai : les Achéens ont commis beaucoup de méfaits et dans ton palais et dans tes champs. Mais il gît déjà celui qui était l'auteur de tout cela, Antinoos ; c'est lui qui faisait ces choses. Ce n'est pas ce mariage qu'il recherchait, mais il avait d'autres desseins, que le fils de Cronos ne lui a pas permis d'accomplir : il voulait régner lui-même sur le peuple d'Ithaque bien cultivée, après avoir tué ton enfant dans une embuscade. Maintenant qu'il a été tué comme il le méritait, épargne ton peuple. Cependant, ensuite, pour arranger l'affaire devant tout le peuple, en dédommagement de tout ce que nous avons bu et mangé dans ton palais, nous t'apporterons la valeur de vingt bœufs et nous te donnerons de l'airain et de l'or jusqu'à ce que ton cœur se réjouisse : jusque-là, on ne peut te reprocher ta colère. »

Le regardant en dessous, le sage Ulysse lui dit :

« Eurymachos, si même vous m'abandonniez tous les biens patrimoniaux que vous avez maintenant et si vous

y en ajoutiez encore d'autres, je ne retiendrais plus mes mains du meurtre avant que je n'aie fait expier aux prétendants toute leur insolence. Maintenant vous avez ou à me combattre en face, ou à fuir, si vous voulez éviter la mort et les destins. Mais je ne pense pas qu'aucun de vous échappe à une mort rapide. »

Il parla ainsi et à tous aussitôt les genoux et le cœur fléchirent. Alors Eurymachos dit de nouveau :

« O amis, cet homme ne retiendra pas ses fortes mains, mais puisqu'il a reçu l'arc bien poli et le carquois, il tirera du seuil lisse jusqu'à ce qu'il vous ait tous tués : pensons donc au combat. Tirez vos glaives et opposez les tables aux flèches qui donnent une mort rapide. Jetons-nous tous ensemble sur lui : si nous parvenions à le chasser du seuil et des portes et à nous précipiter dans la ville, le cri de guerre retentirait bientôt et bientôt cet homme aurait lancé ses traits pour la dernière fois. »

Ayant parlé ainsi, il tira son glaive d'airain acéré, à deux tranchants, et se jeta sur Ulysse en poussant un cri effroyable ; en même temps le divin Ulysse lui décochant une flèche, le frappait à la poitrine près de la mamelle et le trait rapide lui perçait le foie. De sa main, son glaive tomba à terre ; quant à lui, tournant sur lui-même, il tomba avec la table, et renversa à terre les mets et une coupe double ; il frappa, dans son agonie, la terre de son front et renversa un fauteuil en agitant ses jambes : un nuage se répandit sur ses yeux.

Alors, devant l'illustre Ulysse, apparut Amphinomos, qui, tirant son glaive tranchant, se précipita pour le repousser de la porte. Mais Télémaque le tua en le frappant par derrière, de sa lance garnie d'airain, au

milieu des deux épaules : il lui traversa la poitrine. Celui-ci tomba avec un grand bruit et frappa la terre de tout son front. Télémaque recula ensuite, laissant là, dans Amphinomos, sa longue lance, car il craignait que, tandis qu'il la retirerait, quelqu'un des Grecs, s'élançant, ne le perçât de son épée, ou ne le frappât en abaissant la main. Il courut et arriva bientôt près de son père ; s'étant placé près de lui, il lui dit ces paroles ailées :

« O père, je t'apporterai tout de suite un bouclier et deux lances et un casque tout d'airain, qui couvre les tempes. Moi-même je m'armerai en allant et je donnerai d'autres armes au porcher et au bouvier, car il vaut mieux être armé. »

Le sage Ulysse lui dit en réponse :

« Apporte-les en courant, pendant que j'ai des flèches pour me défendre ; je crains qu'ils ne me repoussent de la porte étant seul. »

Il parla ainsi et Télémaque obéit à son père ; il marcha vers la chambre où les armes illustres étaient déposées. Il y prit quatre boucliers, huit lances, quatre casques d'airain à crinière de cheval. Il les apporta et arriva bien vite auprès de son père. Lui-même, tout d'abord, revêtit son corps d'airain ; à leur tour, les deux serveurs se revêtirent de belles armes, puis ils se tinrent debout autour d'Ulysse, à l'esprit éclairé, fécond en ressources.

Celui-ci, aussi longtemps qu'il eut des flèches pour se défendre, frappa, après avoir visé, l'un après l'autre, les prétendants dans sa maison : ils tombaient l'un près de l'autre. Mais lorsque les flèches manquèrent au tireur royal, il appuya son arc contre le chambranle de la salle bien construite, près des murs brillants de l'entrée. Lui-

même suspendit à ses épaules le bouclier à quatre lames, plaça sur sa tête vaillante un casque bien travaillé, avec une crinière de cheval et une aigrette qui s'agitait terriblement. Il prit ensuite deux fortes lances armées d'airain.

Il y avait, dans le mur bien construit, en haut, non loin du seuil de la salle, une porte dérobée, par où on avait issue sur la rue ; elle était munie de battants bien travaillés. Ulysse l'avait donnée à garder au divin porcher, qui se tenait près d'elle : c'était l'unique issue. Alors Agélaos dit, s'adressant à tous :

« O amis, personne ne pourrait-il monter à cette porte et avertir le peuple ? Le cri de guerre retentirait bientôt et bientôt cet homme tirerait pour la dernière fois ».

Mélanthios, le chevrier, lui répondit :

Il n'y a pas moyen, Agélaos, nourrisson de Zeus ; car elle est effrayamment près de la belle porte de la cour et cette ouverture sur la rue est très étroite : un seul homme, qui serait vigoureux, nous arrêterait tous. Mais courage, je vous apporterai de l'intérieur des armes pour vous équiper ; car, c'est là, je pense, et pas ailleurs, qu'Ulysse et son illustre fils ont déposé les armes ».

Ayant parlé ainsi, Mélanthios le chevrier monta vers les chambres d'Ulysse par la porte qui donnait sur la salle. Il y prit douze boucliers, autant de lances et autant de casques d'airain avec une crinière de cheval. Il revint très vite les apportant et les donna aux prétendants. Alors les genoux et le cœur d'Ulysse faiblirent, lorsqu'il les vit revêtir leurs armures et agiter leurs grandes lances : l'affaire lui parut sérieuse.

Ils étaient là debout, respirant la force, les uns, à quatre, près du seuil ; les autres, nombreux et illustres, à l'intérieur de la maison. Alors s'approcha d'eux Athéné, fille de Zeus, semblable à Mentor par le corps et par la voix. Ulysse se réjouit en la voyant et lui dit :

« Mentor, écarte de moi le péril, souviens-toi de notre vieille amitié et du bien que je t'ai fait ; puis, tu es du même âge que moi. »

Il parla ainsi, tout en n'ignorant pas que c'était Athéné, qui enflamme les guerriers. Les prétendants, de leur côté, faisaient entendre des menaces dans la salle. Agélaos, fils d'Adamastor, le premier lui dit :

« Mentor, ne te laisse pas persuader, par les discours d'Ulysse, de combattre les prétendants et de le défendre. Car je crois que notre dessein réussira et quand nous les aurons tués, le père et le fils, tu seras tué après eux. Ce que tu médites de faire dans le palais, tu le payeras ici de ta tête. Quand nous vous aurons arraché la vie avec l'airain, toutes les richesses que tu possèdes, et à l'intérieur et au-dehors, nous les mêlerons à celles d'Ulysse ; et nous ne permettrons pas à tes fils de vivre dans ton palais, ni à tes filles et à ton épouse distinguée de demeurer dans la ville d'Ithaque. »

Il parla ainsi et Athéné s'irrita encore davantage dans son cœur et elle réprimanda Ulysse de ces paroles irritées :

« Tu n'as donc plus, ô Ulysse, ta force entière, cette force que tu avais lorsque, pour Héléne aux bras blancs, fille d'un noble père, durant neuf ans tu combattis continuellement les Troyens, que tu tuas beaucoup d'hommes dans la guerre terrible et que, par ton conseil, la ville aux larges rues de Priam fut prise. Comment donc main-

tenant, lorsque tu es revenu dans ta maison, au milieu de tes richesses, hésites-tu à te montrer fort en face des prétendants ? Mais viens ici, mon cher, tiens-toi près de moi et vois-moi à l'ouvrage, afin que tu saches comment, devant les ennemis, Mentor, fils d'Alcimos, sait payer les bienfaits qu'il a reçus. »

Elle dit et ne leur donna point tout à fait une victoire décisive, voulant éprouver la vigueur et la force tant d'Ulysse que de son illustre fils. Elle-même, s'étant élevée, s'assit sur une poutre enfumée de la salle, sous la forme d'une hirondelle.

Les prétendants sont encouragés par Agélaos, fils de Damastor, Eurynomos, Amphimédon, Démoptolémios, Pisandros, fils de Polyctor et Polybos, à l'esprit éclairé; car ils étaient de beaucoup les premiers pour le courage entre les prétendants, de ceux qui vivaient encore et combattaient pour leur vie. Les autres avaient déjà été domptés par l'arc et les flèches fréquentes. Agélaos, s'adressant à tous, leur dit :

« O amis, bientôt cet homme abaissera ses mains invincibles ; déjà Mentor s'en est allé après avoir dit de vaines bravades et ils restent seuls devant la porte. Mais ne jetez pas tous à la fois vos grandes lances ; que six d'entre vous d'abord lancent leur trait et que Zeus leur accorde de frapper Ulysse et d'acquérir la gloire. Les autres ne nous donneront guère de souci, si celui-là tombe. »

Il parla ainsi et tous lancèrent leur trait comme il l'avait ordonné, mais Athéné les rendit tous inutiles : l'un frappa le chambranle de la salle bien construite ; l'autre, la porte solidement travaillée ; la lance de frère armée d'airain d'un autre s'enfonça dans le mur. Lorsque

les lances des prétendants se furent ainsi égarées, le divin Ulysse tant éprouvé donna cet avis :

« O amis, à mon tour je vous dirai de lancer vos traits dans le groupe des prétendants qui veulent nous tuer et nous dépouiller de nos armes après tout le mal qu'ils nous ont déjà fait. »

Il parla ainsi et tous, visant devant eux, lancèrent leurs javelots aigus. Démoptolémos fut tué par Ulysse ; Euryadès, par Télémaque ; Elatos, par le porcher ; Pisandros, par le bouvier. Lorsque tous ceux-là à la fois eurent pris des dents la terre immense, les prétendants se retirèrent dans le coin le plus reculé de la salle et les autres s'élancèrent en avant et retirèrent des morts leurs lances.

Alors Athéné, du haut du toit, élève son égide, funeste aux mortels : les esprits des prétendants se troublent. Ils fuient à travers la salle comme un troupeau de bœufs que les œstres rapides assaillent et pourchassent à la saison printanière, quand les jours sont longs. Comme lorsque des aigles aux serres crochues, au bec recourbé, descendant des montagnes, se jettent sur les oiseaux, ceux-ci fuyant à travers la plaine, s'élèvent vers les nuages ; mais les autres les poursuivent et les tuent sans que la résistance ou la fuite soient possibles et les chasseurs se réjouissent. Ainsi Ulysse et les siens, poursuivant les prétendants à travers la maison, les frappaient de tous côtés : on entendait les gémissements lamentables des hommes frappés et tout le plancher était inondé de sang.

Ulysse regarda de tous côtés dans sa maison, si quelqu'un de ces hommes, encore vivant, ne se cachait pas, échappant au noir destin. Il les vit tous, dans le sang et

la poussière, tombés en grand nombre, comme des poissons que les pêcheurs ont retirés, dans un filet aux mailles nombreuses, de la mer grise sur le rivage profond. Tous, regrettant les vagues de la mer, sont répandus sur le sable où le soleil étincelant leur enlève la vie : ainsi les prétendants étaient répandus les uns sur les autres.

CHAPITRE QUINZIÈME.

ULYSSE SE FAIT RECONNAITRE PAR PÉNÉLOPE.

La vieille (Eurycléa) monta en riant à l'étage supérieur pour annoncer à sa maîtresse que son cher époux était dans la maison : ses genoux se remuaient vivement, ses pieds s'agitaient outre mesure. Elle s'arrêta à son chevet et lui dit :

« Réveille-toi, Pénélope, chère enfant, afin que tu voies de tes yeux ce que tu désires tous les jours. Ulysse est venu, il est arrivé dans sa maison, quoique arrivé tard. Il a tué les prétendants audacieux qui ruinaient sa maison, dévoraient ses richesses et opprimaient son fils. »

La sage Pénélope lui répondit :

« Chère nourrice, les dieux t'ont rendue soite, eux qui peuvent faire un insensé d'un homme très sensé et d'un pauvre d'esprit, un esprit sain. Ce sont eux qui ont enchaîné ta raison, car auparavant tu étais d'esprit sensé. Pourquoi te moques-tu de moi, dont le cœur est plein d'affliction, en venant me dire ces choses contraires à la vérité ? Pourquoi m'éveilles-tu du doux sommeil qui m'enchaînait, après avoir fermé mes paupières ? Car

jamais je n'ai dormi de la sorte, depuis qu'Ulysse est parti pour voir cette méchante Ilion qui ne mérite pas d'être nommée. Mais descends maintenant et retourne dans ta chambre. Si quelque autre des femmes qui m'appartiennent était venue m'annoncer cela et m'avait réveillée de mon sommeil, je l'aurais rudement chassée de nouveau dans sa chambre ; mais ton grand âge t'épargnera cela. »

Mais la fidèle nourrice Eurycléïa lui répondit :

« Je ne me moque pas de toi, chère enfant, mais en vérité Ulysse est revenu et arrivé dans la maison, comme je le dis : c'est l'étranger que tous insultaient dans le palais. Télémaque savait déjà depuis longtemps qu'il était de retour, mais, par prudence, il a caché les desseins de son père, afin de faire expier leur violence à ces hommes présomptueux. »

Elle parla ainsi et celle-là ayant sauté en bas de son lit, embrassa la vieille et une larme coula de ses paupières. S'adressant à elle, elle lui dit ces paroles ailées :

« Mais, chère nourrice, si tu ne me trompes pas, si véritablement il est revenu à la maison, comme tu le dis, comment a-t-il pu mettre les mains sur ces impudents prétendants, qui restaient toujours réunis à l'intérieur ? »

La fidèle nourrice Eurycléïa lui répondit :

« Je ne l'ai pas vu, je ne l'ai pas appris, j'ai seulement entendu le gémissement de ceux qu'on tuait : nous étions assises, effrayées, au coin de notre chambre solidement construite et les portes étaient bien fermées ; jusqu'à ce que ton fils Télémaque m'appelât de la salle, car son père l'avait envoyé m'appeler. Je trouvai ensuite Ulysse debout au milieu des corps morts : ils

étaient étendus autour de lui, sur le sol ferme, couchés les uns sur les autres : ton cœur se serait réjoui à les voir. Maintenant, ils sont tous, en tas, près de la porte de la cour, et Ulysse, ayant allumé un grand feu, purifie sa magnifique demeure avec du soufre. Mais suis-moi, afin que tous deux vous livriez votre cœur à la joie, après avoir souffert tant de maux. Maintenant enfin ce grand désir est accompli : il est revenu vivant au foyer ; il t'a trouvée, ainsi que ton fils, dans son palais ; les maux que lui avaient faits les prétendants, il s'en est vengé dans sa maison. »

La sage Pénélope lui répondit :

« Chère nourrice, ne te réjouis pas beaucoup en riant : tu sais quelle joie ce serait pour tous dans le palais de le voir apparaître, surtout pour moi et pour le fils que j'ai enfanté ; mais ce n'est pas un récit vrai, ce que tu dis ; c'est quelqu'un des Immortels qui a tué les illustres prétendants, irrité de leur insolence qui attriste le cœur et de leurs mauvaises actions. Car ils n'honoraient personne des hommes habitant la terre, ni du peuple, ni des nobles, qui venait les trouver. C'est à cause de leur arrogance qu'ils ont été châtiés ; mais Ulysse, loin de l'Achaïe, a perdu le chemin du retour et lui-même a péri. »

Alors la fidèle nourrice Eurycléia lui répondit :

« Mon enfant, quel mot s'est échappé de l'enceinte de tes dents ; ton époux est dans la maison, devant le foyer, et tu dis qu'il ne reviendra jamais ! Ton cœur est toujours méfiant. Mais je te donnerai une preuve très évidente : la cicatrice, que lui fit autrefois un sanglier de sa blanche dent. Je l'ai reconnue en le lavant et je voulais le dire à toi-même, mais lui, m'ayant mis les

mains sur la bouche, m'a, dans une pensée très sage, empêchée de le dire. Mais suis-moi et si je te trompe, je me livrerai moi-même pour qu'on m'inflige la plus cruelle mort. »

Alors la sage Pénélope lui répondit :

« Chère nourrice, il est difficile pour toi de pénétrer les secrets des dieux qui existent toujours, bien que tu sois très expérimentée ; mais toutefois allons vers mon fils, afin que je voie les prétendants morts et celui qui les a tués. »

Ayant parlé ainsi, elle descendit de l'étage : son cœur hésitait beaucoup si elle interrogerait de loin son cher époux, ou si, se tenant près de lui, elle prendrait sa tête et ses mains et les embrasserait. Lorsqu'elle entra et franchit le seuil de pierre, elle s'assit en face d'Ulysse, à la lueur du feu, près du mur opposé. Celui-ci était assis contre une grande colonne, les jeux baissés, attendant ce que lui dirait sa noble épouse, lorsqu'elle le verrait de ses yeux. Mais elle resta longtemps assise en silence, et l'étonnement saisit son cœur. Tantôt, le regardant en face, elle reconnaissait ses traits ; tantôt, elle le méconnaissait à cause des mauvais habits qu'il avait sur sa peau. Télémaque lui dit en la nommant :

« Ma mère, mauvaise mère, ayant un cœur cruel, pourquoi te détournes-tu ainsi de mon père, et, assise près de lui, ne l'interroges-tu pas et ne t'informes-tu pas ? En vérité, aucune autre femme ne s'est écartée ainsi, d'un cœur affligé, de son homme, quand, après avoir souffert beaucoup de maux, il est arrivé, la vingtième année, dans la terre de sa patrie. Toujours ton cœur est plus dur qu'une pierre. »

La sage Pénélope lui répondit :

« Mon enfant, mon cœur est étonné dans ma poitrine et je ne puis ni dire un mot, ni interroger, ni voir le visage qui est devant moi. Si réellement c'est Ulysse qui est arrivé dans sa maison, nous nous reconnaitrons mieux quand nous serons entre nous deux, car nous avons des secrets que nous deux savons seuls et qui sont cachés aux autres. »

Elle parla ainsi ; le divin Ulysse tant éprouvé sourit et dit à Télémaque ces paroles ailées :

« Télémaque, laisse ta mère m'éprouver dans mon palais ; bientôt elle me reconnaitra mieux. Maintenant que je suis sale et que ma peau est recouverte de haillons, elle ne me respecte pas et dit que je ne suis pas lui.

Cependant l'économe Eurynomé lave et oint d'huile le magnanime Ulysse dans sa maison ; elle le revêt d'un beau manteau et d'une tunique. Alors Athéné verse en abondance la beauté sur sa tête et il sort du bain semblable pour le corps aux Immortels. Aussitôt il s'assied de nouveau sur le fauteuil d'où il s'était levé, en face de son épouse et il lui dit ces paroles :

« Ma chère, entre toutes les femmes, ceux qui habitent les demeures de l'Olympe t'ont donné le cœur le plus intraitable ; car, en vérité, aucune autre femme ne s'est écartée ainsi, d'un cœur affligé, de son homme, quand, après avoir souffert beaucoup de maux, il est arrivé, la vingtième année, dans la terre de sa patrie. Mais, va, nourrice, apprête mon lit, afin que je me couche à mon tour ; car celle-là a un cœur de fer ! »

La sage Pénélope lui répondit :

« Mon cher, je ne m'enorgueillis pas et ne te méprise pas, ni ne t'admire pas trop non plus, car je sais très

bien comment tu étais lorsque tu partis d'Ithaque sur un vaisseau aux longues rames. Mais va, Eurycléïa, arrange-lui, en dehors de la chambre nuptiale bien construite, le lit solide qu'il a fait lui-même. Ayant placé là le lit solide, faites-lui une couche avec des toisons, des draps et des couvertures brillantes. »

Elle parla ainsi pour éprouver son époux ; mais Ulysse dit, en soupirant, à sa digne épouse :

« O femme, ce que tu dis là est bien triste à mon cœur : qui donc a placé mon lit ailleurs ? Ce serait difficile, même à un homme très expérimenté, à moins qu'un dieu lui-même survenant, ne le plaçât facilement, à sa volonté, dans un autre endroit. Parmi les hommes, pas un des mortels vivants, même des plus vigoureux, ne l'écarterait facilement, car il y a un grand secret dans ce lit artistement fait : c'est moi qui l'ai travaillé et personne d'autre. Un tronc feuillu d'olivier croissait à l'intérieur de l'enceinte : je construisis tout autour notre chambre nuptiale avec de grandes pierres ; je la couvris bien au-dessus et j'y adaptai des portes bien jointes et fermant bien. Puis j'abattis la chevelure de l'olivier touffu et coupant le tronc au-dessus de la racine, je le polis bien et avec art au moyen de l'airain et du cordeau. J'en fis un pied de lit que je forai avec une tarière : sur cette base, je fis un lit que j'ornai d'or, d'argent et d'ivoire ; j'y tendis des lanières de peau de bœuf, teintes de pourpre. Voilà le signe que je t'indique : je ne sais, ô femme, si mon lit est encore à sa place, ou si quelque homme l'a placé ailleurs, après avoir coupé la racine de l'olivier. »

Il parla ainsi et les genoux et le cœur de Pénélope faiblirent, en reconnaissant les signes qu'Ulysse lui indiquait exactement. Elle courut droit à lui en pleurant,

jeta ses bras autour du cou d'Ulysse, baisa sa tête et dit :

« Ulysse, ne te fâche pas contre moi, toi qui, en toutes choses, est le plus intelligent de tous les hommes. Les dieux nous ont donné le malheur en partage, eux qui ne nous ont pas permis, restant l'un près de l'autre, de jouir de notre jeunesse et d'arriver ensemble au seuil de la vieillesse. Maintenant ne sois pas fâché ni irrité contre moi de ce que je ne t'ai pas fait pareil accueil du premier moment que je t'ai vu. Car mon cœur a toujours craint dans ma poitrine que quelque mortel, arrivant, ne me trompât par ses discours ; car beaucoup méditent de mauvaises ruses. Mais maintenant que tu m'as dit les signes très clairs de notre lit, qu'aucun autre mortel n'a vu, excepté toi et moi et une seule suivante, Actoris, que mon père m'a donnée comme je venais ici et qui veillait pour nous aux portes de la chambre nuptiale bien construite, tu as convaincu mon cœur, bien qu'il soit très obstiné. »

Elle parla ainsi et excita encore davantage le désir des pleurs chez celui-ci : il pleura en embrassant la digne épouse chère à son cœur. Comme la terre apparaît désirée aux nageurs dont Poseidon a brisé sur mer le navire chassé par le vent et par la forte vague : peu ont échappé en nageant de la mer grise sur le continent et c'est avec joie qu'ils prennent pied sur la terre, après avoir échappé au péril. Ainsi, il lui était agréable de revoir son époux et elle ne détachait point ses deux bras blancs de son cou. Et l'Aurore aux doigts de rose les aurait trouvés pleurant encore, si Athéné, la déesse à la face de hibou, n'en avait décidé autrement. Car elle retint la longue nuit à son déclin et replongea l'Aurore, au trône d'or, dans l'Océan, ne lui permettant pas d'atteler

ses chevaux aux pieds rapides, qui apportent la lumière aux hommes, Lampos et Phaéthon, les coursiers qui mènent l'Aurore.

Cependant Ulysse et Pénélope se charmaient en se racontant l'un à l'autre : la noble femme, ce qu'elle avait souffert dans son palais à voir la troupe insolente des prétendants qui, à cause d'elle, ont égorgé beaucoup de bœufs et de grasses brebis et ont puisé beaucoup de vin dans les vases. Le divin Ulysse dit tous les maux qu'il avait faits aux hommes et tous ceux que lui-même avait soufferts. Elle jouissait de l'entendre et le sommeil ne tomba pas sur ses paupières, avant qu'Ulysse n'eût tout dit.

Alors, Athéné, la déesse à la face de hibou, fit lever de l'Océan l'Aurore au trône d'or, génératrice du matin, afin qu'elle portât la lumière aux hommes. Ulysse se leva de son lit moelleux et dit à son épouse :

« Femme, j'irai vers mes champs couverts d'arbres, pour voir mon noble père, qui s'afflige si fort sur moi. A toi, femme, voici ce que je recommanderai, bien que tu sois prudente par toi-même : avec le soleil levant, se répandra aussitôt dans la ville le bruit que les prétendants ont été tués dans ce palais : monte à l'étage supérieur avec tes suivantes, et reste là assise, sans voir personne et sans parler à personne.

Il dit et revêtit ses épaules d'une belle armure ; puis il fit lever Télémaque, le bouvier et le porcher ; il les força tous de prendre dans leurs mains des armes de guerre. Ceux-ci lui obéirent et s'armèrent d'airain ; puis ils fermèrent les portes et sortirent : Ulysse marchait en avant. Déjà la lumière était sur la terre, mais Athéné, les ayant enveloppés de nuit, les conduisit rapidement hors de la ville,

CHAPITRE SEIZIÈME.

ENTREVUE D'ULYSSE ET DE LAERTE.

Bientôt Ulysse et ses compagnons arrivèrent à la belle campagne cultivée par Laërte, que celui-ci avait autrefois acquise lui-même, au prix de grands travaux. Il y avait sa maison, tout autour de laquelle courait une galerie, dans laquelle mangeaient, s'asseyaient et dormaient les serviteurs forcés qui travaillaient d'après ses ordres. Là se trouvait une vieille femme sicilienne, qui soignait avec dévouement le vieillard à la campagne, loin de la ville. Alors Ulysse dit à ses serviteurs et à son fils :

« Vous, entrez maintenant dans la maison bien bâtie, et sacrifiez sur le champ pour le repas le plus beau des porcs ; cependant j'éprouverai mon père, s'il me reconnaîtra et me découvrira de ses yeux, ou s'il ne me reconnaîtra pas, ayant été éloigné si longtemps. »

Parlant ainsi, il donna à ses serviteurs ses armes de guerre : ceux-ci se dirigèrent ensuite rapidement vers la maison. Ulysse, cependant, s'approcha du jardin plein d'arbres fruitiers, pour éprouver son père. En parcourant le grand jardin, il n'y trouva ni Dolios, ni ses fils, ni personne d'autre des serviteurs. Ils s'étaient éloignés pour recueillir des ronces qui servissent de haie au jardin et le vieillard était allé avec eux pour leur montrer le chemin. Il trouva son père seul dans le jardin bien ordonné, qui remuait la terre autour d'une plante. Il était habillé d'une sale tunique affreusement cousue ; autour de ses jambes, des guêtres en peau de bœuf, pour éviter les égratignures et autour des mains, des gants à cause des ronces ; sur sa tête un casque de peau de

chèvre. Il vivait dans un chagrin toujours croissant. Lorsque donc le divin Ulysse tant éprouvé le vit, usé par la vieillesse et l'esprit accablé d'une grande douleur, s'étant arrêté sous un haut poirier, il laissa tomber une larme et hésita un instant dans son esprit et dans son cœur, s'il embrasserait et serrerait dans ses bras son père et lui dirait tout, comment il était arrivé dans la terre de la patrie, ou si d'abord il l'interrogerait et l'éprouverait de toute manière. Après avoir réfléchi, il lui parut préférable de l'éprouver d'abord par des paroles moqueuses. Ayant résolu cela, Ulysse marcha tout droit vers le lieu où, la tête baissée, Laërte creusait la terre autour de sa plante. Se tenant près de lui, son illustre fils lui dit :

« O vieillard, tu n'es pas ignorant à soigner un jardin, mais tu n'es pas soigneux en tout : aucune plante, aucun figuier, aucune vigne, aucun olivier, aucun poirier, aucune plate-bande ne restent sans soins dans ton jardin ; mais je te dirai autre chose et ne fais pas entrer la colère dans ton cœur : tu ne te soignes pas bien toi-même, mais tu as une triste vieillesse, tu es sale et tu es misérablement habillé. Ce ne peut être parce que ton maître ne te soigne pas à cause de ce que tu ne travailles pas, car il n'est pas possible de voir en toi rien de servile, ni pour la figure, ni pour la taille, car tu ressembles à un roi ; tu ressembles à un de ceux qui après s'être lavés et avoir mangés, dorment mollement, car tel est le lot des vieillards. Mais voyons, dis-moi et explique-moi sans détours de quel homme tu es le serviteur, de qui tu soignes le jardin. Et dis-moi aussi en toute vérité, afin que je le sache bien, si vraiment je suis arrivé à cette Ithaque dont m'a parlé cet homme que j'ai rencontré en venant

ici et qui n'était pas très sensé, car il n'a pas osé tout me dire, ni m'écouter lorsque je l'ai questionné sur mon hôte, s'il vit encore et où il est, ou s'il est déjà mort et dans la demeure d'Aïdès. Car je te le dirai et toi, mets-le dans ton esprit et écoute-moi : j'ai autrefois donné l'hospitalité, dans la terre de ma patrie, à un homme qui était arrivé chez nous et jamais aucun mortel entre les étrangers demeurant au loin, n'est venu dans ma maison, qui m'ait été plus agréable. Le conduisant dans ma maison, je l'ai traité en hôte, le comblant de soins au sein de l'abondance et je lui ai offert les présents d'hospitalité, comme il convient. Je lui ai donné sept talents d'or bien travaillé, un cratère tout en argent garni de fleurs, douze manteaux simples, autant de tapis, autant de beaux manteaux longs et en outre autant de tuniques. »

Son père, laissant couler une larme, lui répondit ensuite :

« Étranger, tu es bien arrivé à la terre dont tu parles ; elle est au pouvoir d'hommes violents et injustes. C'est en vain que tu as muni ton hôte de dons innombrables : si tu l'avais trouvé vivant dans le peuple d'Ithaque, il t'eût renvoyé dans ta patrie, après t'avoir donné une riche hospitalité et de beaux présents en retour des tiens, car ce n'est que juste pour celui qui le premier a reçu des bienfaits. Mais, voyons, dis-moi et explique-moi sans détours : combien y a-t-il d'années que tu as donné l'hospitalité à cet hôte malheureux, mon fils, quand il vivait ? L'infortuné ! loin de ses amis et de la terre de sa patrie ou bien les poissons l'ont mangé quelque part dans la mer, ou bien, sur la terre ferme, il est devenu la proie des bêtes fauves et des oiseaux. Et nous, sa mère

et son père qui l'avons engendré, nous ne l'avons pas pleuré en l'ensevelissant et son épouse richement dotée, la prudente Pénélope, n'a pas hurlé, comme il convient, sur son époux étendu sur le lit, après lui avoir fermé les yeux ; car c'est l'honneur dû aux morts. Et dis-moi en toute vérité, afin que je le sache bien : de quels hommes es-tu ? Où est ta ville et où sont tes parents ? où s'est arrêté le navire rapide qui t'a amené jusqu'ici avec tes divins compagnons ? Ou bien es-tu arrivé comme passager sur un navire étranger et ceux-ci, après t'avoir débarqué, sont-ils partis ? »

Le sage Ulysse lui dit en réponse :

« Je te dirai tout sans détours : je suis d'Alybas, où j'habite un beau palais ; je suis fils du roi Aphidas, fils de Polypémon et mon nom est Epéritos. Un dieu m'a poussé de Sicanie jusqu'à cette contrée, où je ne voulais pas venir : mon navire est arrêté dans la campagne, à l'écart de la ville. Cette année est la cinquième depuis qu'Ulysse est parti pour ici et a quitté ma patrie, l'infortuné ! Cependant, les oiseaux, apparaissant à droite, donnaient d'heureux présages lorsqu'il partit, ce dont je me réjouis à son départ et lui-même s'en alla joyeux, car notre cœur à tous deux espérait que nous nous unirions par des liens d'hospitalité et que nous échangerions de beaux présents. »

Il parla ainsi et un noir nuage de douleur enveloppa le vieillard et prenant de ses deux mains de la poussière noire, il la versa sur sa tête grise sanglotant bruyamment. Le cœur d'Ulysse s'émut et une forte émotion lui monta aux narines en voyant son père. S'élançant, il l'entoura de ses bras et l'embrassa en disant :

« Cet homme que tu demandes, père, c'est moi-même,

qui arrive à la vingtième année, dans la terre de la patrie. Mais cesse tes pleurs et tes sanglots, car il faut que nous nous hâtions : j'ai tué les prétendants dans notre maison pour leur faire expier leur injure qui me rongait le cœur et leurs mauvaises actions. »

Laërte lui dit en réponse :

« Si, en vérité, tu es Ulysse, mon enfant, qui arrives ici, indique-moi quelque signe évident, pour que je sois persuadé. »

Le sage Ulysse lui dit en réponse :

« Regarde d'abord de tes yeux cette cicatrice que me fit un sanglier de sa dent blanche, alors que j'étais allé au Parnasse. Toi et ma vénérable mère, vous m'y aviez envoyé vers Autolykos, le père chéri de ma mère, pour aller chercher les présents que, venant ici, il m'avait promis. Mais je te dirai aussi les arbres de ton jardin bien ordonné que tu m'avais donnés autrefois, alors que, étant enfant, je te suivais dans le jardin, t'interrogeant sur toute chose. Nous marchions entre les arbres, et toi, tu me les nommais et me disais tout ce qui les concerne. Tu me donnas treize poiriers, dix pommiers, quarante figuiers et tu promis de me donner cinquante rangées de vigne, dont les intervalles étaient cultivés. Là il y a des grappes en quantité, quand les saisons de Zeus viennent d'en haut les faire mûrir. »

Il parla ainsi et les genoux et le cœur de Laërte faiblirent, en reconnaissant les signes qu'Ulysse lui avait indiqués exactement. Il jeta ses deux bras autour de son cher enfant et perdit connaissance. Le divin Ulysse tant éprouvé le soutint dans ses bras. Mais lorsque la respiration lui revint et que l'esprit se réveilla dans sa poitrine, aussitôt il dit ces paroles :

« Père Zeus, en vérité, et vous dieux, vous êtes encore dans le grand Olympe, si véritablement les prétendants ont expié leur insolente injure ! Mais maintenant je crains affreusement que bientôt n'arrivent ici tous les Ithaciens et qu'ils n'envoient partout des messages dans les villes des Céphalléniens. »

Le sage Ulysse lui dit en réponse :

« Prends courage et que cela n'inquiète pas tes esprits. Mais allons vers la maison qui se trouve près du jardin. Là se trouvent Télémaque, le bouvier et le porcher que j'ai envoyés en avant pour qu'ils préparassent le repas au plus vite. »

Ayant parlé ainsi, ils allèrent vers la belle maison.

Cependant dans toute la ville se répand promptement la nouvelle de la triste mort et du sort des prétendants. Aussitôt qu'ils l'ont entendue, tous accourent, chacun de son côté, en gémissant, vers la maison d'Ulysse ; ils emportent chacun leurs morts et les ensevelissent et ayant placé sur des vaisseaux rapides ceux des autres villes, ils les confient à des marins pour les conduire chacun chez eux. Puis ils s'arment et sortent de la ville à la rencontre d'Ulysse. Mais Athéné, fille de Zeus, qui porte l'égide, s'écria d'une voix qui retint tout le peuple :

« Abstenez-vous, Ithaciens, de la guerre pénible, et finissez bien vite cette querelle sans verser le sang. »

Et s'adressant à Ulysse, Athéné à la face de hibou lui dit :

« Divin fils de Laërte, Ulysse fécond en ressources, arrête-toi, cesse la guerre civile, de peur que le fils de Cronos, Zeus qui voit au loin, ne s'irrite contre toi. »

Ainsi parla Athéné et Ulysse obéit et se réjouit dans son cœur. Aussitôt Pallas Athéné, fille de Zeus qui porte l'égide, prenant la figure et la voix de Mentor, fit conclure un traité aux deux partis.



TABLE DES MATIÈRES.

	PAGES.
PRÉFACE	5

PREMIÈRE PARTIE.

ÉTUDE SUR HOMÈRE.

CHAPITRE	I. Origine des poèmes homériques . . .	11
-	II. Les dieux, la religion, la morale. . .	20
-	III. La société, des mœurs.	46
-	IV. L'esthétique	60

DEUXIÈME PARTIE.

LES CARACTÈRES DE L'ODYSSÉE.

CHAPITRE	I. Ulysse	84
-	II. Pénélope.	98
-	III. Télémaque.	110
-	IV. Les vieillards.	117
-	V. Les jeunes gens.	120
-	VI. Les esclaves	124
-	VII. Une idylle.	128

TROISIÈME PARTIE.

L'ODYSSÉE.

CHAPITRE	I. Départ de l'île d'Ogygie	137
-	II. Nausicaa	152
-	III. Ulysse chez les Phéaciens.	162

	PAGES.
СНАПИТРЕ IV. Polyphème.	175
" V. Éole. Les Lestrigons. Circé.	194
" VI. Descente aux Enfers	212
" VII. Les Sirènes. Charybde et Scylla. Le naufrage	220
" VIII. Le retour à Ithaque.	235
" IX. Chez Eumée	247
" X. Entrevue d'Ulysse et de Télémaque.	255
" XI. Ulysse dans son palais.	263
" XII. Entrevue d'Ulysse et de Pénélope.	271
" XIII. L'épreuve de l'arc	282
" XIV. Le massacre des prétendants.	291
" XV. Ulysse se fait reconnaître par Pénélope.	300
" XVI. Entrevue d'Ulysse et de Laërte.	308

E R R A T A .

Page 42, ligne 25, *lisez* Elpénor, *au lieu de* Eurylochos.

Page 84, après Phéaciens, il faut un point-virgule au lieu de deux points.

Page 102, ligne 9, mettre une virgule entre passage et de l'Iliade.

Pages 117, 119 et 126, *lisez* Anticléia (la mère d'Ulysse), *au lieu de* Autycléia.

Page 123, ligne 12, *lisez* deuxième, *au lieu de* dernière.

Page 138, ligne 8, *lisez* Il dit, et, *au lieu de* Il dit, en.

Page 162, ligne 11, *lisez* son oncle paternel, *au lieu de* son frère consanguin.

Page 222, ligne 22, *lisez* De l'autre côté, deux écueils : *au lieu de* De ces deux écueils.

PRESENTED